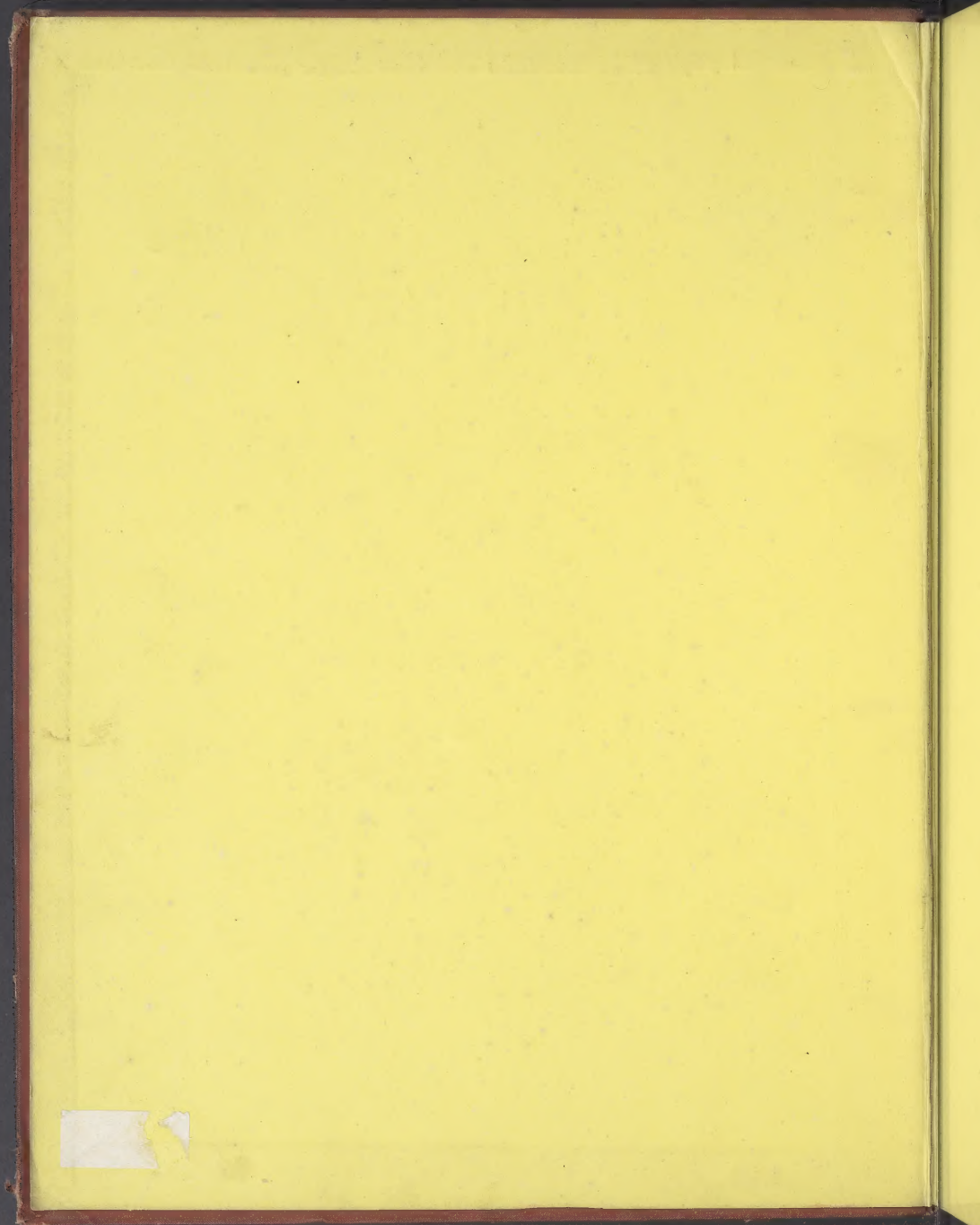


ALBUM  
DU  
GRAND CONCOURS  
BRUXELLES 1888



2-2



1600

ALBUM ILLUSTRÉ

# COLLABORATEURS

---

## TEXTE

MAXIME DUCAMP  
ED. PAILLERON  
(de l'Académie française)  
CHAMPFLEURY  
AUGUSTE VACQUERIE  
ARMAND SYLVESTRE  
CAMILLE LEMONNIER  
VICTOR CAPOUL  
GEORGES RODENDACH  
TH. HANNON  
MAX WALLER  
AUG. MEULEMANS  
FÉLIX HECQ  
MAURICE KUFFERATH  
EMMANUEL HIEL  
FERNAND XAU — G. AURIOL  
ALBERT TINCHANT  
F. A. STEENACKERS  
PIERRE MUSSELY  
CH. MOURLON  
PAUL WODON  
ARMAND MASSON  
PH. DEZANGRÉ—H. VAN DYCK  
ETC., ETC.

## DESSINS

FRANS COURTENS  
CONSTANTIN MEUNIER  
KARL MEUNIER  
L. HERBO — L. ABRY  
G. AURIOL  
AMÉDÉE LYNEN  
TH. HANNON  
L. DE PAEPE  
HENRIETTE RONNER  
GODEFROID VAN DE KERKHOVE  
HANNOTEAU  
L. DARDENNE — DE BIÈVRE  
FERNAND XAU  
SOMM — UZÈS  
ALEXIS NYS  
ARNOLD PASTUR  
PAUL KUHSTOHS  
A. RONNER — G. POTEAU  
VAN OVERBEKE  
F. HOFFMAN  
ESCHBACH — E. BODARD  
AMAND  
MARIUS THIVET  
ETC., ETC.

## MUSIQUE

PETER BENOIT, WALPUT, ÉMILE MATHIEU, AUDRAN, LANCIANI  
L. GOBBAERTS (STREABBOG), ED. PHILIPPE

# ALBUM ILLUSTRÉ

Artistique, Littéraire et Musical

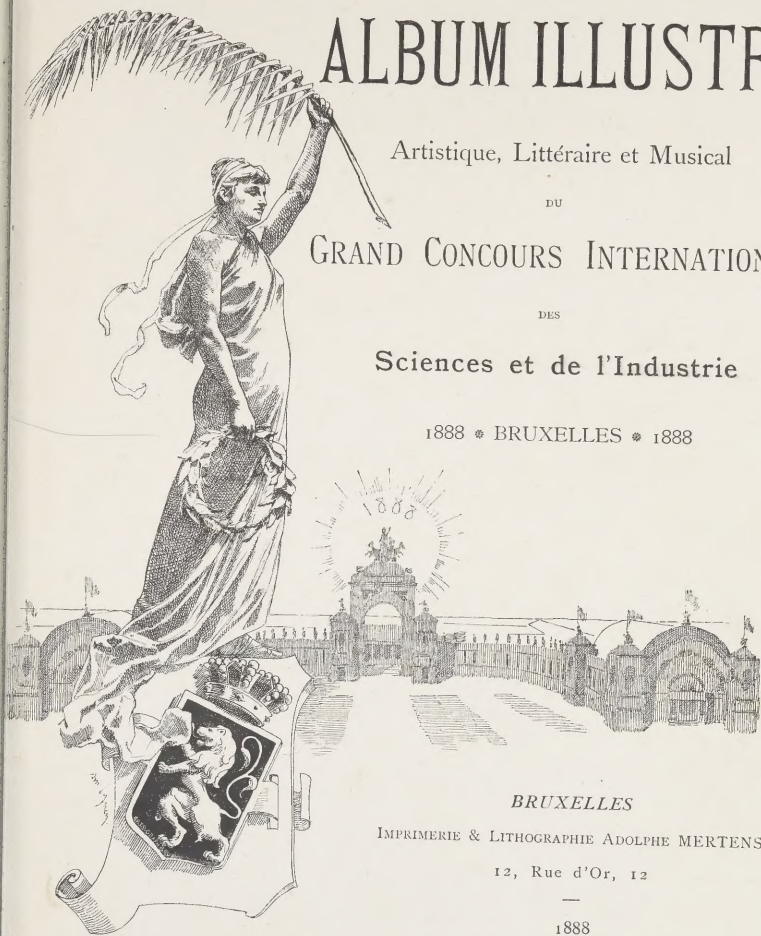
DU

GRAND CONCOURS INTERNATIONAL

DES

Sciences et de l'Industrie

1888 • BRUXELLES • 1888

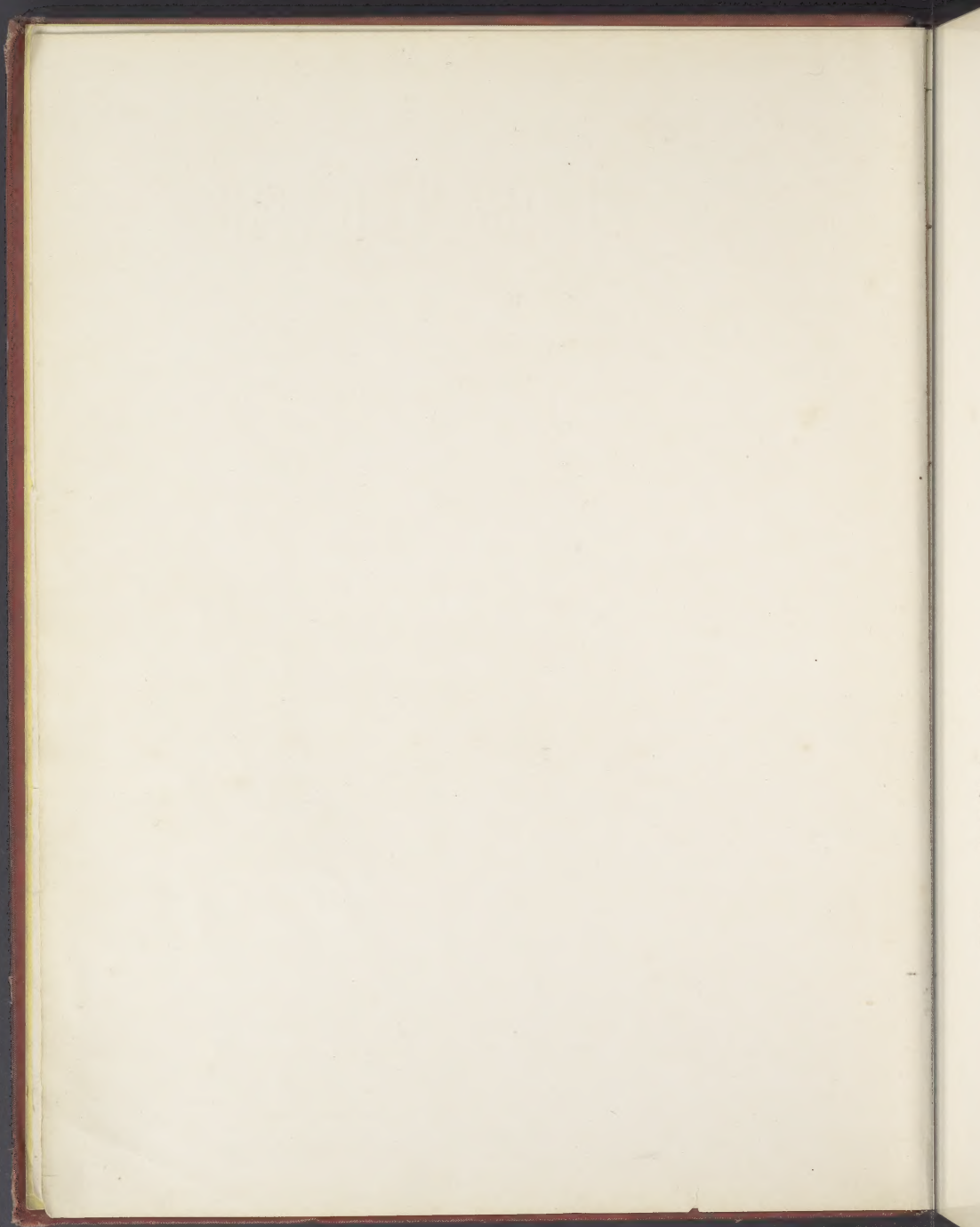


BRUXELLES

IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE ADOLPHE MERTENS

12, Rue d'Or, 12

1888



# *À Monsieur Léon Somzée*

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS

PRÉSIDENT DU COMITÉ EXÉCUTIF DU GRAND CONCOURS INTERNATIONAL DES SCIENCES  
ET DE L'INDUSTRIE, BRUXELLES 1888



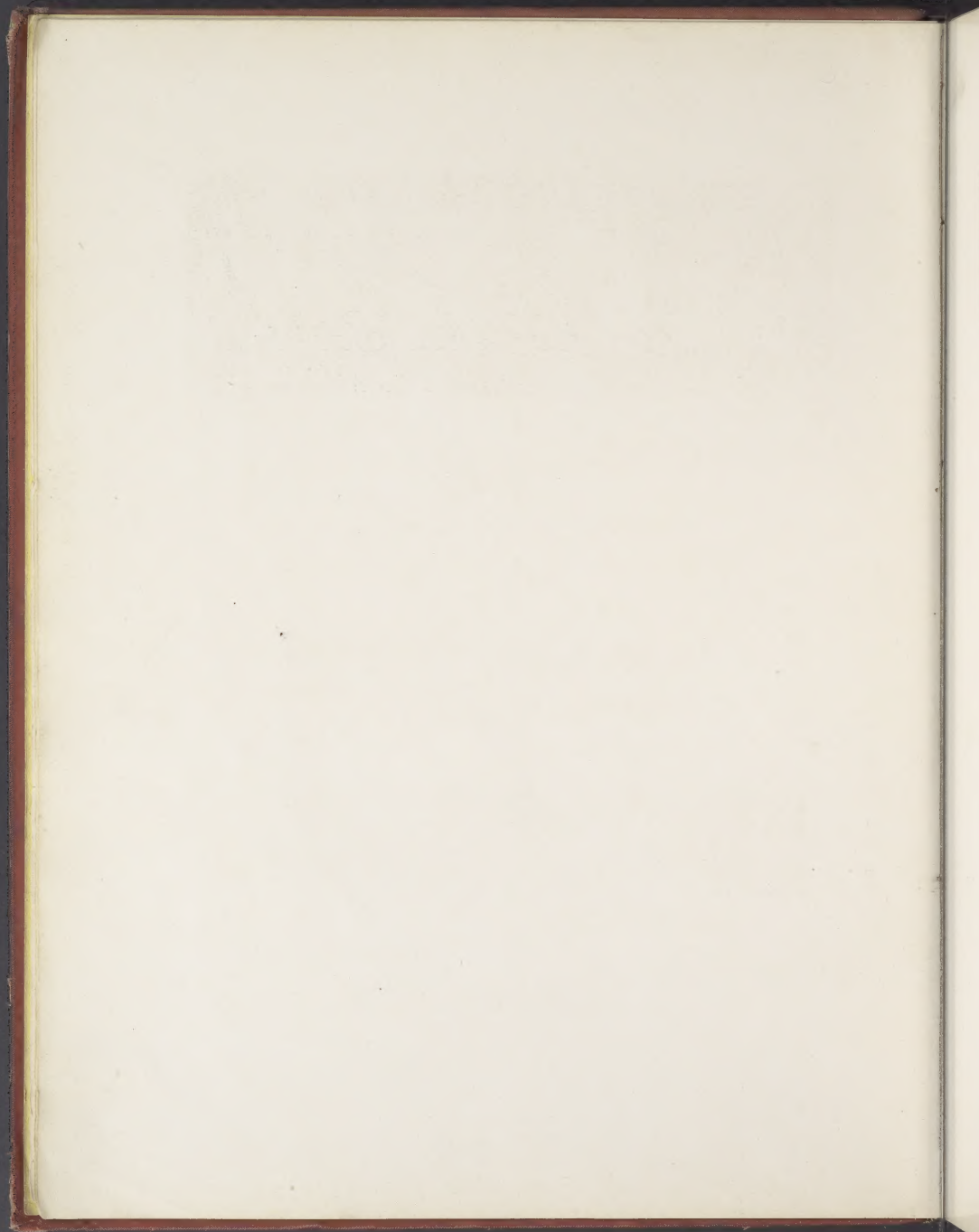
MONSIEUR

*Voulez-vous accepter l'humble dédicace de ce modeste Album,  
où Paris donne la main à Bruxelles?*

*Nul plus que vous, en Belgique, ne comprend et ne désire,  
en effet, cette fraternité des deux Capitales, gage de celle des deux  
peuples, et votre conception patriotique du Grand Concours International  
de Bruxelles constitue à elle seule un pas immense vers ce but si  
désirable.*

*Puisse donc le succès couronner vos généreux efforts et veuillez  
agréer, Monsieur, l'expression profondément dévouée de nos sentiments  
d'estime et de considération.*

LES COLLABORATEURS





LES NATIONS DU GLOBE APPORTANT A LA BELGIQUE LEURS PRODUITS. — Allégorie de J. MIDDLEKER

# GRAND CONCOURS INTERNATIONAL DES SCIENCES & DE L'INDUSTRIE

1888 — BRUXELLES — 1888



L fallait avoir la foi robuste pour — ayant rêvé vers la fin de 1886 une œuvre aussi colossale que le *Grand Concours International des Sciences et de l'Industrie* — oser en poursuivre la réalisation, en assignant pour date d'inauguration l'été 1888, ce qui laissait à peine dix-huit mois pour la création et l'achèvement de cette colossale entreprise. Il est vrai que l'éminent promoteur de ce projet grandiose est heureusement doué d'une énergie fortement trempée; que rien ne sut décourager, ni les oppositions ni les résistances mesquines à l'intérieur, ni les menaces de conflagration que l'on redoutait à l'extérieur; ni les obstacles surgissant, pour ainsi dire, chaque jour, dans l'exécution d'une œuvre aussi complexe, ni les rigueurs souvent paralysantes d'un hiver exceptionnellement long, ni ceci, ni cela, ni rien.

L'œuvre est enfin debout !

Toutes les branches de la science et de l'industrie y sont bien et sérieusement représentées : expositions individuelles, collectives et agricoles émanent de producteurs sérieux et montrent l'effort tenté par le monde entier en ce temps terrible de crise commerciale et économique. Le Grand Concours embrasse et résume l'ensemble des connaissances humaines portées à leur plus haut degré de perfectionnement. Faire le tour de ce palais c'est littéralement faire le tour du Monde, puisque, de tous les points du globe, les nations y ont envoyé leurs produits et leurs œuvres.

L'idée d'un Grand Concours indépendant d'une Exposition est vraiment neuve, originale, et pour établir clairement la différence existant entre l'un et l'autre, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de rapporter les paroles par lesquelles M. Léon Somzée, développant pour la première fois cette conception magnifique, a nettement caractérisé le but qu'il s'est proposé.

« Préciser, pour chaque sphère d'action, dans chaque branche d'une même « industrie, le problème dont la solution constituerait un progrès fécond en « applications, serait rendre déjà un service signalé à l'humanité.

« . . . . Poser les problèmes, telle était la première difficulté ; les résoudre « sera désormais l'objectif de tous les hommes de bonne volonté, à qui nous « faisons appel.

« . . . . Toute invention est née d'un besoin. L'homme en face d'une « nécessité supérieure sent se décupler ses facultés.

« Aussi, fut-il jamais moment plus opportun que celui de la crise actuelle, « qui représente la plus impérieuse des nécessités, pour stimuler le génie créateur « de tous ceux qui possèdent le feu sacré !

« Une étude attentive de la situation nous a convaincu d'ailleurs, qu'un « grand nombre d'industries sont dans la détresse parce qu'elles sont stationnaires.

« Chaque fois que, dans quelque branche de la production industrielle, il « surgit une amélioration marquante, on voit cette fabrication renaître, en promet- « tant de fournir une nouvelle et longue carrière d'activité.

« Et si les jeunes industries sont prospères parce qu'elles créent des besoins

« nouveaux, n'est-il pas possible de rajeunir nos industries épuisées par la stagnation ou compromises par la routine, en infusant dans leurs veines taries le sang généreux et réparateur du progrès ? »

« N'y a-t-il pas dans toutes, quelque côté imparfait ou inexploré, quelque problème non résolu, qui arrêtent leur marche et les retiennent dans l'ornière ? »

« Arrivent ce perfectionnement, cette solution, et elles reprendront leur robuste vitalité. Seulement, ces points indécis, ces problèmes dont la solution est dans tous les désirs, parce qu'elle permettrait la marche en avant au lieu de l'immobilité qui tue, ces perfectionnements, qu'il importe de réaliser, ne se présentent le plus souvent à l'esprit du chercheur que d'une manière vague et confuse. Beaucoup d'entre nous se posent depuis de longues années des problèmes industriels de cette nature.

« Les dégager de toute obscurité, les énoncer en formules claires et précises, les montrer pour ainsi dire du doigt, comme but à l'investigation, récompenser les efforts heureux, les résultats acquis, tel est le but du Grand Concours International des Sciences et de l'Industrie. »

C'est sur ce large et superbe programme que furent institués les 50 Concours spéciaux dont la liste comprend tout ce qui intéresse la Science, les Arts, l'Industrie, l'Agriculture, le Commerce, etc., dans toutes leurs subdivisions et dans leur expression la plus complète et la plus haute. Cette classification générale a été arrêtée définitivement le 15 Avril 1887.

La Commission chargée de préparer les Concours se compose de 56 Comités. Les personnalités les plus distinguées figurent dans ces Comités. Ceux-ci se sont immédiatement mis à l'œuvre et l'admirable tâche a été menée avec cet énergique entrain qui anime les esprits d'élite quand le patriotisme les inspire.

Le travail considérable imposé aux divers Comités compose un ensemble de 2988 questions ou *desiderata* dont les solutions dans les différentes branches industrielles présentent actuellement un intérêt dominant.

Aucun sacrifice ni de temps, ni d'efforts, ni d'argent n'a été épargné pour mener à bien cette partie, la plus considérable peut-être, de l'œuvre du Grand Concours. Ces questions, mûrement pesées, nettement formulées, constituent une enquête colossale due aux lumières et à la collaboration dévouée de tout ce que le pays compte de noms marquants dans les diverses branches de l'activité natio-

nale. Traduit en plusieurs langues, ce remarquable questionnaire a été envoyé dans le monde entier et déjà bien des problèmes posés sont à la veille de recevoir leur solution. La bonne semence a germé : la moisson sera plus féconde qu'on ne le pense.

Dès le début, l'œuvre du Grand Concours a rencontré partout et dans tous les rangs, les plus vives sympathies.

Sa Majesté le Roi a daigné en accepter le Haut Patronage et son Altesse Royale, Monseigneur le Comte de Flandre, en est le Président d'honneur.

Le Gouvernement et la Ville de Bruxelles, ainsi que toutes les sommités artistiques, scientifiques et industrielles se sont intéressés à la réussite de cette conception grandiose ; cette réussite sera complète et les résultats qu'elle permet déjà d'entrevoir sont pleins de promesses pour la glorification du Progrès et le bien de l'Humanité.

La recherche des questions intéressant le domaine de la Science, de l'Industrie, du Commerce et des Arts, la formule à leur donner pour les présenter clairement et faciliter l'investigation, était certes la tâche la plus ardue ; celle-ci accomplie, on pouvait dire : l'Œuvre est née ! Restait l'exécution matérielle dont nous dirons quelques mots.

L'emplacement choisi est l'ancienne plaine des Manœuvres. On dispose là d'une superficie de 33 hectares. La Société du Grand Concours possède, en outre, à proximité de cet emplacement, d'autres terrains pour Expositions spéciales telles que : Croix-Rouge, Croix-d'Or, etc. La surface de ces terrains n'est pas moindre de 8 hectares.

Le Palais des Concours comporte une surface superficielle de 60,514 mètres carrés.

A cette surface, il faut ajouter 5,600 mètres carrés, superficie d'une partie de la Section Anglaise. Dans les jardins, les pavillons de vente, de dégustation, etc., recouvrent une surface de 11,250 mètres carrés.

L'Exposition chevaline et ses dépendances comptent 3 hectares.

4,000 mètres carrés sont donnés pour l'installation du Ballon captif et pour l'organisation des fêtes aéronautiques.

L'Hippodrome de Paris avec ses installations couvre une superficie de 18,000 mètres carrés.

L'Exposition des fleurs, arbres résineux, etc., occupe un hectare.

La surface du jardin central est de 7 hectares. Chacun des deux jardins intérieurs, compris dans les massifs des halles latérales, a une superficie de 1,600 mètres carrés.

La clôture du Parc à un développement de 2,300 mètres.

Les façades des galeries latérales où sont installés l'Exposition Universelle, celle des Beaux-Arts et des Arts rétrospectifs, la salle de Concert, le Pavillon de la Presse, etc., offrent un coup d'œil architectural qui fait l'admiration de tous.

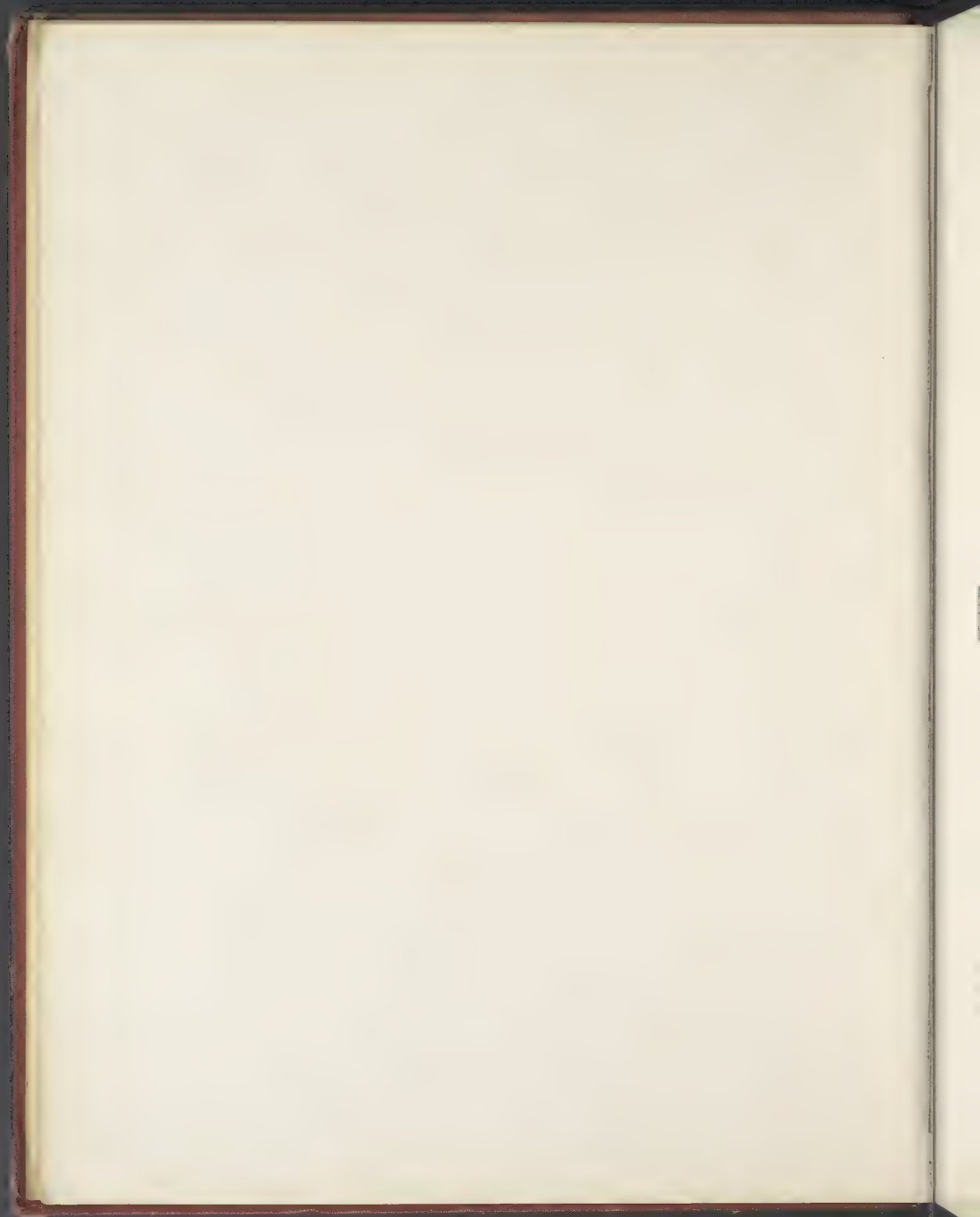
Rien de plus vivant, rien de plus charmant que le coup d'œil du Parc, où les orchestres égrènent chaque jour les perles les mieux choisies de leur écrin musical. Le Parc, disons-nous, offre un coup d'œil délicieux. Depuis la boutique alléchante du pâtissier et la brasserie tumultueuse jusqu'aux restaurants les plus somptueux, tout s'y trouve disséminé partout et l'universalité de tous les goûts de la foule cosmopolite y est représentée. Quant à la variété, elle est complète; les organisateurs ont eu horreur du banal et de la monotonie. Pendant les six mois que va durer l'Exposition, la vie sera intense et attrayante à la plaine des Manœuvres; ce sera la vie universelle, car des quatre coins du Monde il nous arrive des visiteurs.

Ce sera une fête pour tout le monde et pour le Monde entier.

La Belgique, fière d'une œuvre bien patriotique et bien humaine, prépare sa plus large hospitalité. Qui sait quelle somme de progrès peut résulter d'une mutualité intelligente entre les peuples?

L'année 1888 s'inscrit en lettres d'or dans les annales des Sciences et de l'Industrie et la poussée formidable qu'elle aura donnée aux productions du génie humain, marquera d'une manière inoubliable la fin du siècle.







## LES AFFICHES

---

**L**ES affiches du Grand Concours devaient occuper dans cet Album une place d'honneur; elles offrent, outre leur mérite typographique et artistique, un réel intérêt au point de vue de l'œuvre. N'est-ce point à elles que l'on devra une partie de la propagande?

La première, haute de plus de deux mètres, fut placardée à d'innombrables exemplaires sur tous les murs des grandes villes et de la plus modeste des communes du Royaume de Belgique. Elle indique clairement le programme complet du Grand Concours, ses primes, ses festivités, sa Loterie, etc. Traduite en plusieurs langues, elle a porté en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Autriche, en Russie et jusqu'en Amérique, la nouvelle de la lutte pacifique à laquelle la Belgique a convié les peuples, et c'est elle qui, la première, a sonné la vaillante fanfare dont les accents ont rallié les savants, les industriels, les commerçants, les agriculteurs, tous ceux, en un mot, qui font la gloire de l'humanité et la richesse des nations.

Le dessin de la seconde affiche est dû au crayon heureusement inspiré de M. Constantin Meunier. L'artiste a magistralement enlevé sa puissante allégorie et l'on peut admirer franchement cet « Appel aux Nations » superbement exécuté. On comprend l'unanimité du jury lorsqu'il prima au concours cette œuvre du grand artiste belge.

**ROYAUME DE BELGIQUE**  
**COMMISSARIAT GÉNÉRAL DU GOUVERNEMENT**

**Concours International**  
 des  
**Sciences et de**  
**l'Industrie**  
**Exposition**  
 UNIVERSELLE  
 et Internationale  
**1888 BRUXELLES**

Sous le haut Patronage  
**DE SA MAJESTÉ LE ROI DES BELGES**  
 et la Présidence d'honneur  
**DE SON ALTESSE ROYALE MONSIEUR LE COMTE DE FLANDRE.**

Le **GRAND CONCOURS INTERNATIONAL** a pour but de combattre la crise industrielle commerciale et agricole en provoquant la solution de certains problèmes intéressant le développement du travail et les conditions de la production dans toutes les branches de l'activité humaine.

Conjointement avec le **Grand Concours** aura lieu une **Exposition Universelle et Internationale** qui en sera le complément naturel et en favorisera l'éclosion et le succès.

Le programme des organisateurs comprend encore une **Exposition d'Art** rétrospectif, des **Concours Temporaires d'Agriculture et d'Horticulture**, des **Congrès** et des **Conférences**, des **Fêtes** et des **Attractions**, etc., etc.

**AVIS IMPORTANT**

Il sera distribué des **Primes en Espèces, Médailles, Diplômes**, etc., jusqu'à concurrence d'une valeur de

**500.000 Francs**

Le **Gouvernement Belge** octroie une **Lettre** qui peut comprendre plusieurs séries d'un **Millon** de billets **chacun**.

**TOUS LES LOTS DOIVENT ÊTRE PRIS PARMI LES PRODUITS EXPOSÉS**

EN 1905 DE LA PREMIÈRE SÉRIE

**D'UN MILLION**

de billets, devront être choisis exclusivement soit parmi les produits exposés dans les sections étrangères ayant pris l'engagement, avant le 1<sup>er</sup> Octobre 1887 de participer au **Concours** ou à l'**Exposition Universelle et Internationale**, soit parmi ceux exposés par les participants Belges inscrits à la date du 1<sup>er</sup> 7<sup>me</sup> 1887.

Les prix s'ajoutent de tant à tant jusqu'à concurrence de la somme totale.

Toutes les lettres des exposants Belges doivent être adressées aux **Approches au Commissariat Général du Gouvernement**.

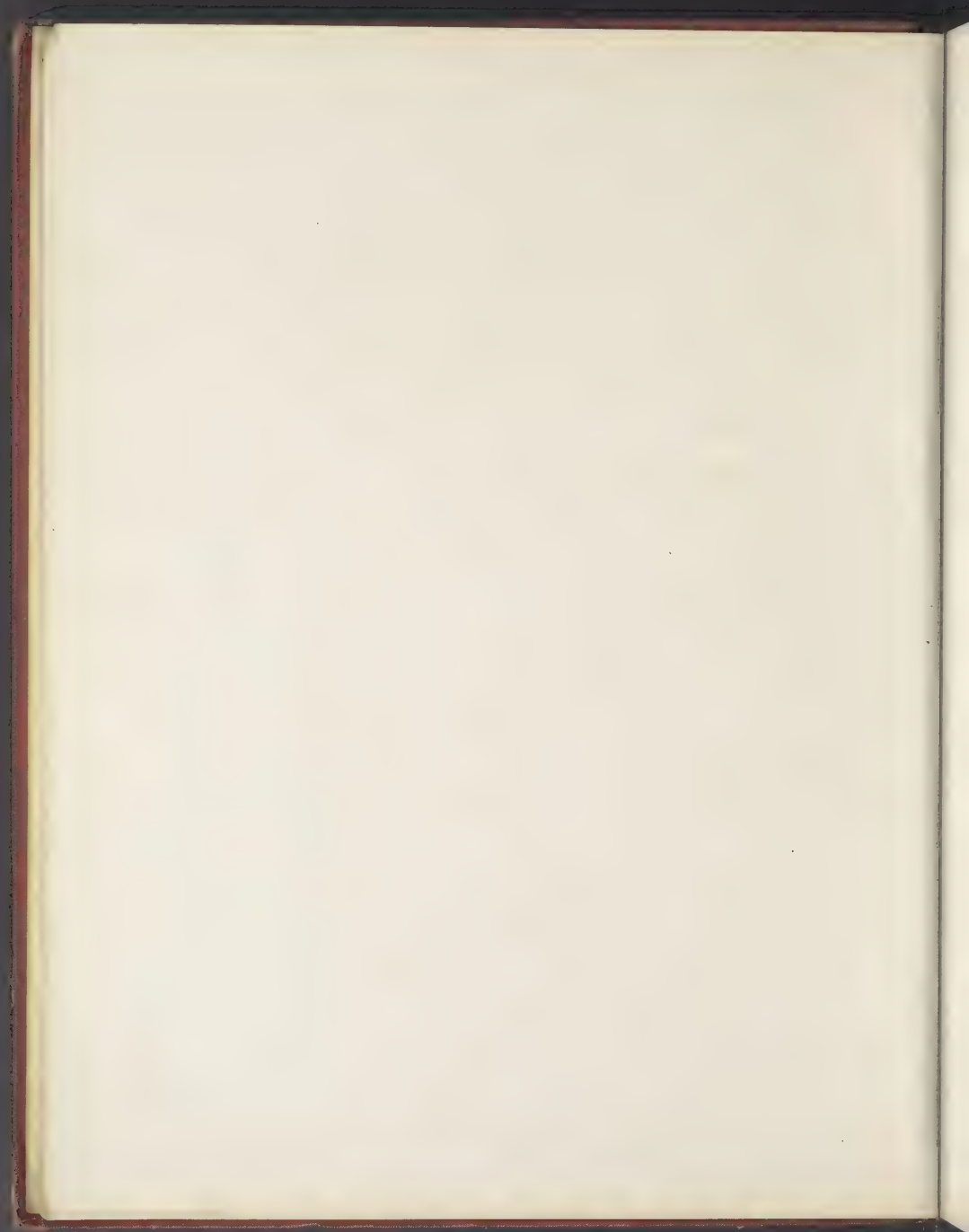
**DIRECTION DE LA PREMIÈRE SÉRIE: 11, PLACE DE LOUVAIN, BRUXELLES**

ADMINISTRATION DU GRAND CONCOURS INTERNATIONAL, 22, RUE DES PALAIS, BRUXELLES

LA PREMIÈRE AFFICHE



APPEL DE GRAND CONCOURS, LIBRE PAR 12 JURY





## LES FÊTES DE 1888

---

GRAND

## CORTÈGE HISTORIQUE NATIONAL

---



ELLE est hardie et belle et noble et patriotique, cette idée d'organiser pour l'année du Grand Concours, un Cortège Historique National, dont les splendeurs rehausseront singulièrement l'éclat de cette magnifique manifestation internationale.

A la rescousse les villes ! Chacune des cités

importantes de la Belgique : Bruxelles, Anvers, Liège, Gand, Bruges, Mons, Verviers. Chacune de vous doit fournir deux ou trois groupes. Chaque groupe personnifiera un épisode glorieux ou tragique de l'histoire de ces villes et l'on sait si nos cités laborieuses et superbes ont un passé dont la résurrection momentanée frappera les yeux et élèvera les cœurs. Toutes les splendeurs d'autrefois seront rappelées : car si notre pays a joué un rôle politique plein de gloire, il a été aussi le berceau de l'Art.

A côté des groupes historiques, des chars allégoriques glorifiant le Commerce, l'Industrie et l'Agriculture, à qui la Belgique doit le meilleur de sa grandeur et de sa prospérité.

Autour des chars pourraient se grouper nos Gildes nationales, avec leurs costumes si pittoresques, portant leurs insignes et faisant étinceler à la lumière leurs antiques bannières et leurs étendards vénérés et glorieux ; puis viendraient les drapeaux, insignes et cartels de toutes les Sociétés de musique du Royaume, aussi bien que de toutes les Sociétés de gymnastique, de tir, etc., etc.

L'idée d'un tel Cortège est bien de nature à tenter le génie de nos artistes pour qui l'Histoire et l'Allégoric furent toujours des inspiratrices fécondes. C'est à eux que reviendra l'honneur de faire renaître dans toute sa pureté, l'esprit des conceptions et des splendeurs des grands siècles éteints. Si le programme projeté se réalise de point en point, nous verrons d'éblouissantes merveilles et le Grand Cortège Historique National n'aura guère eu d'équivalent, même parmi les fêtes les plus fastueuses de l'Italie et de l'Allemagne du Moyen Age et de la Renaissance.





## DANS LE PARC



Des fleurs partout et partout de l'ombrage, partout de l'air, de la lumière, des parfums, des massifs d'arbustes, de larges pelouses de gazon, des allées largement dessinées au bord desquelles surgissent, pittoresques, les constructions originales, les palais élégants, les pavillons d'architecture capricieuse où les visiteurs trouvent tout ce qu'ils peuvent désirer, où la foule met l'animation, la vie et la gaieté.

Des points de vue sont habilement ménagés dans cet encombrement de monuments variés, gracieux et chatoyants d'où s'élancent, coquets et élégants, les clochetons, les toits pointus, les tourelles aux formes originales, aux découpures bizarres, où les carillons martèlent leurs chansons vives et sonores. Des eaux murmurantes vont jaillir à grand bruit des bassins, bordés de plantes et des verdure dont les nuances sont variées avec art par nos plus habiles horticulteurs. Les hauts arbres et les arbustes odoriférants donneront l'ombre à profusion et parfumeront l'air rafraîchi de cette oasis délicieuse. Et sur tous les points éclateront des bruits aimés, les sons des orgues, les harmonies des sociétés chorales, les éclats des musiques militaires, tandis qu'au loin se fait entendre, atténué par la distance, le sourd grondement des machines en mouvement, parti de la grande halle du travail. Enfin, l'Aquarium-Kursaal, cette merveilleuse création dont les organisateurs ont su faire le clou de l'Exposition, dresse son architecture bizarre de



LA SECTION ANGLAISE &amp; LES MONTAGNES RUSSSES



LES BOIS DE HONORIE

stalactites semée de statues et de lions de granit. Puis les restaurants, les cafés, les brasseries où s'entassaient les consommateurs affairés, mettent dans cet ensemble si vivant leur note personnelle et joyeuse, tandis que, sur d'autres points, des jeux de toute espèce convient les amateurs aux sports les plus agréables et les plus originaux.

Les superbes constructions du Hall Anglais se dressent magistralement, et les deux frais pavillons du Comptoir International de Vente, font claquer gentiment, au milieu des pelouses, leurs joyeux étendards multicolores dont les couleurs vives éclatent sur un cadre verdoyant.

De tous les points du globe il nous est venu des étrangers. les uns jaloux de conquérir les récompenses décernées aux vainqueurs, les autres, curieux de contempler les merveilles qu'apporte aujourd'hui toute Exposition nouvelle. On parle tous les idiomes de la terre et l'on se comprend d'un coup d'œil, le monde entier s'est donné rendez-vous au Grand Concours pour lutter et pour admirer. Dans le Parc de notre Exposition, le regard sera pour ainsi dire l'instrument de la langue universelle.



## LES PAWNIES

DES pourparlers ont été engagés avec Frank Sargent, le Directeur du fameux « Matériel Indien » dont la presse de tous les pays a constaté l'énorme succès. Il faut à cette troupe, à cette tribu plutôt, un immense emplacement: quelque chose comme 54.000 mètres. Si Bruxelles avait l'heur de la posséder, nous verrions alors quelle forte race la nature féconde a enfanté dans ces vastes contrées. Rien n'est plus étonnant que ces hommes en qui tout est ardent, vigueur, courage, passion, types singuliers accusant le mélange le plus curieux des deux races européenne et indienne, faits pour la vie indépendante, fiers et d'allures souvent nobles et élégantes. Tels sont les individus, chasseurs Pawnies, traqueurs de chevaux sauvages et de bisons, dont la venue ne serait pas une mince bonne fortune pour les affaires de curiosités, ce serait à coup sûr une des attractions les plus passionnantes de la saison et surtout l'une des plus empoignantes, car les exercices de cette



MISS MAY BILLIE & BUFFALO BILL

troupe étrange font vivre pour un instant tous les incidents de la vie du désert américain si puissamment mise en scène dans les ouvrages de Fenimore Cooper et de Gustave Aymard. Les deux personnages dont nous donnons les portraits appartiennent à la fameuse troupe Pawnie.

May Billie, jeune femme, d'une beauté originale et un peu sauvage, pourrait être surnommée la Patti du fusil et du revolver. Montée sur un cheval fougueux lancé à un train furibond, vertigineux, elle brise, en se jouant, des globes de verre qu'on lui lance à la volée, en avant, en arrière, sans même regarder et sans perdre une balle, tant elle est sûre de son but. C'est une virtuose étrange qui fera fureur, et Pawnie Bill, son habile compagnon, ne le lui cède point en prouesses invraisemblables.





## L'HIPPODROME

---



ous voyons débarquer une foule énorme d'étrangers et de provinciaux à Bruxelles, cet été ; si les Bruxellois se plaignent cette fois, c'est qu'il est bien dans leur nature de n'être jamais satisfaits. Aux attractions succèdent les attractions sur le programme de l'Exposition qu'on ne pourra toujours point taxer de monotonie.

La Société du Grand Concours a traité avec la Compagnie de l'Hippodrome de Paris, dont la troupe, pendant toute la durée de l'Exposition, donnera des représentations dans l'immense enceinte occupant toute la grande arène comprise entre la colonnade circulaire et les deux pavillons qui font face au rond-point de la rue de la Loi.

Les impressarii nous offriront des fêtes diurnes et nocturnes, fêtes militaires, fêtes équestres, divertissements de toutes sortes, courses de chevaux, courses de vitesse, tournois, etc., etc. Rien de plus étonnamment varié que le programme adopté par les hardis et intelligents directeurs de cette entreprise ; leurs agents les tiennent au courant de tout ce qui se passe dans toutes les villes importantes des deux mondes. Dès qu'une nouveauté à grande sensation, un numéro

extraordinaire leur sont signalés, le télégramme marche et c'est à coups de dollars et de billets de banque qu'ils décrochent les étoiles les plus renommées, à la barbe des autres directeurs.

Ils possèdent certainement le matériel le plus riche et le plus important qui soit en Europe ; les costumes et les accessoires sont d'une incomparable richesse ; leur troupe, sans cesse renouvelée, se compose de l'élite des célébrités en tous genres des cirques et des hippodromes les plus renommés de l'Europe et de l'Amérique ; quant à leur cavalerie, fort nombreuse, elle compte quelques échantillons tout simplement incomparables.

Enfin, comme aux exercices équestres, gymnastiques, etc., viendront se joindre des spectacles nécessitant un déploiement considérable de mise en scène, dans le genre des brillantes pantomimes militaires de l'Hippodrome, et des magnifiques ballets de l'Eden, à Paris, il serait même question d'un corps de ballet de 80 danseuses.

Voilà une attraction de premier ordre dont la vogue est d'autant moins douteuse que les jeux du cirque sont fort goûtés de notre société bruxelloise. En tout cas nous voilà assurés d'avoir, durant la saison, des spectacles absolument au-dessus de toutes les banalités dont nous sommes rebattus. On nous donnera du nouveau, de l'imprévu, de l'extraordinaire, avec une mise en scène fastueuse. C'est un attrait de plus pour le Grand Concours.





# LES PETITES INDUSTRIES

ET

## LE TRAVAIL EN CHAMBRE

---



PAR un avis inséré dans tous les journaux, le Commissariat Général du Gouvernement a porté à la connaissance des intéressés qu'il met gratuitement à la disposition des ouvriers qui désireraient exécuter sous les yeux du public, pendant la durée du Grand Concours des Sciences et de l'Industrie de Bruxelles 1888, les petites industries privées connues sous le nom de Travail en Chambre, l'emplacement et le mobilier qui leur seront nécessaires.

Les Associations ouvrières ayant le désir d'exposer en collectivité jouissent également de la gratuité.

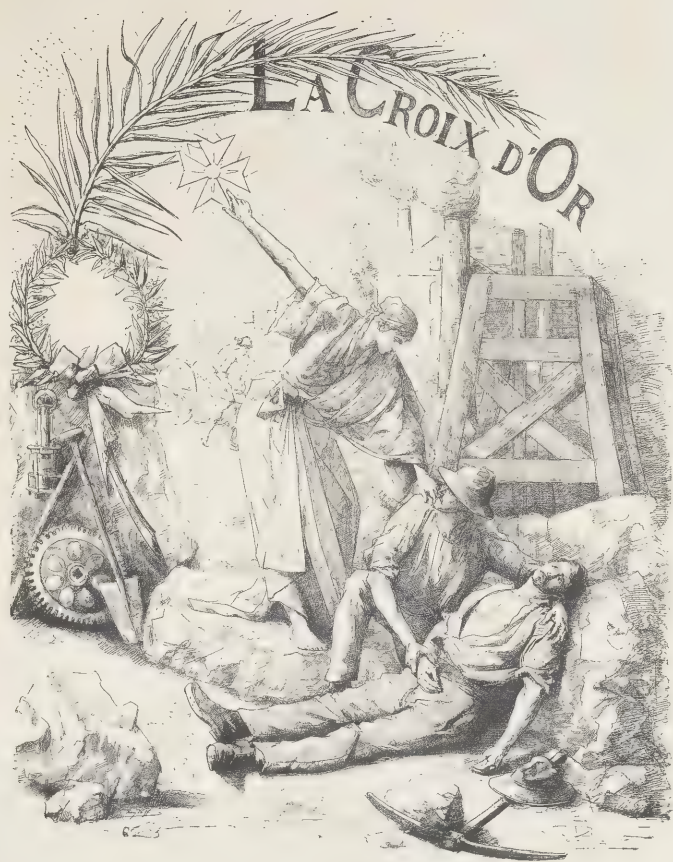
C'est M. Léon Somzée qui, le premier, eut l'idée d'organiser cette intéressante Exposition des petites industries et du travail en chambre; son grand discours du 15 décembre 1886, inspiré par une très haute et très patriotique pensée, fut un éloquent plaidoyer en leur faveur, et leur cause était gagnée aussitôt, puisque l'idée féconde et bienfaisante a pris corps. Dans les Expositions précédentes, les industries de luxe se trouvaient presque exclusivement représentées. Certes, on ne saurait nier que les étalages étaient séduisants. Dans la grande enquête que se propose le Grand Concours International des Sciences et de l'Industrie subsiste évidemment pour toutes les nations la préoccupation

d'apporter toute coquetterie à exhiber leurs plus grandes richesses, mais la préoccupation dominante est d'amener la constatation des efforts du génie humain et des progrès accomplis par l'Industrie universelle. Or, si on a raison de mettre sous nos yeux les spécimens les plus brillants, les chefs-d'œuvre les plus artistiques et les plus somptueux, on a cent fois raison aussi de donner une large part au produit à bon marché, créé facilement, souvent presque sans apprentissage et au moyen d'un outillage simple et ne coûtant presque rien.

Par ces temps de crise surtout ce sont les petites industries et les produits à bon marché qui intéressent les deux tiers d'un pays : c'est donc là qu'il est utile, urgent de porter des encouragements. Et puis, qui sait quelles ressources peuvent tout à coup surgir de ces travaux, de ces inventions, dues à des laborieux, parfois trop modestes, souvent peu fortunés et ignorés toujours.

A Paris, Londres, Berlin, Vienne, en Suisse et dans le Tyrol, etc., une foule de braves artisans demandent à cent petits métiers divers, exercés pour ainsi dire en famille, pendant les jours de chômage et les longues veillées, un surcroît de ressource que l'atelier ne saurait leur procurer. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans notre pays ? L'idée de M. Somzée, de faciliter l'introduction, la création en Belgique de petites industries n'est point une utopie et semble facilement réalisable. Nous avons la certitude que l'Exposition du Travail en Chambre atteindra le but que l'on attend d'elle.





LA

# CROIX D'OR



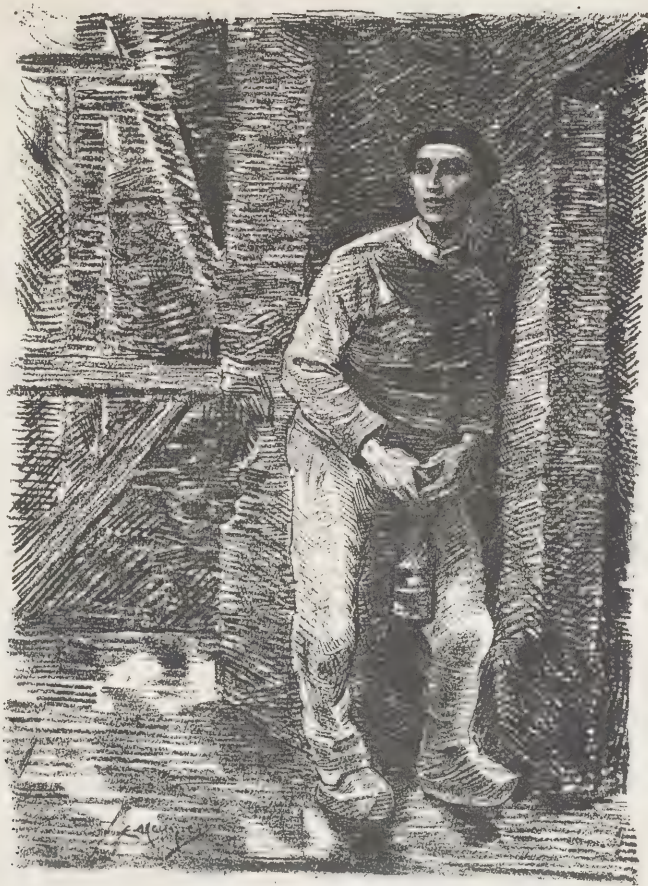
**L**E Grand Concours a le mérite d'avoir placé à côté du combat technique par l'outil et le fabricat, un combat d'idées nobles et généreuses. Des esprits philanthropiques s'étant émus de l'immense quantité d'accidents qui arrivent, chaque année, aux travailleurs des différents métiers, dans les constructions, les fabriques, les mines et les ports, sur les chemins de fer, les canaux et les rivières, sur terre et sur mer en un mot, avaient agité à plusieurs reprises la question de l'organisation des secours aux travailleurs blessés.

S'inspirant de ces projets, M. Léon Somzée, l'honorable promoteur du Grand Concours International, a eu la pensée de créer une ligue contre les dangers du travail.

C'est de cette pensée que devait surgir l'Association Internationale de la Croix d'Or.

Il existe une Société Internationale de la Croix Rouge, admirablement organisée dans le monde civilisé et dont la noble mission est de donner les premiers soins aux soldats blessés sur le champ de bataille; l'Association Internationale de la Croix d'Or prendra les mêmes soins des ouvriers frappés pendant le travail, relevant les victimes, les emportant loin du péril, leur prodiguant les premiers secours. Sans perte d'un temps précieux, elle les déposera dans leur demeure ou dans les hôpitaux où des soins actifs et complets pourront leur être donnés alors.

Qui saurait calculer le nombre de vies humaines que l'on pourrait sauver chaque année si des secours immédiats étaient généralement et régulièrement organisés en cas de catastrophes? Si l'on se rendait compte du nombre de



LE MINEUR

victimes que fait chaque année le travail, on demeurerait terrifié et la Croix d'Or recruterait spontanément ses adhérents par milliers.

Rien qu'en Belgique, les mines de houille ont donné, en 1884, 250 accidents, 236 tués et 81 blessés, et encore il est probable que les malheurs dus au grisou ne sont pas compris dans ces chiffres. Il y a eu, en 1886, plus de 500 personnes « atteintes » sur les chemins de fer de l'État belge, rien que sur ceux de l'État.

Si un jour on met sous nos yeux la statistique générale des accidents du travail en Europe, nous demeurerons frappés d'épouvante et pris d'une poignante émotion.

Partout où l'homme exerce son activité, il y a du danger et partout des victimes; que ce soit en Europe ou ailleurs. La Belgique paie largement, hélas ! sa part de ce navrant tribut.

C'est à l'œuvre qu'il faut voir ces soldats obscurs de l'industrie dont la foule ne se rappelle l'existence et n'apprend les maux que lorsqu'un événement tragique leur vaut le triste honneur d'un banal fait divers. N'est-il pas vrai qu'ils méritent l'admiration de tous et une pitié qui n'est que de la justice ? Car il est touchant de penser que, en dépit d'accidents presque journaliers, de catastrophes dont la fatalité les menace sans cesse, jamais les recrues ne manquent. Pourtant le rude champ de labeur sur lequel tant de millions d'hommes luttent opiniâtement pour la vie, fait chaque jour des victimes; chaque jour la mer engloutit de pauvres marins, chaque jour l'explosion brutale, la chute terrible, la machine inconsciente et mille autres causes tuent ou estropient de malheureux ouvriers industriels ou agricoles; des sinistres et des fléaux sèment des ruines, enfantent la misère, font des veuves et des orphelins. C'est aux victimes de tous ces malheurs que la Croix d'Or veut apporter son aide efficace.

Grâce au Grand Concours International, l'œuvre si humaine rêvée par M. Léon Somzée se vulgarisera bien plus rapidement : avant quelques années elle sera universelle.

La Croix Rouge fait énormément pour les victimes de la Guerre; la Croix d'Or fera beaucoup plus pour les travailleurs, ces soldats de la Paix.





## M. LÉON SOMZÉE

---

**E**N ce siècle dévorant de fièvre et de névrose où chaque jour apporte une découverte au monde scientifique emporté en avant dans un mouvement irrésistible, il ne suffit pas d'être un remueur d'idées, il faut surtout posséder cette science particulière de savoir faire entrer dans la pratique les tentatives les plus osées que peut inspirer l'esprit de progrès. Cette science, M. Léon Somzée la possède au suprême degré, aussi bien que la rapidité de conception, l'activité et l'indomptable énergie qui sont indispensables pour mener à bien les plus colossales entreprises. Si l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, M. Léon Somzée a le droit d'être fier des services qu'il a rendus à son pays.

Né à Liège, le 31 janvier 1837, il sortit en 1862 de l'École des Mines de cette ville, avec le diplôme d'Ingénieur des Mines et, nommé presque aussitôt ingénieur en chef de la *Compagnie générale pour l'éclairage par le Gaz*, il prouvait, dès ses débuts, cette merveilleuse activité qui fait l'étonnement de ceux qui l'approchent. Nous en avons de frappants exemples. C'est ainsi qu'il construisait simultanément, et sut mettre en exploitation en temps voulu, trois usines à gaz situées à d'énormes distances les unes des autres, celles de Catane (Sicile), de Sienne (Toscane) et de Rimini (Romagnes). Puis, il dota Bruxelles d'une usine sans rivale, dont les installations ont servi bien des fois de modèle à des ingénieurs étrangers appelés à établir des exploitations similaires.

Ce fut un véritable tour de force, quelque chose comme la réalisation d'un des merveilleux chapitres de Jules Verne. Le Palais d'hiver de St-Petersbourg fut entièrement reconstruit en un an et coûta la vie à cent mille hommes. Pour l'Usine à Gaz de Bruxelles — plan, monument et mise en exploitation — tout fut conçu, construit et édifié en 168 jours. C'est un des faits les plus curieux et les plus triomphants de la construction moderne.

L'achèvement de cette œuvre gigantesque plaça M. Somzée au premier rang parmi les sommités techniques.

Indépendamment de ses innombrables travaux concernant l'industrie gazière, M. Léon Somzée, sollicitant sans cesse sa curiosité scientifique, a dirigé ses recherches et ses patientes études vers la plupart des questions qui intéressent à un haut degré le monde savant, aussi la liste serait longue des inventions et des applications nouvelles dont la science et l'industrie lui sont redevables. Ce n'est pas sans une effusion du cœur que l'on parle de tels hommes ! leur rendre hommage c'est leur rendre justice.

C'est à un esprit de cette trempe, que devait appartenir l'honneur de concevoir et d'organiser l'œuvre admirable du Grand Concours International des Sciences et de l'Industrie, d'entraîner et de séduire le monde entier au profit de cette idée généreuse, de créer autour d'elle une agitation féconde et de la faire triompher en dépit des obstacles et des résistances. Ce triomphe-là vaut mieux que la joie des batailles et les enivrements des pavois militaires. Les Nations se seront pour ainsi dire transportées à la Plaine des Manœuvres, avec leurs mœurs et leurs moyens de travail, et des quatre coins du Monde, les chercheurs, les savants, envoient, en réponse au magnifique travail des *desiderata*, le fruit de leurs labeurs, la solution peut-être de problèmes dont le mot doit enrichir l'humanité. Est-ce que cette admirable enquête n'est pas grosse de conséquences inouïes pour notre prospérité nationale ? Est-ce que celui qui l'a conçue ne mérite pas aussi toute notre reconnaissance ?

Homme de science, M. Somzée est aussi un homme d'esprit doué d'un grand sens artistique, un fin connaisseur. L'hôtel splendide qu'il vient de se faire bâtir à Schaerbeek renferme de véritables trésors. La galerie de M. Somzée compte parmi les plus célèbres. Ce n'est point une galerie princière, c'est un musée royal. Il y a même peu de musées royaux de cet ensemble et de cette valeur.

La magnifique galerie de tableaux de M. Somzée est une des plus riches collections particulières non seulement de Belgique, mais d'Europe. On y trouve surtout un nombre considérable de maîtres de l'Ecole italienne : l'esquisse ini-

tiale du *Mariage de la Vierge*, par Raphaël ; un *Matyre de saint Sébastien*, de Pérugin ; une *Madone avec l'Enfant*, par Andrea del Sarto ; une *Sainte Famille*, de Balthazar Peruzzi ; une grisaille de Léonard de Vinci ; à côté de cela, des pages magiques de Titien et de Véronèse, la *Fête de la Déesse des amours*, provenant de la galerie de San Donato ; la *Vénise justicière* de Véronèse, et des œuvres de Tintoret, de Jean Bellin, de Bramantino, etc., etc., de quoi faire l'orgueil et la richesse d'un musée public.



M. LÉON SOMZÉE

Les autres Ecoles ne sont pas moins bien représentées. M. Somzée possède une *Vierge* de Murillo, un Van der Goes, deux Quentin Metsys, deux Hans Memling, des œuvres de Jordaens, de Rubens, un portrait de la princesse Henriette d'Angleterre, par Van Dyck, etc.

Dans chaque salon, dans chaque pièce, on trouve des perles enchâssées : ici des murs se dérobent sous des tentures de haute lisse ; là nous voyons de hautes tapisseries flamandes du temps de Philippe IV, du velours froissé, des chasubles aux épaisses broderies d'or, et tout cela disposé avec tant d'art et de goût, une si parfaite entente des couleurs et des choses, que l'on est autant ravi qu'étonné de l'entassement inouï des objets précieux, uniques, qui embellissent cette demeure éclectique. Une visite à cette collection est un plaisir d'artiste : il

n'y a pas une meilleure installation de galerie dans tout Bruxelles. Les tableaux, les objets d'art, les mille merveilles qu'on y admire sont entourés d'un décor qui les fait valoir. Il y a là des choses d'une beauté fulgurante et des riens adorables d'une inappréciable valeur. On sent que le choix de l'heureux possesseur a toujours été guidé par un goût sûr. Cette collection a ceci de particulier, dans la manière dont elle est disposée, qu'elle forme une harmonie parfaite. C'est comme une gamme habilement composée d'aspects multiples et splendides.

Membre de la Chambre des Représentants, M. Léon Somzée possède un esprit très souple, très ouvert à toutes les conceptions de la politique et de la finance contemporaines. C'est un député d'affaires qui, très pratique, ne s'attarde pas à rêver que la fortune des États s'étaye sur des théories sentimentales. En plus, une franchise et une loyauté à toute épreuve qui n'excluent point une simplicité et une affabilité très séduisantes.

Tel est ce caractère d'élite, cette intelligence et ce tempérament remarquables dont la supériorité excite bien des jalousies et qui, fortement trempé pour la lutte, va imperturbablement vers son but, sans s'émouvoir d'aucunes attaques.

F. A. S.





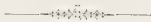
# EXPOSITION RÉTROSPECTIVE D'ART INDUSTRIEL

Organisée par le Gouvernement

SOUS LE HAUT PATRONAGE

DE

SA MAJESTÉ LE ROI DES BELGES



Il est une vérité admise, c'est que l'Art donne la note exacte de la civilisation d'un peuple.

On peut donc se demander, à juste titre, si le monde n'est pas resté stationnaire, ou plutôt si la civilisation ne s'est pas arrêtée, pendant de longues périodes, puisque l'Art dans l'antiquité était bien supérieur à l'art moderne.

Il est même établi que l'antiquité est la source du beau classique.

Avant l'ère chrétienne — même des milliers d'années avant — il existait des artistes dont les sublimes créations servent encore de modèles. Depuis lors, l'art a eu des hauts et des bas, comme les nations.

Même à certaines époques l'art n'existait plus, quoique les peuples n'eussent jamais disparu.

Dès lors, on comprend aisément l'intérêt qui s'attache à l'étude des choses artistiques du passé et rien ne guide mieux un promeneur à travers les âges qu'une Exposition rétrospective d'Art.

Que de livres on doit lire, que de documents à consulter, avant de comprendre la marche du passé par les diverses manifestations artistiques ! tandis que dans une Exposition spéciale, arrangée avec goût, procédant par étapes et séries, on embrasse d'un seul regard, on saisit tout.

C'est l'enseignement par le symbole, ou, pour mieux dire, c'est l'explication fournie par les témoins mêmes.

Il est vrai que la vue est presque à vol d'oiseau ; mais c'est là un inconvénient auquel on peut facilement porter remède.

Pour cela, il suffit de guider le voyageur. Il faut l'accompagner dans ses excursions et lui montrer, en quelques larges traits, les choses qu'il est obligé de voir trop rapidement et qui se présentent, mélangées à son esprit aussi bien qu'à ses yeux, tout comme s'il était en ballon, au-dessus des pays et des mers.

L'Exposition d'Art Industriel organisée par le Gouvernement sous le Haut Patronage de Sa Majesté le Roi des Belges sera ce guide précieux.

L'Exposition comprendra les classes suivantes :

Époque belgo-romaine ; époque franque ; orfèvrerie et émaillerie religieuses ; orfèvrerie et émaillerie civiles ; bijoux, montres et miniatures ; médailles ; cuivres ; étains ; ferrures ; coffrets ; armes et armures ; ivoires ; marbres et albâtres ; bois sculptés ; meubles ; horloges et pendules ; cuirs et reliures ; verres ; vitraux ; grès ; terres vernissées ; faïences ; porcelaines ; terres cuites artistiques ; tissus ; tapisseries ; broderies ; dentelles ; vêtements sacerdotaux ; costumes civils ; éventails ; manuscrits enluminés ; instruments de musique ; gildes et corporations.

L'Exposition rétrospective d'Art Industriel qui s'ouvrira au Grand Concours sera certainement une des plus riches et des plus intéressantes que l'on ait encore vues. Les chefs-d'œuvre n'y manqueront point et des trésors de tous genres y seront réunis ; parmi les objets les plus importants que l'on peut citer déjà : les magnifiques chefs-d'œuvre d'orfèvrerie des églises de Walcourt, Tongres et Tournai, les belles aiguières de M<sup>me</sup> la comtesse d'Aspremont-Lynden et de M. le baron de Turck de Kersbeek, etc.

A côté de ces objets avec lesquels le public avait déjà fait connaissance en 1880, il en figurera un grand nombre d'autres également précieux et qui n'ont pas été exposés à cette époque.

Tels sont les chandeliers pascals de Postel (xii<sup>e</sup> siècle), de Parc (xiii<sup>e</sup> siècle), Tongres (xiv<sup>e</sup> siècle) et Léau (xv<sup>e</sup> siècle); la chasse du xii<sup>e</sup> siècle en argent repoussé et ciselé, dont la conception et le procédé technique rappellent le célèbre retable d'argent — malheureusement perdu — de l'ancienne abbaye de Stavelot; le reliquaire-triptyque de Sainte-Croix, à Liège; les trésors des églises de Hal et de Bouvignes, les retables d'Oplinter et du Béguinage de Tongres, la chasuble en soie rouge orientale, dite de saint Thomas de Cantorbéry, de la cathédrale de Tournai, l'ornement sacerdotal complet de l'église de Londerzeel; une série d'ostensoirs remarquables du xiii<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle, un dressoir gothique en chêne sculpté et un meuble de Boule prêtés par S. A. S. le prince Charles de Ligne, des pendules appartenant à M. le comte de Mérode-Westerloo et à M. le prince de Rubempré; M. Emile Wauters a bien voulu contribuer au succès de l'Exposition en envoyant une réunion d'objets d'art anciens des mieux choisis.

L'étranger nous apporte aussi un contingent important : les barons Gustave et Alphonse de Rothschild exposent quelques bijoux de leurs splendides collections.

M. le baron Von Oppenheim, toujours si bienveillant pour la Belgique, a promis une vingtaine d'objets hors ligne tirés de son célèbre cabinet; son concours est d'autant plus méritoire que la ville de Cologne inaugure cet été son Musée des Arts décoratifs, dont M. le baron Von Oppenheim est un des fondateurs.

MM. Chabrière, Gavé, Mohll et Odiat, les brillants et sympathiques amateurs de Paris, se sont entendus pour organiser une Exposition de dinanderies du moyen âge qui réunira les plus belles bouilloires à sujets chimériques (aquamanilles) du monde entier.

Le salon du xvi<sup>e</sup> siècle renfermera quelques-uns de ces beaux meubles de l'école lyonnaise presque inconnus en Belgique, prêtés par MM. Chabrière et Bourgeois, de Paris, et M. Cardon, de Bruxelles.

M. Charles Stein exposera des vases en porcelaine de Chine d'une grandeur et d'une beauté exceptionnelles; M. Bourgeois, des émaux, une merveilleuse tapisserie tissée d'or et d'autres objets *di primo cartello*; M. Joseph's, de Londres, des objets civils et des petits bijoux en or émaillé du xvi<sup>e</sup> siècle. M. Maillat du Boullay et M. Lefrançois, de Rouen, M. Gamault, conservateur du Musée des Arts décoratifs de Paris,

apporteront le concours de leurs collections bien connues, et M. Desmottes, qui a déjà pris une part brillante à l'Exposition de 1880, exposera de nouvelles œuvres de choix.

L'appel des organisateurs a été entendu et les visiteurs de l'Exposition de Bruxelles pourront voir une des plus rares et des plus précieuses réunions de richesses artistiques qu'il soit permis d'admirer.





# LA TOILETTE

DE LA

## BELLE DAME



Le 17 de Tappe



**L**A Belle Dame c'est l'Exposition de 1888 qui vient de se lever dans le Palais féerique qu'on lui a édifié à la Plaine des Manœuvres.

Et les peuples, du fond de leur patrie, aux quatre coins de l'Univers, armés de télescopes, en guise de lorgnettes, se penchaient tantôt, curieux, pour apercevoir la jeune dame Exposition dans la grâce de son deshabillé et assister à sa toilette.

Le Chinois, magot cocasse, lui souriait du fond de son pavillon découpé, déchiqueté, dentelé, barbelé; le Suisse carillonnait sa joie du haut de ses coucous à musique; le Pérou secouait ses plumes de colibri; l'Anglais rythmait un nouvel air national : *God save the Exhibition* ! l'Autrichien, pour la séduire, revêtait ses plus brillants costumes de Madgyar et l'Espagnol penché à l'arcade peinturlurée de son Alcazar mauresque soupirait une séguedille en l'honneur de la belle. Siam en oubliait son opium et le Japon tout jaune, ses éventails; le bon Moujick russe attelait sa troïka pour voler près d'elle du fond de ses steppes et l'Inde dodelinait amoureuxment sa tête enfouie sous un turban constellé de pierrieres; l'Allemand la lorgnait mélancoliquement, en lui réservant sa bière la plus savoureuse et un poétique bouquet d'édelweiss. Le bon Hollandais, notre voisin, fumait sa pipe, flegmatique et heureux de voir, sans se déranger, dans les « espions » accrochés à ses fenêtres, la toilette de la Belle Dame et les charmes qu'elle laissait surprendre.

La France, enfin, la France la salue amicalement, en préparant elle-même sa toilette et Bruxelles lui rend son sourire.

Telles deux sœurs se font braves et superbes pour aller à la conquête du monde.

Elle s'est levée, la Belle Dame, à la Plaine des Manœuvres, les yeux encore ensommeillés d'un sommeil de huit ans, toute pimpante au milieu de son berceau de verdure entouré de palais. On a terminé sa toilette et passé ses plus riches atours. Un peuple de serviteurs s'est empressé autour d'elle. Les charpentiers et les couvreurs lui servaient de coiffeurs; les maçons l'ont chaussée, les menuisiers, les fondeurs et les verriers furent ses couturières tandis que les ajusteurs emprisonnaient sa taille dans une robuste et élégante armature de fer et que les jardiniers entouraient sa robe d'une riante ceinture d'arbustes et de fleurs. On admire à présent ses splendeurs et l'architecte, son grand couturier, gourmande, fiévreux, tout ce monde bourdonnant qui s'empresse à la faire séduisante.

Et par delà les mers, et par delà les monts, dans tous les coins de l'Europe comme aux confins de la terre, les peuples industriels ont préparé pour sa corbeille de baptême des monceaux de chefs-d'œuvre etc., frénésants, ils attendaient que la voix du maître des cérémonies vienne leur crier :

— La Belle Dame peut recevoir !





rs animaux je les aime en général et les  
oiseaux en particulier, aussi n'hésité-je  
point à soumettre à l'appréciation de  
MM. les Présidents, Vice-Présidents,  
Secrétaires et Membres des 56 Comités du  
Grand Concours International de 1888, une  
idée complètement neuve.

L'idée? La voici.

Pourquoi, puisque notre Exposition Bru-  
xelloise n'a point de Tour géante, ne rem-  
placerait-on pas le colosse de fer ou de bois  
par une monumentale Volière, haute de 300  
mètres? Je préférerais cela cent fois à toutes  
les Babels dont on nous rebat les oreilles; et  
puis ce colossal Palais de la Volaille ajouterait  
au pittoresque du Parc de l'Exposition.

Ne riez pas, lectrices, touristes aimables, ondines séduisantes.

« Les oiseaux ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. »

La gent ailée rend à l'Humanité des services indéniables ; sans même parler ici des plaisirs qu'elle procure aux chasseurs, des jouissances qu'elle prodigue aux gourmets ni des satisfactions qu'elle donne à votre orgueil. Mesdames, qui arborez si fièrement à vos chapeaux des ailes de perruche et des queues de paon. La Science, l'Industrie et le Commerce lui doivent beaucoup ; j'ajouterai même que notre richesse nationale est également sa débitrice.



La Belgique est fière, en effet, de compter parmi ses grands établissements, les Forges de *Seraing* et les Ateliers *Cail*. Nos ports et nos chantiers apprécient la puissance de la *grue* à vapeur ; dans les bassins, les *calfs* réparent nos navires de la carène aux *cacatoës* ; l'horlogerie doit aux *coucou*s ses premiers succès ; les serruriers fabriquent des *rossignols*, et les *buses* embellissent l'étalage de nos chapeliers.

Les *canards* enrichissent les journaux ; la *cane*, elle-même donne son sucre à nos raffineries et son bec aux fermetures de nos magasins.

Les *oies*, n'ayant plus de Capitole à sauver, fournissent des plumes pour écrire des *poulets* à mainte *colombe*.

Nos pêcheurs ont l'*épervier* pour complice et les *veuves* font marcher les agences matrimoniales.

Les *pigeons* font d'excellents actionnaires et les *dindons* de précieux électeurs : quant aux *perroquets*, pour vous convaincre de leur utilité, relisez les discours de nos hommes politiques. Pour les *cardinaux*, leurs œuvres *pies* les classent d'avance parmi les *oiseaux du paradis*.



Je pourrais multiplier les exemples : tout Buffon y passerait.

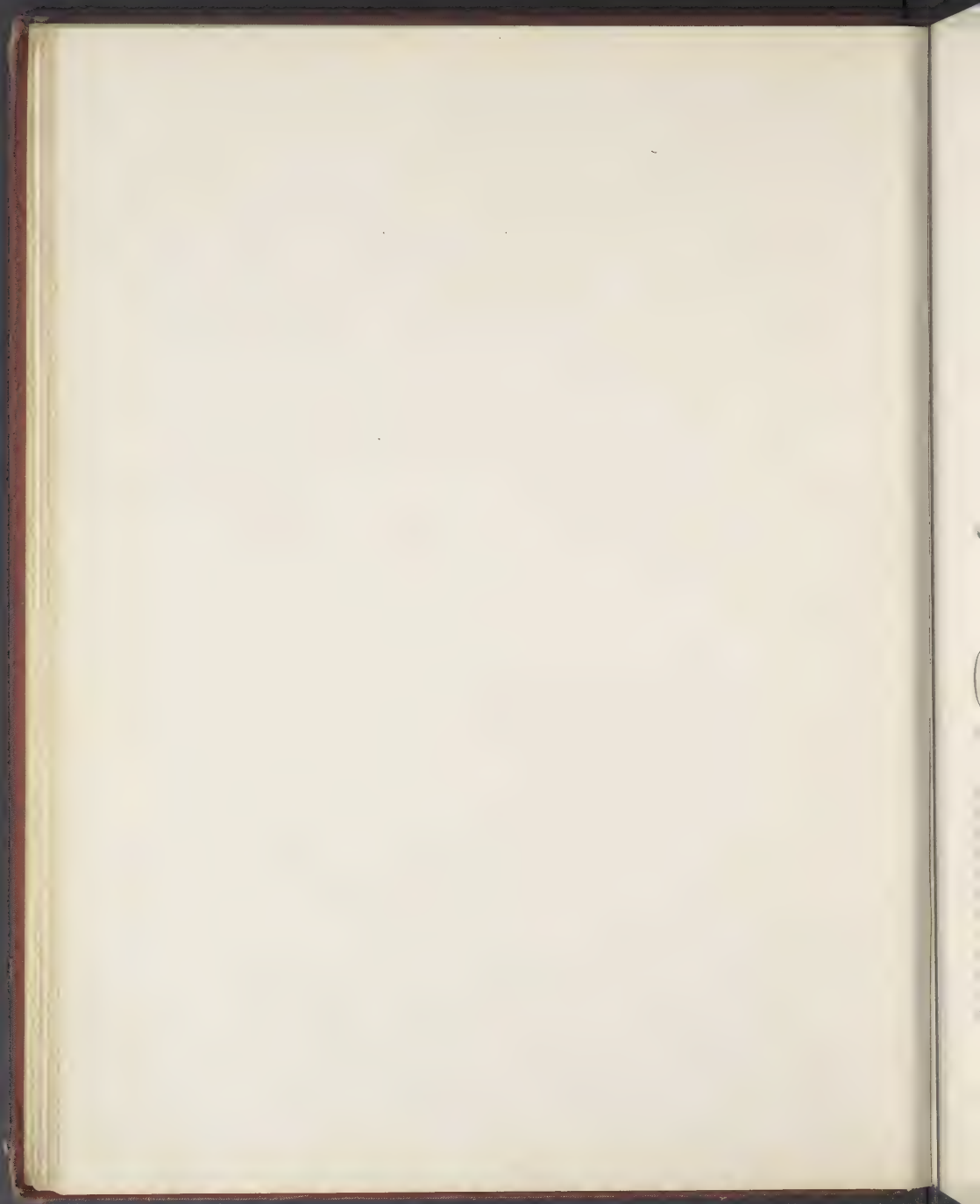
Songez-y. Messieurs, l'Art même y trouverait son compte puisqu'au Palais des Oiseaux on pourrait adjoindre un Théâtre sur lequel des volatiles savants

interpréteraient les comédies de *Volière*. L'œuvre serait placée sous le patronage d'un *Grand Duc*.

L'idée de la *Volière* monstre séduira certainement tous les hommes de plume et les gens huppés.

## II. VAN DYCK







Bruxelles Attraction et Exposition

— 10 —

## LE TOUR DU MONDE EN 80 PLATS

QUELLE occasion solennelle et unique pour les cuisiniers de toutes les nations! Au GRAND CONCOURS INTERNATIONAL DE 1888, plusieurs Comités ont pour mission de soigner particulièrement les denrées alimentaires et de formuler des desiderata hygiénico-gastronomiques.

Et voici que de toutes parts, aux quatre coins de l'Univers, les cordons bleus célèbres et les marmitons illustres fourbissent leurs marmites, préparent leurs casseroles, allument leurs fourneaux et rêvent déjà des plats mirifiques dont, pendant cinq mois, ils veulent régaler les palais bruxellois. Car les voici tous venir, les « chefs » choisis chez tous les peuples, depuis le Norvégien rose et blond jusqu'à l'Espagnol brun et jaune, depuis le Chinois aux tons de cuivre jusqu'à l'Anthropophage noir et tatoué. Les voici venir tous, grands-prêtres de Gaster, prêts à pontifier à l'autel du dieu Ventre.



Que l'on mette donc au concours l'universelle ratatouille et qu'on prenne pour jury le Public, le public désintéressé sinon juste. En réglant l'addition, chaque consommateur serait forcé d'émettre un vote et l'on saurait ainsi, à la fin de l'Exposition, à quelle nation revient la palme des gargantuéliques triomphes.

Nous soumettons, dès à présent, aux Membres des Comités quelques Menus nationaux intéressants à étudier.

### ANGLETERRE



Soupe à la queue de bœuf, Turbot bouilli, Rosbeef, Légumes cuits à l'eau, Pudding, Tarte à la rhubarbe. — Pale-ale, Porter, Half and half.

Afin d'éviter des complications diplomatiques, j'éviterai toute appréciation sur ce que les Anglais appellent leur cuisine. Mon estomac reconnaissant avoue, ô Mackensie Ross! avoir englouti des choses exquisées à l'inauguration de la Section Anglaise. *Hurrah! for Lee Bapty!*

### ALLEMAGNE & SUISSE

Sauerkraut, Keneffes, Truites saumonées, Rôis aux confitures, Pâtisseries à la graisse, Croutes aux petites fraises. — Bières, vin du Rhin, de Moselle et de Hongrie, Kirchenwasser. Löwenbräu, Spatenbräu, Pschorrbräu, etc.

Cuisine robuste, un peu sauvage à la première bouchée, met ensuite des confitures dans ses relations.

### BELGIQUE

Kelver soep (le vendredi, Botermelk), Stoof kabernaie, Hohepot, Kiekens met andijf, Choelsels, Paling met groen, Plattekees, Hettekees, Pottekees. — Lambic, Faro, Brune, Diest et Louvain.

### ITALIE

Macaroni, Niotti, Ravioli, Polenta, Fritures à l'ail, Sabaione, Parmesan, Chipolata. — Vins d'Asti et de Zucco.



## ÉGYPTE

Schévirmé, Kébab, Farka roumi manchi, Kochaf, Fromage, Olives, Caviar, Dattes, Raki. — Eau du Nil.

Note pour les jurés. — Le *Schévirmé* est un mouton entier rôti en plein air; le *Kébab*, un ragoût de mouton aux oignons; la *Farka roumi manchi*, une dinde cuite au four et farcie de raisins, de pistaches et d'amandes; le *Kochaf* est une sorte de tutti frutti à l'essence de rose.

Au dessert, des Almées. — Très sérieusement recommandé à Bruxelles-Attractions.

## INDES, CHINE &amp; JAPON

Orge et riz bouillis, Kari, Moutarde de poissons, Chauves-souris aux olives, Jambon cuit dans du gingembre, Chien rôti, Nids d'Hirondelles. — Vin de palmier, Vin de Chanvre, Saki.

Avis aux Européens : un semblable menu exige qu'on ait le palais solide, le cœur aussi.



## AMÉRIQUE

Maïs bouilli, Légumes bouillis, Viandes mal cuites, Poissons fades, Huitres frites, Soupes d'huitres, Pêches et Pommes. — Eau glacée, Lait, Thé, Mélasse, Wisky, Champagne coupé de Bordeaux.

Le Yankée ne sait pas manger parce qu'il n'a pas le temps : *time is money*. Mange debout, de tout et rien de bon : *business is business*.

## FRANCE

Menu national, produits du sol : Huitres Armoricaines, Potage St-Germain, Sole normande, Andouillettes de Troyes, Poularde du Mans, Pâté de Pithiviers,



Haricots de Soissons, Nougat de Montélimart, Pêches de Montreuil, Fromages de Brie, Roquefort, Neufchâtel ou Port-Salut. — Sauterne, Lunel, Médoc, Chambertin, Cognac, CLOS VOUGEOT!..., *Présentez armes !*

Et maintenant, que les Estaminets, les Restaurants et les Brasseries du Parc de l'Exposition deviennent une Babel culinaire où toutes les nations de la terre viendront jouer fraternellement de la fourchette.

Voici le Tour du Monde en 80 plats !

Il y a de l'indigestion pour tous les peuples !





# LE GRAND CONCOURS INTERNATIONAL

ET LES

## ANCIENNES CORPORATIONS DES MÉTIERS



QUAND on approfondit l'idée qui a présidé à l'éclosion du Grand Concours International, l'esprit se reporte vers ces corporations des Métiers qui, dès le treizième siècle, réunissaient, comme en une seule famille, les travailleurs d'un même corps d'état.

Dans ces temps troublés où la rivalité des princes et des seigneurs suscitait des guerres continuelles et mettait constamment en péril la sécurité des citoyens, les communes ont trouvé, dans l'organisation des corps des Métiers, les meilleurs éléments pour résister, souvent avec succès, aux entreprises des gens de guerre.

Mais si l'esprit militaire et un profond sentiment d'indépendance animaient, au moment du péril, ces braves citoyens, ils n'en possédaient pas moins l'amour du travail et les aptitudes indispensables au développement des arts et de l'industrie qui, déjà, en ces temps anciens, était le principal titre de gloire du peuple belge.

Le programme du Grand Concours International réunit en groupes distincts les diverses industries afin d'arriver, par l'ensemble des efforts d'un même corps d'état, à résoudre les difficultés dont la solution doit amener un progrès ; de

même, à l'époque du moyen âge, nos corporations, en concentrant les forces, l'activité et les ressources intellectuelles de nos artisans ont pu produire les chefs-d'œuvre que nous admirons encore aujourd'hui.

Mais aussi, c'est que, contrairement à ce qui se passe maintenant, il n'était pas permis au premier venu d'exercer un métier. Il fallait avoir fait un apprentissage assez long avant d'être admis à fournir les preuves que l'on était capable de devenir maître à son tour, et, lorsque le compagnon était parvenu à recevoir la maîtrise, il devait jurer d'observer fidèlement des règlements, souvent fort sévères ; il était tenu, en outre, d'habiter la ville ou la banlieue et devait payer des cotisations parfois assez élevées. Ainsi, nous trouvons dans une charte des tanneurs, renouvelée en 1530, que les droits d'entrée imposés au récipiendaire



de ce corps d'état étaient fixés à 24 écus d'or de Guillaume, et, en outre, il devait donner, à chaque membre de la corporation, une certaine quantité de vin et de bière, un pain de seigle de dix livres et un fromage. Ce Métier reconnaissait saint Jean pour son patron.

Une autre charte, renouvelée en 1623, en faveur des tisserands de Tongres, ayant sainte Catherine pour patronne, les autorisait seuls à vendre et étaler des toiles, bonbasins, couils, mouchoirs, et bonnets tissés et défendait aux clercs et religieux d'exercer ce métier. Cette charte contenait en outre une clause qui condamnait à 6 florins d'amende les membres de la corporation qui boiraient outre mesure. Nos lois répressives de l'intempérance ne sont donc pas de création si moderne qu'on pourrait le croire.

Mais comme compensation à des charges assez lourdes pour cette époque, les membres des corporations possédaient des privilèges qui leur donnaient une grande influence dans les villes et les bourgs.

C'étaient eux qui désignaient les magistrats et les membres de la régence et ils se réunissaient en des assemblées générales ayant pour principales prérogatives la validation ou l'invalidation des actes des magistrats communaux ; ils nommaient annuellement des membres, choisis dans leur sein, pour vérifier et approuver les comptes de la régence.

En temps de guerre ils formaient les principales milices de la commune et chaque compagnon et maître devait être pourvu d'armes défensives et offensives. Chaque corporation avait à se munir de chariots, d'artillerie et de tout le matériel nécessaire pour l'attaque et la défense.

Les gens des Métiers étaient tenus, en outre, d'entretenir en bon état les fortifications des villes et subissaient à cette fin des corvées et prestations en argent et nature.

Il faut croire que l'organisation des Métiers en corps d'état offrait des avantages que l'on apprécie de nos jours encore, si l'on considère le mouvement qui se produit parmi nos artisans et nos industriels.

Nos syndicats, quoique ne possédant plus l'influence politique des anciennes corporations semblent faire revivre ces institutions d'autrefois dans le seul but de grouper les citoyens qui, par leur industrie, ressentent les mêmes besoins ou sont guidés par les mêmes intérêts en leur permettant de se protéger en unissant leurs influences personnelles.

Les ouvriers eux-mêmes se groupent par corps d'état parce qu'ils trouvent dans l'association une force et une autorité qui, au besoin, sont mis au service de justes revendications.

Le Grand Concours International, en groupant les industries, n'a donc fait que suivre le mouvement général et le recueil des desiderata émanant de chacun des cinquante-six groupes dont il se compose, est la preuve irréfutable qu'il est venu en son temps et à son heure.



Mais il n'est pas seulement l'émanation d'un groupe de citoyens représentant une seule ville ou une seule nationalité comme les anciennes corporations, il a sur elles l'avantage de grouper par grandes catégories les travailleurs de toutes les nations du globe et il aura donc pour conséquences, non des progrès ou des améliorations profitant à quelques-uns, mais il assurera le progrès et le perfectionnement dans toutes les branches de l'activité humaine au profit de l'universalité des travailleurs.

*E. de Lamoignon*





# M. S. LEE BAPTY

ET LA

## Section Anglaise



**L**E peuple anglais, toujours sérieux et pratique, lorsqu'il s'agit d'affirmer sa supériorité industrielle et commerciale est un faiseur de miracles. C'est lui qui, le premier, aura hissé son drapeau national sur les bâtiments entièrement terminés de la Section Anglaise au Grand Concours de Bruxelles. Ce résultat est dû à l'intelligente initiative de M. Samuel Lee Bapty, un homme d'élite dont les hautes qualités et la grande intelligence sont partout appréciées.

M. Lee Bapty, Commissaire Général de l'Empire Britannique, naquit à Leeds en 1847, fit son éducation à la « Mechanic's Institution School » et au « St John's College » et passa avec honneur, en 1859, les examens des classes moyennes de l'Université de Durham et d'Oxford. C'est à Dublin, en 1864, qu'il acquit ses premières notions de la pratique des Expositions; il les approfondit en 1864 et 1873. L'expérience recueillie par M. Bapty tant comme directeur des Expositions de Liverpool, 1886 et du Jubilé Royal à Manchester, 1887, que des Expositions du Génie Naval et Maritime de Londres et du Génie Civil, 1883, lui est actuellement fort précieuse.

Le Grand Concours de Bruxelles, attira l'attention de M. Lee Bapty qui sût, en peu de temps, réunir pour cette Exposition, toutes les immenses

ressources de l'industrie britannique dont nous admirons des spécimens absolument remarquables par la magnificence, l'éclat, la richesse et la variété. La Section de l'Empire Britannique dont le Lord-Maire de Londres est le Président, se trouve dans la meilleure partie de la plaine et occupe environ 210,000 pieds carrés. Elle offre tous les avantages possibles aux exposants anglais. Il est à souhaiter que la Section Britannique, pour autant que l'espace alloué le lui per-



M. S. LEE BAPTY

Commissaire Général de l'Empire Britannique

mette, fasse ressortir les vastes ressources de l'Angleterre, et que l'attention soit attirée principalement sur les produits manufacturiers pouvant s'écouler le plus facilement sur le marché belge. M. Bapty a remarqué que, dans les Expositions précédentes ayant eu lieu sur le continent, la Section Britannique n'avait jamais été digne de l'Empire. S'appuyant sur la cordiale collaboration et l'aide que ne lui ont jamais marchandées jusqu'ici les principaux exposants anglais, M. Bapty a pu heureusement porter remède à cet état de choses à Bruxelles. C'est d'ailleurs avec empressement que les industriels et les commerçants du Royaume-Uni ont répondu à l'appel de M. Lee Bapty.

Dans les immenses jardins de l'Exposition, la Section Anglaise est située à gauche du bassin, presque contre la clôture de l'avenue de la Renaissance.

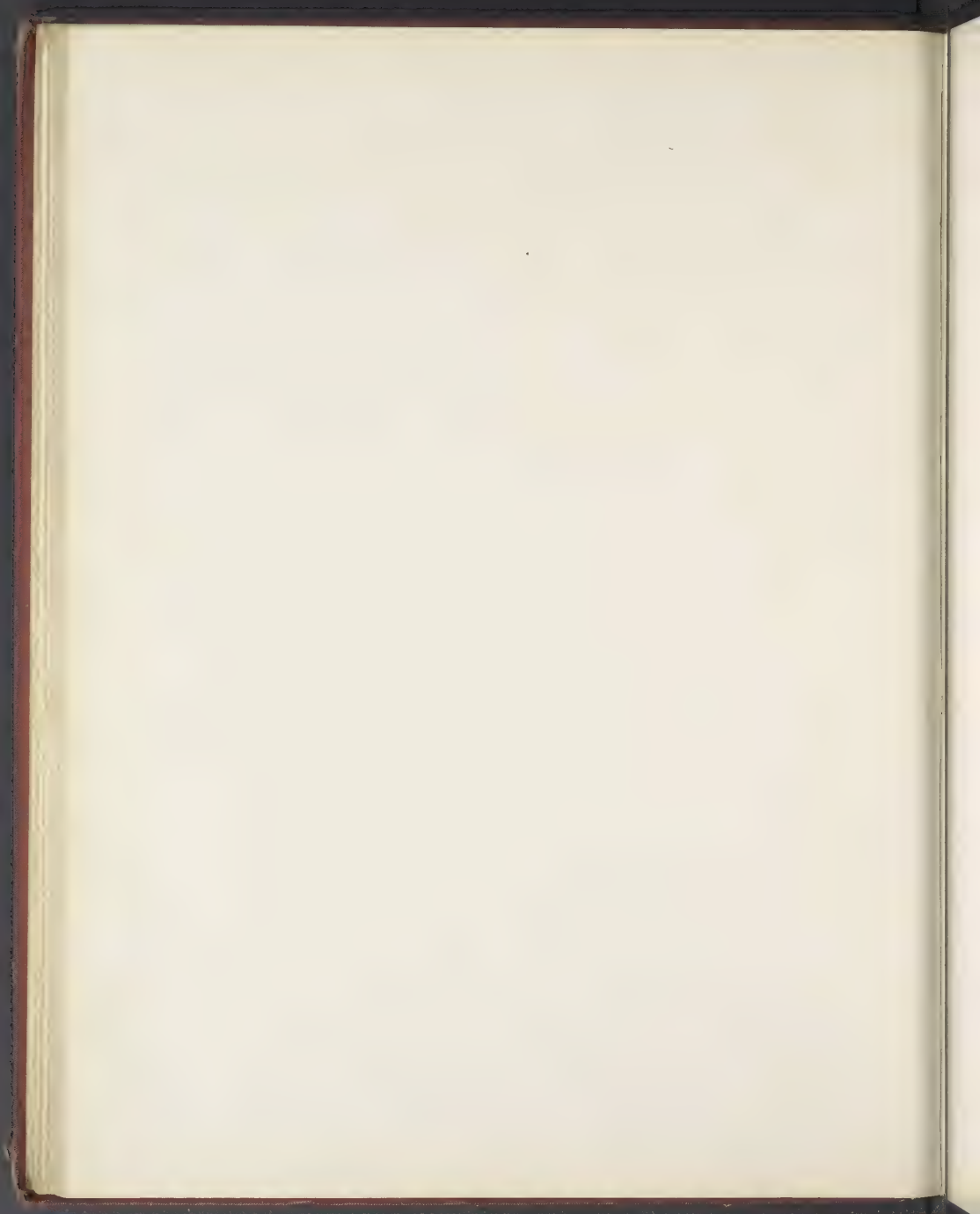
Le Hall Anglais, d'aspect et de construction grandioses, mesure 148 mètres de long sur 45 mètres de large ; on songe, en le regardant que les Anglais ont eu la gloire de créer, les premiers, un genre d'architecture en rapport avec le génie moderne, lorsqu'ils ont élevé la douane de Liverpool et plus tard, le palais de Sydenham. Les matériaux du Hall ont en partie servi déjà à l'Exposition de Manchester, et il fallait voir avec quelle hardiesse et quelle habileté, avec quel entrain calme et quelle rapidité les ouvriers anglais ont enlevé cette construction. Nos travailleurs n'en reviennent pas. Les fondations en briques maçonnées par eux étaient à peine achevées qu'ils élevaient immédiatement dessus leurs charpentes en bois. Et tout cela sortait de terre, s'échafaudait à vue d'œil, s'élevait comme un décor de féerie ; mais avec une précision mathématique. C'est leur qualité d'être pratiques avant tout : *Time is money !*

Les charpentes métalliques de la toiture sont formées de tuyaux de gaz réunis par des bagues en fer et les montants sont composés de deux, trois ou quatre tuyaux de conduites d'eau, selon le poids qu'ils devront supporter.

L'Exposition fermée, le Hall sera démonté comme un château de cartes et les mêmes matériaux serviront encore.

En somme, si le Hall s'est élevé comme par enchantement, la décoration et l'installation de la Section anglaise n'ont point été exécutées moins rapidement. Grâce aux qualités éminentes d'organisateur du Commissaire Général, M. S. Lee Bapty, les citoyens du Royaume-Uni peuvent affirmer une fois de plus leur puissance industrielle.







## LOTÉRIE NATIONALE

DU

GRAND CONCOURS DE BRUXELLES EN 1888



**L**A Loterie Nationale du Grand Concours favorise particulièrement le Commerce et l'Industrie et ses avantages sont bien faits pour attirer l'attention des industriels participants. C'est que chaque série comprend 500,000 francs de lots et que, sur cette somme, 150,000 francs seulement — au maximum — seront payés en espèces. Il restera donc, pour chaque série, au moins 350,000 francs, destinés exclusivement à l'acquisition d'objets exposés. Une somme de cette importance promet de fructueux bénéfices aux industriels participants. C'est un encouragement pratique dont il doivent tirer des bénéfices immédiats, car il est évident que le Comité Exécutif choisira, et invitera les heureux gagnants à choisir les lots parmi les objets et les produits des exposants qui se seront particulièrement distingués.

Quoi qu'on dise et quelque sceptique qu'on veuille paraître, que de rêves on bâtit sur la simple possession d'un billet de loterie, surtout quand cette loterie offre — comme celle du Grand Concours — des garanties indiscutables, sans l'ombre d'un aléa, et des chances de gain aussi nombreuses, sans que l'on ait à attendre la longue période de temps qui s'écoule généralement entre le placement des billets de loterie et le tirage des lots. Les billets de la Loterie Nationale du Grand Concours sont très demandés : c'est une valeur qui est entrée

rapidement en possession de la faveur publique, personne ne se privera volontiers des chances de gain que donne à chacun un billet de un franc.

En effet, la Loterie du Grand Concours offre des avantages réels, basés sur des combinaisons nouvelles qui lui assurent un succès sans précédent.

Cette Loterie, instituée par Arrêté Royal du 26 septembre 1887, comportera plusieurs séries de un million de billets.

A. — Gros Lot . . . . .	Fr. 100,000
B. — Deux Lots d'une valeur de 25,000 francs . . . . .	» 50,000
C. — Cinq Lots d'une valeur de 5,000 francs . . . . .	» 25,000
D. — Un grand nombre de Lots d'une valeur totale de . . .	» 300,000

Instituée par les soins du Gouvernement et fonctionnant sous son contrôle, la Loterie du Grand Concours de Bruxelles 1888 offre au public toute sécurité.

De plus, nous devons signaler une très intéressante innovation consignée à l'article 3 du Règlement, dont voici le texte :

« En ce qui concerne les Lots de la première série, ils seront représentés « par des Bons au porteur, permettant l'achat d'objets à choisir parmi les produits « exposés par les participants inscrits, à des dates à fixer par arrêté ministériel. »

Ainsi l'heureux gagant du Lot de 100,000 francs, par exemple, pourra répartir cette somme sur un grand nombre d'acquisitions, en faisant choix des objets qui lui conviendraient, à moins qu'il ne préfère — aussi bien que tout porteur d'un Lot de 25,000 francs au moins — réclamer en espèces le montant de cette somme, qui lui sera remis, sous déduction d'un escompte de 5 p. c.

Les billets, de la Loterie du Grand Concours ont trouvé dès leur apparition la faveur du public, non seulement pour les chances de gain si nombreuses qu'elle offre à tous, mais encore parce que chacun avait à cœur de s'associer au but si noble et si utile que se sont proposé ses organisateurs.

On sait, en effet, que la moitié de la recette brute, sous déduction des remises qui pourront être accordées pour la vente des billets, sera entièrement consacrée :

1° A acquérir une partie des halles de l'Exposition pour servir à l'installation destinée à favoriser le progrès des classes laborieuses.

2° A subventionner l'établissement d'écoles professionnelles et industrielles.

3° A faciliter l'accès du Grand Concours International aux ouvriers et artisans.

La dotation de semblables œuvres fait de la Loterie du Grand Concours une institution d'intérêt national, et l'on ne peut douter du grand succès qui l'attend.

Le prix du billet est de un franc.

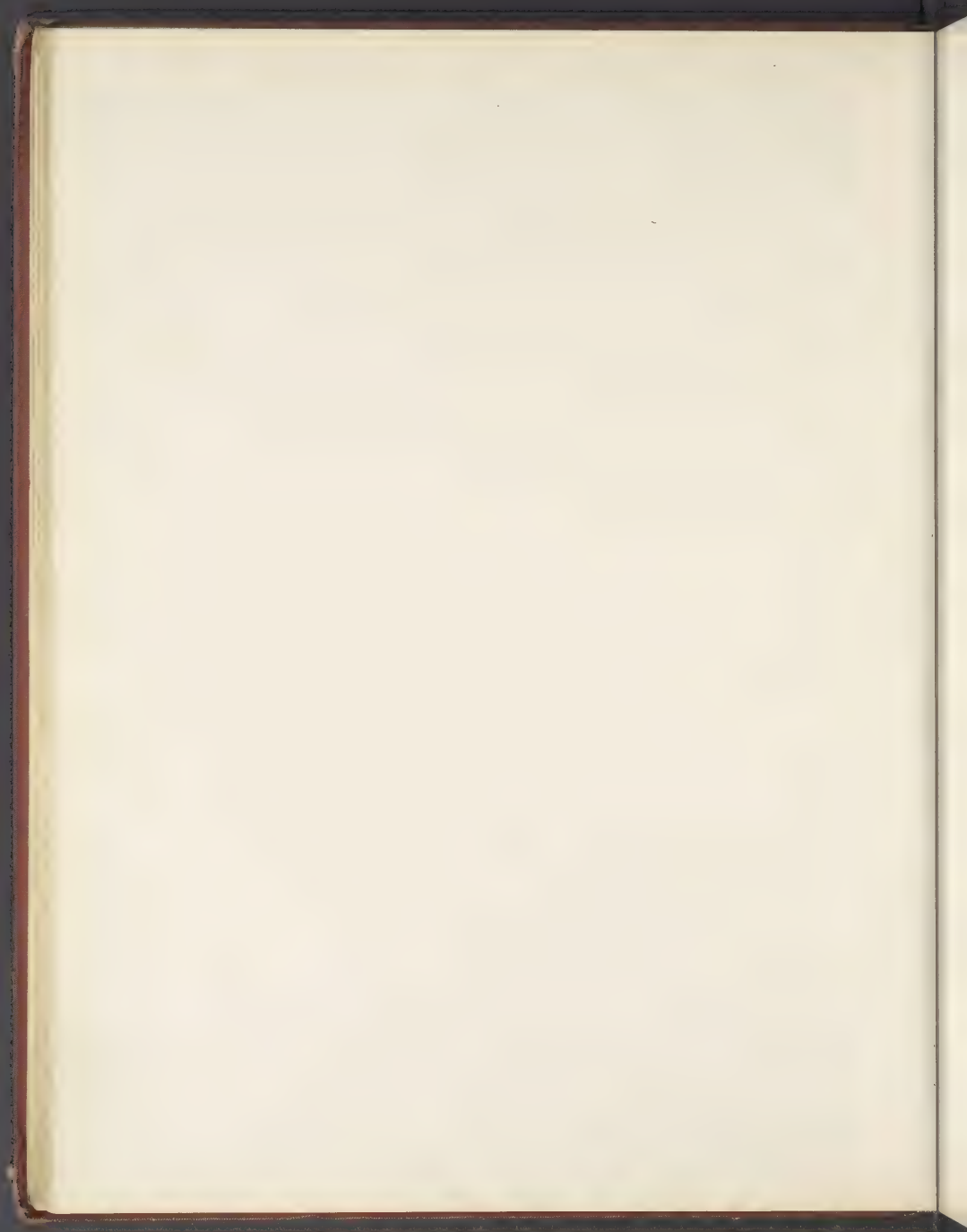
On trouve des billets dans tous les bureaux des Postes et des Télégraphes du Royaume.

Les Facteurs des Postes et les Porteurs des Télégraphes peuvent en délivrer à toute personne qui leur en ferait la demande.

Quel sera l'heureux gagnant du gros Lot de la Loterie du Grand Concours ? Peut-être vous, peut-être moi !

Il y a là dedans de quoi bercer bien des espérances, de quoi faire naître bien des joies. Aussi comprenons-nous que les plus grandes fortunes comme la plus modeste épargne, le coffre-fort du financier comme l'humble tirelire de l'ouvrier tiennent à payer leur tribut à la Loterie du Grand Concours.







## LA MUSIQUE & LE TÉLÉPHONE

---

QUI ne se souvient des débuts si pénibles du Téléphone et de l'incrédulité générale qui accueillit en Europe la nouvelle de cette invention, apportée par les comptes-rendus de la presse américaine. Presque unanimement, on considéra la chose comme un énorme canard, du genre de ceux qui éclosent si souvent au pays des Yankces.

Si des hommes éminents se refusaient à croire à l'utilité pratique de l'invention des chemins de fer et de la navigation à vapeur, si parmi les esprits les plus distingués de notre époque, quelques-uns considéraient comme un songe creux la transmission télégraphique, à plus forte raison, lorsqu'il s'est agi du Téléphone, combien de savants, d'ingénieurs, de spécialistes, n'ont pas hésité à faire chorus avec ce haut fonctionnaire d'un des plus grands Etats de l'Europe qui, dans un traité bien connu sur le Télégraphe, a écrit que le Téléphone ne serait jamais qu'« un curieux instrument de cabinet de physique, »

Rappelons que c'est à l'occasion d'une Exposition que le modeste inventeur du Téléphone — que ses concitoyens, gens positifs, s'obstinaient à regarder comme un rêveur — pût faire connaître son petit appareil qui devait opérer bientôt une si puissante révolution dans les communications administratives, industrielles, commerciales, etc.

En effet, c'est à l'Exposition de Philadelphie, en 1876, que les américains apprirent à connaître l'invention de Graham Bell, que William Thompson, l'illustre savant, signala pour la première fois au monde de la science comme la *merveille des merveilles*. Deux ans plus tard, à l'Exposition de Paris, en 1878, le Téléphone était expérimenté pour la première fois en Europe. Mais ce n'est guère qu'à la grande Exposition d'Électricité, organisée à Paris en 1881, qu'on put se rendre compte des applications multiples du Téléphone et de l'immense avenir qui lui était réservé. Les visiteurs du Palais de l'Industrie ont encore conservé le souvenir de ces auditions téléphoniques organisées dans une des



SALLE DES AUDITIONS TÉLÉPHONIQUES  
à l'Exposition Universelle d'Anvers 1885

salles de l'Exposition d'Électricité, où l'on pouvait entendre chaque soir la musique et le chant des œuvres exécutées à l'Opéra.

« Rien, dans l'histoire des inventions contemporaines, dit Louis Figuier, ne « saurait donner idée de l'étonnement que provoqua cette transmission des sons « d'un orchestre et des chœurs à la distance d'un kilomètre qui sépare l'Opéra « du Palais de l'Industrie. L'enthousiasme fut général et d'ailleurs bien mérité. »

Ce genre d'audition devint de plus en plus un sujet d'attraction. Le Palais du Président de la République fut relié avec la scène de l'Opéra, de façon à permettre à M. Grévy d'offrir à ses invités un spécimen des mieux réussis de cette curieuse application du Téléphone. Plus tard, à toutes les Expositions qui se sont succédées, à Berlin, à Munich, à Vienne, à St-Pétersbourg, ces auditions ont toujours obtenu de grands succès.

VUE A VOL D'OISEAU DU TRAJET PARCOURU PAR LE CIRCUIT TÉLÉPHONIQUE.



AUDITIONS TÉLÉPHONIQUES MUSICALES PAR LES FILS DU TÉLÉGRAPHE  
entre le Chalet Royal d'Ostende et le Théâtre Royal de la Monnaie, à Bruxelles.

Lors de la dernière Exposition à Anvers, le Comité, désireux de faire mieux, voulut établir des auditions musicales à de grandes distances, en utilisant les fils du télégraphe entre Anvers et Bruxelles. Il s'adressa, à cet effet, à l'inventeur bien connu M. F. Van Rysselberghe, pour réaliser ce projet qui parût, de prime abord, impraticable. En effet, il s'agissait de permettre à une trentaine de personnes d'entendre en même temps, dans une des salles de l'Exposition, le concert exécuté au Waux-Hall du Parc de Bruxelles, soit à *plus de quarante-cinq kilomètres*, en utilisant les fils du télégraphe, tout en permettant à ceux-ci de continuer à transmettre des télégrammes, presque continuellement, jour et nuit, entre la capitale et la grande métropole commerciale.

Ce fut un succès sans précédent et qui dépassa toute attente. Il fut généralement considéré comme un des clous de l'Exposition d'Anvers.

C'est à la même époque que la Reine des Belges, qui s'intéresse si vivement à toutes les applications nouvelles dans le domaine de la science, exprima le désir d'expérimenter par elle-même cette nouvelle application de la belle invention de Van Rysselberghe. On se souvient du retentissement qu'eurent dans toute la presse ces expériences d'auditions musicales, qui furent organisées entre le Châlet royal d'Ostende et l'Opéra de Bruxelles, en utilisant les *fils du télégraphe et sans distraire ceux-ci de leur service*. Ce fut le 7 septembre 1885, que Sa Majesté la Reine put entendre, jusque dans ses moindres détails, du Châlet royal d'Ostende, soit à une distance de *plus de cent vingt-cinq kilomètres*, tout l'opéra de *Faust*, joué sur la scène de l'Opéra, à Bruxelles.

On était loin, comme on voit, de ces auditions musicales organisées à la distance de quelques kilomètres et dans la même ville. Aussi quand nous considérons que nous pouvons maintenant converser par téléphone avec la plus grande facilité entre Paris et Bruxelles, que ne pouvons-nous espérer voir se réaliser à l'occasion du Grand Concours International de Bruxelles, que de surprises agréables seront bien certainement ménagées aux amateurs d'auditions téléphoniques à grande distance, dans ce pavillon de la téléphonie que l'on compte installer dans les locaux mêmes de la grande Exposition-Concours et où les visiteurs pourront constamment communiquer par téléphone, non-seulement avec Bruxelles, Anvers et les principales villes de la Belgique, mais encore avec Paris.

CHARLES MOURLON.



## COMMISSARIAT GÉNÉRAL DU GOUVERNEMENT

---

*Commissaire Général du Gouvernement* : M. le Comte d'OUTREMONT, ADRIEN, Membre de la Chambre des représentants, à Bruxelles.

*Secrétaire Général du Gouvernement* : M. GODY, J. (démissionnaire).

*Architecte du Commissariat Général du Gouvernement* : M. BORDIAU, G., Architecte, à Bruxelles.

*Architecte paysagiste du Commissariat Général du Gouvernement* : M. FUCHS, L., à Bruxelles.

*Directeur des Services du transport et de la manutention des produits* : M. HAMAIDE, G., Chef de division au Ministère des Chemins de fer, Postes et Télégraphes, à Bruxelles.

*Ingénieur du Commissariat Général du Gouvernement* : M. SCHINDELER, E., Ingénieur des Chemins de fer de l'État, à Bruxelles.

*Directeur des Sections Etrangères* : M. PÉCHER, CHARLES, Consul général honoraire de Belgique, à Bruxelles.

*Directeur de la Section belge* : M. le Comte DU CHASTEL DE LA HOWARDIE, ADOLPHE, Conseiller de légation, à Bruxelles.

*Sous-directeur de la Section belge* : M. DE SAVOYE, G., Ingénieur, à Bruxelles.

*Architecte de la Section belge* : M. JANLET, EMILE, Architecte, à Bruxelles.

*Chef de Service du transport et de la manutention des produits de la Section belge* : M. COLAUT, Contrôleur des Chemins de fer de l'État, à Bruxelles.

*Directeur des Concours d'animaux reproducteurs* : M. TIBERGHIE, Conseiller provincial, à Bruxelles.

*Sous-directeur des Concours d'animaux reproducteurs* : M. LE CHEVALIER HYNDE-RICK, G., Capitaine d'État-major, à Bruxelles.

*Directeur des Concours d'Horticulture* : M. DOUCET, Conseiller communal, à Bruxelles.

**COMITÉ CENTRAL PERMANENT**  
ET  
**Commission instituée pour préparer les Concours**  
ET  
**Encourager la participation des Producteurs Belges**

(ARRÊTÉS ROYAUX DU 14 MARS ET DU 15 JUIN 1887)



- Président :* Monsieur le Chevalier DE MOREAU, Ministre de l'Agriculture, de l'Industrie et des Travaux publics.
- Présidents adjoints :* Monsieur CH. BULS, Bourgmestre de la Ville de Bruxelles, Membre de la Chambre des Représentants;  
Monsieur LÉON SOMZÉE, Membre de la Chambre des Représentants.
- Vice-Présidents :* MM. VERCRUSSE-BRACQ, Industriel, Membre de la Chambre des Représentants, à Gand;  
DELLOYE-MATHIEU, C., Industriel à Huy;  
DEMOT, Avocat, Échevin de la Ville de Bruxelles, à Bruxelles;  
JAMAR, FERNAND, Docteur en Droit, à Bruxelles;  
RAEYMAECKERS, PH., Industriel, à Anvers.
- Membres :* Les Présidents des 56 Comités et de leurs Subdivisions;  
MM. OSCAR SYSTERMANS, Membre de la Chambre des Représentants;  
LÉON MONNOYER, Conseiller provincial;  
Les Membres du Conseil du Commissariat général du Gouvernement;  
Les Directeurs et Sous-Directeurs des diverses directions rattachées à ce Commissariat général.
- Secrétaire général :* M. MOURLON, CHARLES, Ingénieur-Électricien, à Bruxelles.
- Secrétaires :* MM. D'AOUST, LÉON, Banquier, à Bruxelles;  
DE HEEN, P., Membre correspondant de l'Académie royale de Belgique, à Louvain;  
DU BOSCH, G., Directeur du *Compte rendu analytique* du Sénat, à Boitsfort;  
HECQ, FÉLIX, Homme de Lettres, à Bruxelles;  
MUSSELY, PIERRE, ancien Officier d'Artillerie, à Bruxelles;  
PARÉDANT, HENRI, Avocat, à Bruxelles;  
VAN DRUNNEN, J., Ingénieur, Professeur agrégé à l'Université de Bruxelles, à Bruxelles.

## COMMISSAIRES DES SECTIONS INTERNATIONALES

---

*Enseignement professionnel et industriel.* — M. DELCOUR, J.-B., Ancien Ministre de l'Intérieur, à Louvain.

*Arts libéraux et Arts industriels.* — M. VANDEN KERCHOVE, P., Ancien Sénateur, à Gand.

*Tissus, vêtements et accessoires.* — M. SIMONIS, ALFRED, Sénateur, à Verviers.

*Industries extractives. — Produits bruts et ouvrés. — Outillage et procédés des industries mécaniques.* — M. BELPAIRE, A., Administrateur des Chemins de fer de l'État, à Bruxelles.

*Matériel et procédés de l'art Militaire.* — M. le Lieutenant Général BRIALMONT, Inspecteur général des fortifications et du corps du génie, à Bruxelles.

*Produits alimentaires. — Industries agricoles.* — M. MEEUS, EUGÈNE, Membre de la Chambre des Représentants, à Anvers.

*Navigation. — Matériel de sauvetage et d'incendie. — Pêche et Pisciculture.* — M. EVRARD, CHARLES, Industriel, à Bruxelles.

*Electricité.* — M. ROUSSEAU, E., Professeur à l'Université de Bruxelles, à Bruxelles.

*Commerce d'importation et d'exportation, Congo.* — M. LYNEN, VICTOR, Négociant, à Anvers.

*Agriculture et Sylviculture.* — M. DUMONT, EUGÈNE, Membre de la Chambre des Représentants, à Chassart.

*Horticulture.* — M. LINDEN, J., Botaniste, à Bruxelles.

*Congrès et Conférences. — Presse.* — M. CARLIER, J., Membre de la Chambre des Représentants, à Mons.

*Croix Rouge. — Croix d'Or.* — S. A. S. Mgr le Prince DE LIGNE, à Bruxelles.

*Beaux-Arts.* — M. SLINGENEYER, E., Membre de la Chambre des Représentants, à Bruxelles.

*Arts rétrospectifs.* — M. le Comte DE BEAUFFORT, ALBERT, Ancien Gouverneur de la province de Namur, à Bruxelles.

## COMITÉ EXÉCUTIF

*Président d'honneur* : M. CHARLES BULS, Bourgmestre de la Ville de Bruxelles,  
Membre de la Chambre des Représentants.

*Président* : M. LÉON SOMZÉE, Ingénieur, Membre de la Chambre des  
Représentants.

*Membres* : MM. GEORGES DUPRET, Avoué licencié;  
LÉON MONNOYER, Conseiller provincial;  
CHARLES MOURLON, Ingénieur-Électricien;  
OSCAR SYSTERMANS, Industriel, Membre de la  
Chambre des Représentants.

*Secrétaire général* : M. PIERRE MUSSELY.

*Secrétaire* : M. COSME SOMZÉE.

---

## SERVICE TECHNIQUE

MM. D. ROBINSON, Ingénieur, Chef de Service, chargé de l'organisation de la  
Galerie des Machines;

H. DELCHAMBRE, Ingénieur Adjoint au Chef de Service;

C. BRABANT, Ingénieur;

R. MATHOT, Sous-Ingénieur.

---

E. HOUBA, Ingénieur, Chef de Service des Constructions.

---

BANDSEPT, Ingénieur, Chef de Service de l'Éclairage Électrique.

---

E. WEISKIRCHEN, Ingénieur, Chef de Service de l'Éclairage au Gaz.

---

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

*Président* : M. LÉON SOMZÉE.

*Administrateurs* : MM. CHARLES MOURLON;  
GEORGES DUPRET.

*Commissaires* : MM. LÉON MONNOYER;  
OSCAR SYSTERMANS.

*Secrétaire* : M. GAËTAN SOMZÉE.

## Au Roi

Belgique, aime ton Roi, qui, fort d'un doux auspice,  
Du Passé respecté vers l'Avenir propice  
Marche et veut, le cœur plein de noble humanité,  
Sur les seuls fondements du Vrai, du Bon, du Juste,  
Asseoir à tout jamais le Monument Auguste  
De sa superbe Royauté !

Sire, le Bien fécond a jailli de votre âme ;  
Il entraîne le peuple et sa divine flamme  
Devient un sûr fanal pour les partis douteux :  
Les Nautonniers errant dans la perfide brume  
Ne vont pas demander au phare qui s'allume  
De quel foyer sont nés ses feux !

Eternel a changé, d'un mot de sa puissance,  
Le Cap de la Tempête en Cap de l'Espérance :  
D'en haut planent sur vous ses regards protecteurs.  
Allez ! les vents amis sollicitent les voiles ;  
Le ciel bleu vous sourit de toutes les étoiles,  
Qui brillent dans ses profondeurs !

Pour achever bientôt votre tâche infinie,  
Vous possédez la gloire accordée au Génie :  
Le cœur, comme l'esprit, a de divins éclairs.  
Et vous reflétez Dieu dans son intime essence,  
Car ce fut sa bonté qui dit à sa puissance :  
« Du Chaos faisons l'Univers ! »

Et l'admiration de l'Histoire s'incline  
Devant vous, qui portez dedans votre poitrine,  
Un foyer rayonnant d'ardente charité,  
Comme devant Celui dont la tempe inspirée  
Bat de fièvre sublime aussitôt qu'est créée  
Son œuvre d'immortalité !

*P. Affenbachers*



## S. M. LÉOPOLD II



EST de la Monarchie belge qu'on pourrait dire, non sans quelque apparence de raison, qu'elle constitue la meilleure des républiques; changez le titre du Roi Léopold et appelez-le « Président de la République » et vous n'aurez rien à modifier, ou presque rien, de la Constitution belge, pour faire de la Belgique une république à l'image de celle qui fleurit en un pays voisin. Mais je vois trop ce que la Belgique y perdrait, sans deviner ce qu'elle pourrait y gagner. La Belgique n'est pas, en effet, tiraillée entre trois monarchies et cinq manières différentes de comprendre la démocratie; affranchie des compétitions qui visent la forme même des institutions, elle peut, Dieu merci, tenter sans les redouter toutes les expériences, fut-ce les pires, sur les confins de l'extrême liberté comme de l'absolutisme clérical. Le Roi n'est il pas là pour arrêter l'expérimentateur au bord du chaos.

Tant vaut le Roi qui la pratique — tant vaut d'ailleurs la Monarchie. Le Roi Léopold est le roi de son temps — et peut-être « le mot : roi », trop légataire d'un passé absolu, ressemblerait-il à un anachronisme, s'il ne retrouvait une nouvelle jeunesse, au contact des idées modernes. Ces idées — le Roi des Belges en est assez imprégné, quelques-uns diront *trop*, peut-être — pour qu'on puisse le placer dans une galerie de souverains, à côté de cet empereur d'outre-mer dont on esquisait récemment la noble et moderne figure. Il est moins fictif que

la reine d'Angleterre neutralisée, condamnée par son sexe (non par le dédain, mais par le respect qu'il inspire), à l'immobilité et au silence

Le Roi Léopold est, heureusement pour son peuple, plus agissant et on trouve sa main dans les affaires qui ne sont point du pur domaine de la politique. A celle-ci il ne touche guère que pour appeler le leader du parti clérical quand celui-ci a la majorité, et pour le congédier quand il ne l'a plus. A cette opération, il apporte, nous assure-t-on, une bonne grâce spirituelle; mais je gagerais que le visage du roi est plus souriant quand le chef des cléricaux belges lui remet la démission collective de ses collègues, que quand il vient lui demander l'investiture. A l'un d'eux il eut pu dire « Vous êtes plus royaliste que moi », tant il se laisse volontiers emporter par le courant moderne, tant il voudrait être le roi d'un peuple hardi et d'une nation de pionniers. A garder cette adroite mesure, inclinée cependant à de libérales et intimes préférences, le Roi a gagné l'estime du peuple — et ceux qui ont traversé la Belgique, aux heures troublées de sa dernière crise ouvrière, en ont rapporté le précis et réconfortant témoignage. Il ne laisse, d'ailleurs, passer aucune occasion d'attester devant les Belges et devant le monde qu'il est un roi moderne, respectueux de la Constitution et serviteur des majorités, mais patriote par dessus tout, et il l'a bien fait voir dans un récent discours commémoratif, où ce que le Roi ne disait pas n'était pas moins remarquable que ce qu'il affirmait.

On sortait, on s'en souvient, d'une de ces guerres de presse par où le chancelier d'Allemagne prend l'étiage de l'opinion et où la neutralité et les fortifications belges étaient l'objet de commentaires outrageants, par cela même qu'ils étaient contradictoires. Le Roi montra bien alors que, douter seulement que la Belgique fût, en cas de guerre, résolue à défendre sa neutralité et en situation de bien la défendre — c'était l'offenser, et l'incident fut clos sur ce transparent discours du Roi, qui était mieux qu'un discours, mais l'acte d'un honnête homme et d'un citoyen avisé et résolu.

Ce roi, selon le cœur des Belges, et taillé sur leur mesure par un destin ami, est né le 9 avril 1835. Le 22 août 1853, il épousait une archiduchesse d'Autriche. Ce mariage du roi a été un mariage heureux, mais le bonheur n'a pas d'histoire; quatre mois auparavant le jeune duc de Brabant atteignait ses dix-huit-ans, et allait, pour son émancipation politique, s'asseoir sur les bancs du Sénat; il y prêtait pour la première fois le serment d'usage, de cette voix pure et bien timbrée qui donne tant de poids et tant de prix à tout ce qu'il dit quand il parle en public avec l'éloquence, la netteté et l'entrain des grands parlementaires. Quelques mois après, il partait avec la duchesse pour un voyage de noces auprès

duquel la traditionnelle équipée amoureuse, en Italie, ressemble à une promenade d'enfants. Ce voyage dura huit mois; on vit le couple princier faire escale, après l'Italie, en Égypte, puis à Jérusalem. Au tombeau de Godefroy de Bouillon



S. M. LÉOPOLD II

l'attendait, pour ses dévotions légitimes, l'admirable légende des croisades. A la mémoire de Godefroy, l'éternel honneur de la Belgique, fut payé le tribut d'un patriotisme pieux. Les deux amoureux font leur tour de Méditerranée : Rhodes les enchante, Candie les ravit, mais la Grèce les retient. Il fallut, hélas, revenir :

mais tant de jours passés sur la terre étrangère, aux pays bleus, ne furent pas perdus. De retour à Bruxelles, le jeune prince eut grande hâte de témoigner qu'il avait appris quelque chose; il a montré depuis qu'il n'en avait rien oublié. On vit, le 29 décembre 1855, le duc de Brabant graver d'un pas alerte et décidé la tribune du Sénat — où siègent les illustrations de la Belgique. Avec quelle attention, quel recueillement fut écoutée cette communication du futur roi, est-il utile de le dire? Ce ne fut pas, peut-être, le roman de ce voyage féérique où le cœur et l'esprit du prince s'étaient subitement mûris dans un grave apprentissage de la vie — mais un résumé d'observations dont le sens pratique était fait pour stupéfier le vieux Sénat. Les hauts magistrats, les administrateurs parvenus au sommet d'une vie de labeur, les militaires chevronnés écoutèrent avec un étonnement mêlé d'admiration cette voix de prince aux juvéniles sonorités de la vingtième année, ouvrir à la Belgique les routes nouvelles du progrès et de la colonisation.

« J'ai parcouru, — disait cette voix qui parlait d'or, — pendant plusieurs mois, avec une attention et un soin particuliers l'Égypte d'abord, puis le littoral de la Syrie.... Je tenais à rechercher sur les lieux les bénéfices qu'il était possible de retirer de rapports plus fréquents avec ces contrées. » Et le prince d'indiquer, avec une hauteur de vues singulières et un esprit politique fort imprévu chez un tout jeune homme, l'avenir que la Belgique pouvait trouver et qu'elle devait chercher un jour sous la direction de ce même prince devenu son roi. Eh! quoi, le duc de Brabant avait songé à autre chose qu'à goûter aux pieds de la jolie princesse que l'Autriche lui avait donnée la joie du ciel et de la mer bleue, l'ivresse pure de ces vieilles civilisations dont la gloire avait rempli ses classiques études!

Certes, le prince avait admiré, mais l'idée lui était venue aussi que les peuples meurent à croupir entre leurs frontières. Sur ces terres d'Orient s'éveillait la vague souffrance de n'y point voir flotter les couleurs nationales, et l'ambition de les y conduire un jour. Là ou ailleurs, pourvu qu'il y eût désormais pour le peuple belge d'autres terres et d'autres cieux que cette terre belge tant aimée et ce ciel aux claires brumes, terre et ciel trop étroits pour la grande ambition coloniale du futur roi du Congo. Et l'Association internationale Africaine de 1876 devient le commentaire magnifique de la communication au Sénat de 1855.

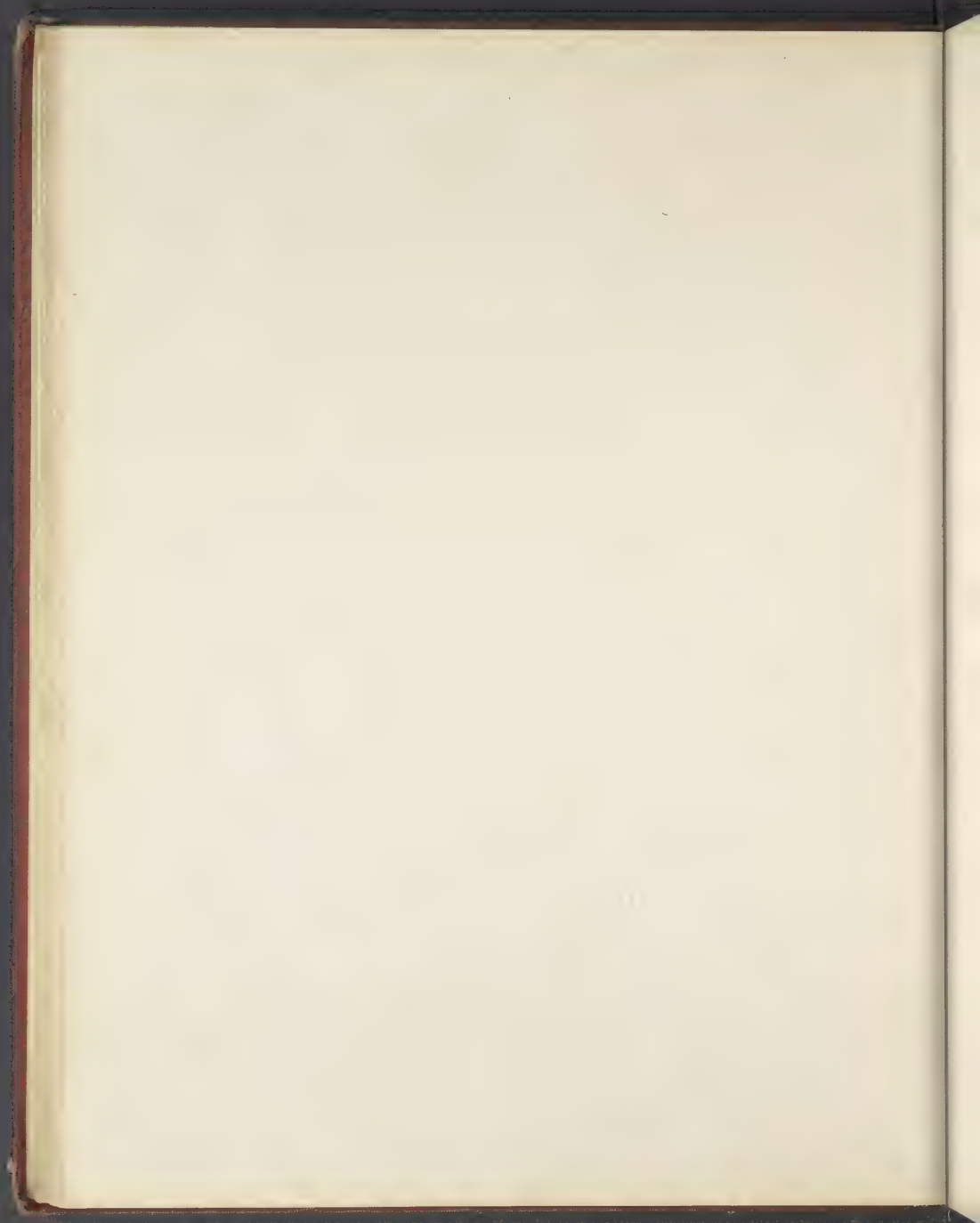
Le jeune prince est désormais de toutes les fêtes oratoires, son tempérament l'y pousse; il ne se défend plus du destin qui l'attend. Parler au Sénat était bien; parler aux bourgeois d'Anvers était mieux. Développer son idée devant le bourgeois d'Anvers, c'était lui recruter des soldats. Aux bourgeois il dit: « Un pays industriel comme le nôtre, entouré d'autres pays qui le sont également, doit s'attacher avant tout à se créer des débouchés nouveaux, afin de s'assurer sur le

marché extérieur une place de plus en plus en rapport avec sa force de production... Et l'Altesse économiste ne se contentait pas de vains discours, elle se multipliait pour donner un corps à ses idées. De ce jour date un mouvement très vif en faveur de l'expansion coloniale. On sut, dès lors, ce que serait, sur le trône de Belgique, Léopold II — et qu'il tiendrait les promesses du duc de Brabant. Le chagrin réel causé au peuple belge par la disparition de Léopold I<sup>er</sup>, en 1865, en parut sinon diminué, allégé, du moins. Les gages du passé semblaient fort rassurants pour l'avenir de la Monarchie. Le 17 décembre 1865, ce Roi de trente ans prêtait le serment d'observer « la Constitution et les Lois du peuple Belge, et de maintenir l'Indépendance Nationale et l'intégrité du territoire ». Le discours qu'il fit pour marquer, — dans la mesure oratoire qui était propre à son tempérament, — les intentions du nouveau règne, fut à la fois un événement et un avènement. Le début était d'une fière et crâne modestie. « Si je ne promets pas à la Belgique un grand règne et un grand roi, je lui promets du moins un roi, Belge de cœur et d'âme, dont la vie entière lui appartient. »

Plus loin, il affirmait avec une précision admirable et un choix particulier de l'expression : « Ma mission constitutionnelle me range en dehors des luttes « d'opinions, laissant au pays le soin de décider entre elles »

On ne pouvait mieux dire ; vingt-deux ans de règne sont là pour l'attester. En ces vingt-deux ans, pas une parole, pas un acte qui dément. Rien d'imprudent, d'intempestif, ou de néfaste. Pas une bévue de roi, pas une fantaisie, en même temps une vie transparente et probe — presque bourgeoise. Le goût et le respect des Arts, comme il sied à l'hôte royal de Bruxelles — ville de Lettres et d'Arts. Une attitude politique qui a pu être suspectée de préférences, non de complaisances. Mais l'amour, par exemple, des grandes entreprises coloniales, marqué jusqu'à soudoyer Stanley sur sa cassette. Il est depuis 1876 le Souverain d'un Etat quatre fois grand comme la France, et nourricier de trente millions de nègres. Sur ces terres vierges et riches peut s'épancher, sans changer de roi, le trop plein du peuple belge. Léopold II règne aussi là-bas au noir pays de l'ivoire, où il propage le renom de l'économe, laborieuse et libre Belgique.

AUG. MEULEMANS





## PAROLES ROYALES

---



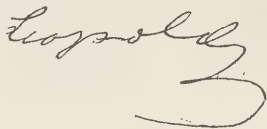
N aucun temps plus qu'aujourd'hui, les paroles Royales ne furent plus utiles à rappeler, à commenter, et jamais non plus les enseignements qu'elles renferment ne furent plus précieux à méditer.

Nous avons voulu, dans ce livre publié pour la glorification d'un effort tout patriotique, d'une entreprise toute de paix et de progrès, enchâsser comme deux perles dans une œuvre de joaillerie, deux royaux autographes : les signatures des deux Augustes Souverains à qui notre Belgique doit plus d'un demi-siècle de paix et de prospérité.

Nous plaçons donc la signature de S. M. Léopold I<sup>er</sup>, au dessous des paroles qu'il prononçait le 25 septembre 1850, au banquet des blessés de septembre 1830, en portant un toast en l'honneur du Congrès national et des Législateurs qui ont consolidé son œuvre :

« L'avenir, Messieurs, nous est inconnu ; les difficultés qu'il peut renfermer, « il faut les envisager avec courage. Si nous restons unis, si nous entretenons

« une mutuelle confiance, nous sortirons de ces difficultés avec honneur et avec  
« avantage pour notre pays. »



Est-ce que ces paroles, prononcées il y a trente-huit ans, ne semblent pas aujourd'hui tout actuelles !

Pour S. M. Léopold II, nous avons choisi un passage d'un volume paru en 1860, que le voile de l'anonymat n'empêcha pas d'être fort remarqué et qui fut généralement attribué à S. A. R. le duc de Brabant, aujourd'hui Léopold II. Cet ouvrage est intitulé : *Complément de l'Œuvre de 1830* et voici le passage qu'il est bon d'offrir à la méditation de tous :

« Les jeunes hommes d'Etat qui s'apprennent à recueillir le bel héritage de  
« leurs pères, comprendront que chaque situation apporte avec elle des nécessités  
« qu'il faut accepter sous peine de déchoir. Si, méconnaissant ce grand principe,  
« ils s'obstinaient à éterniser nos luttes intérieures, où les plus nobles intelli-  
« gences s'épuisent sans utilité pour la patrie ; si, en un mot, les stériles lauriers,  
« que les partis décernent à ceux qui les flattent tentaient plus leur ambition que  
« la gloire de travailler modestement à la prospérité publique, leurs fils un jour  
« seraient en droit de leur dire que, petits acteurs d'un petit théâtre, ils se sont  
« contentés de jouer de petits rôles dans une petite pièce, et qu'ils ont montré  
« plus de souci des applaudissements de leur petit parterre que des suffrages  
« éclairés de l'Europe et de la postérité. »

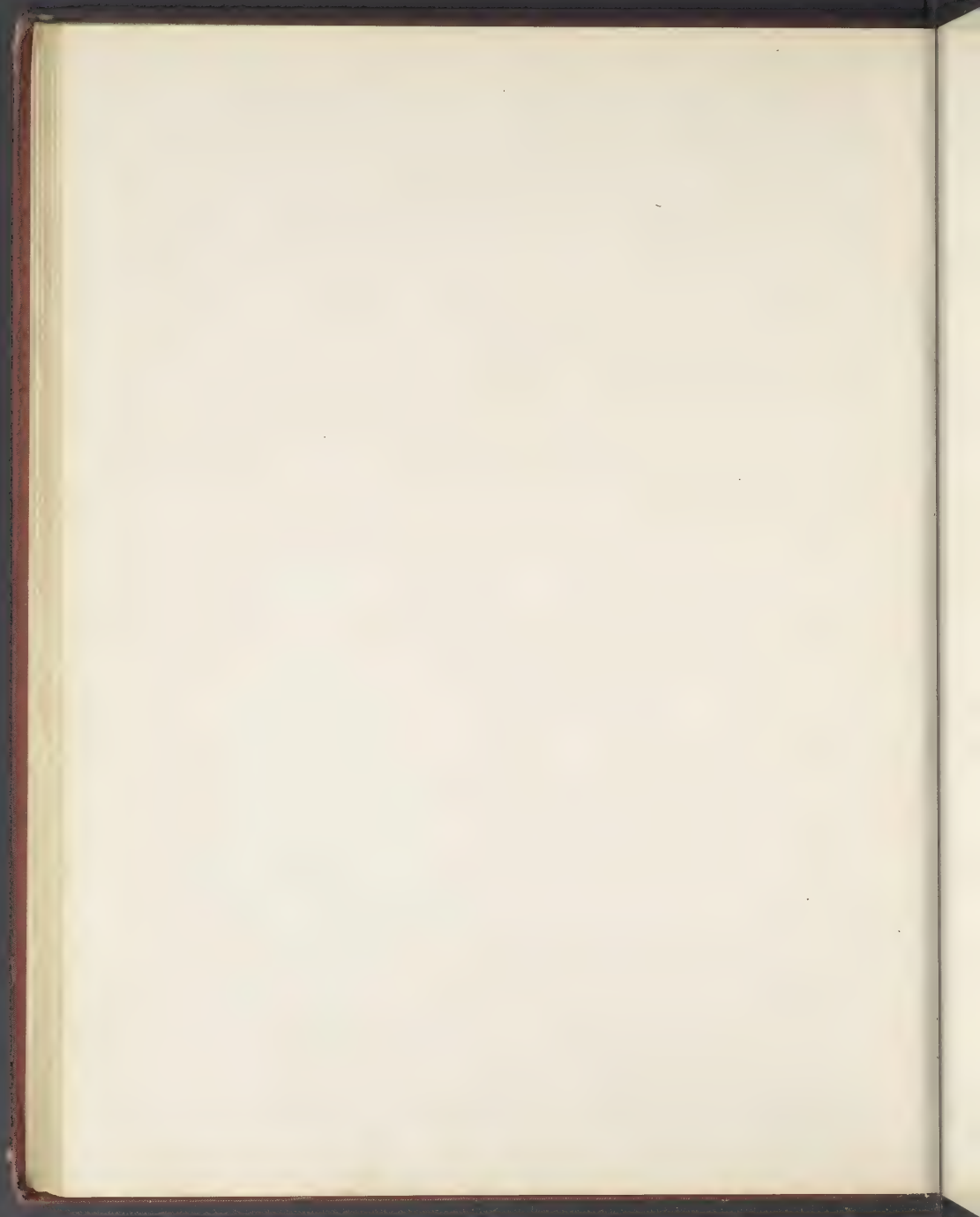
La leçon est sévère et la pensée est élevée. L'exemple est grand et il nous vient de haut.

Est-ce que cette signature princière :

*Lisopato*

ne doit pas flamboyer au-dessous de ces lignes, qui montrent — comme toutes les paroles, comme tous les actes de notre Souverain — combien, depuis vingt-cinq ans, la grandeur Nationale, l'extension de notre Commerce et de notre Industrie, ont été l'objet des constantes préoccupations de Sa Majesté et le but de tous ses travaux ?







# L'ANNÉE DE LA GUERRE

1888



Celui qui écrivait ces mots : « 1888 sera l'année de la Guerre » avait pleinement raison. 1888 doit être l'année de la Guerre : mais de la bonne guerre industrielle et économique, de la guerre du Progrès, de la guerre du Travail.

Le Grand Concours International des Sciences et de l'Industrie ouvre une ère nouvelle de combats féconds ; les combattants appartiennent à cent peuples divers, mais ils constituent la grande armée de l'Humanité ; leurs armes sont des outils, leurs intelligences et leurs vaillances unies, au lieu de détruire doivent créer.

Oui, 1888 sera l'année de la Guerre, de la Guerre de la Paix, si l'on peut s'exprimer ainsi, et jamais champ de bataille n'aura été plus glorieux que celui sur lequel notre vieille cité brabançonne a convié les peuples à se mesurer pacifiquement.

Il y aura beaucoup de vainqueurs, mais il n'y aura point de vaincus et, à l'issue de cette noble bataille, les combattants se sépareront non seulement sans haine et sans rancune, mais encore emportant le germe de fraternité que font naître ces grandes assemblées de savants, de producteurs, de laborieux que l'émulation pousse vers un même but : le Progrès !

Cette guerre bienfaisante, loin de causer des deuils et d'engendrer des ruines, doit aider à ramener l'apaisement et le bien-être.

Aux quatre coins du Monde, on se prépare pour la lutte pacifique : c'est la Veillée des armes ! Dans les Laboratoires et dans les Ateliers, sur les Chantiers et dans les Manufactures on s'est hâté, confiants et joyeux.

Oui, 1888 sera l'année de la Guerre industrielle et commerciale, dont les combattants de toutes les nationalités viennent se disputer chez nous les lauriers.

Et les feux de cette guerre superbe et féconde auront, au lieu de sinistres flamboiements, de glorieuses lueurs d'apothéose.

F. A. S.



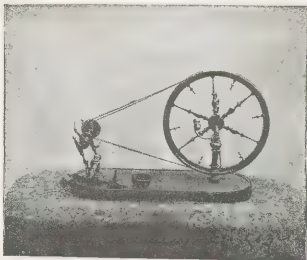


## LE ROUET DE LA REINE <sup>(1)</sup>



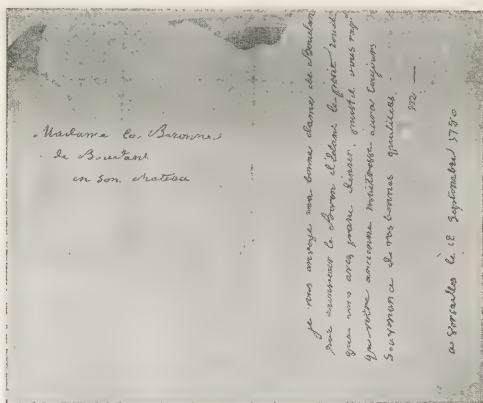
U temps que la reine Berthe filait... » Ce n'est déjà pas si ancien, car voici le rouet de Marie-Antoinette. Rouet ou dévidoir, je ne sais trop ; mais petit meuble précieux par son origine et qui a vu glisser le lin ou la laine entre les doigts de la fille de Marie-Thérèse. C'était sans doute un de ces ustensiles familiers qu'elle avait réunis à Trianon, dans la ferme où, revenue aux bonnes coutumes de l'enfance, à la liberté joyeuse des jardins du Schoenbrunn, elle aimait à oublier les grandeurs de Versailles et les tyrannies de l'étiquette, au milieu des occupations rustiques qu'elle partageait, en souriant, avec la duchesse de Polignac et la princesse de Lamballe.

Par des plaisirs que l'on eût dit empruntés à Florian et à Gesner, la Reine de France se délassait des fatigues et des ennuis dont elle était accablée. Il lui paraissait doux d'abandonner les jupes à panier, les coiffures à « la Belle Poule », de revêtir la robe de linon, de s'abriter sous un chapeau de paille et de jouer à



(1) Nous devons à l'aimable obligeance de M. Dupont, négociant en cigares, avenue de la Reine, à Schaerbeck, le dessin du Rouet et l'Autographe de la Reine qui accompagnent cet article. Ces deux précieuses reliques appartiennent à M. Dupont.

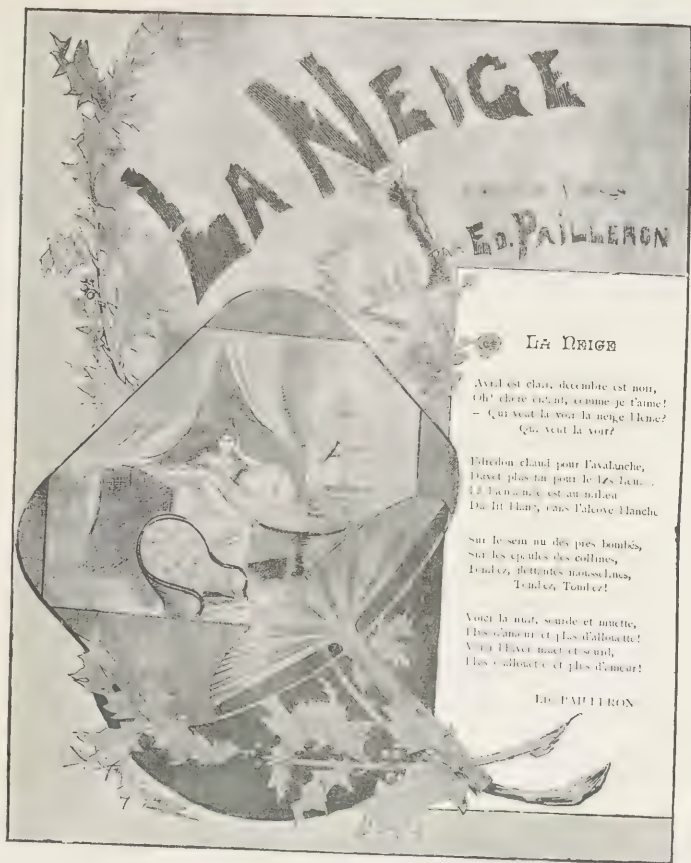
la bergère, pour se conformer aux préceptes de J. J. Rousseau qui préconisait le retour à la nature. C'était bien simple, c'était même trop simple; car derrière ces amusements champêtres on alla chercher je ne sais quoi, et comme l'on ne put rien découvrir, on inventa.



Ce que la perversité de certains personnages de la cour et des frondeurs du monde parisien ont imaginé n'est pas à dire ici. Le sang de la Reine-martyre a noyé toutes les calomnies dont la haine a tenté de la souiller. De l'échafaud et de la voierie des médisances, elle sort immaculée; des pamphlets immondes ont voulu la salir: il n'en reste rien qu'un sentiment de dégoût dans l'âme des érudits que leurs travaux ont contraints à fouiller dans ce tas d'ordures.

Sa condamnation et sa mort furent plus qu'un crime, — c'est le mot de Talleyrand — ce fut une faute: faute irréparable et si lourde qu'elle est comme le péché originel de la France moderne. On va bientôt célébrer le centenaire de la Révolution: si la nation française fait l'impartial bilan de son histoire, elle se convaincra qu'elle n'a rien gagné et qu'elle a beaucoup perdu au meurtre de Louis XVI et à celui de Marie-Antoinette.

*M. de B.*  
de l'Académie Française.



### LA NEIGE

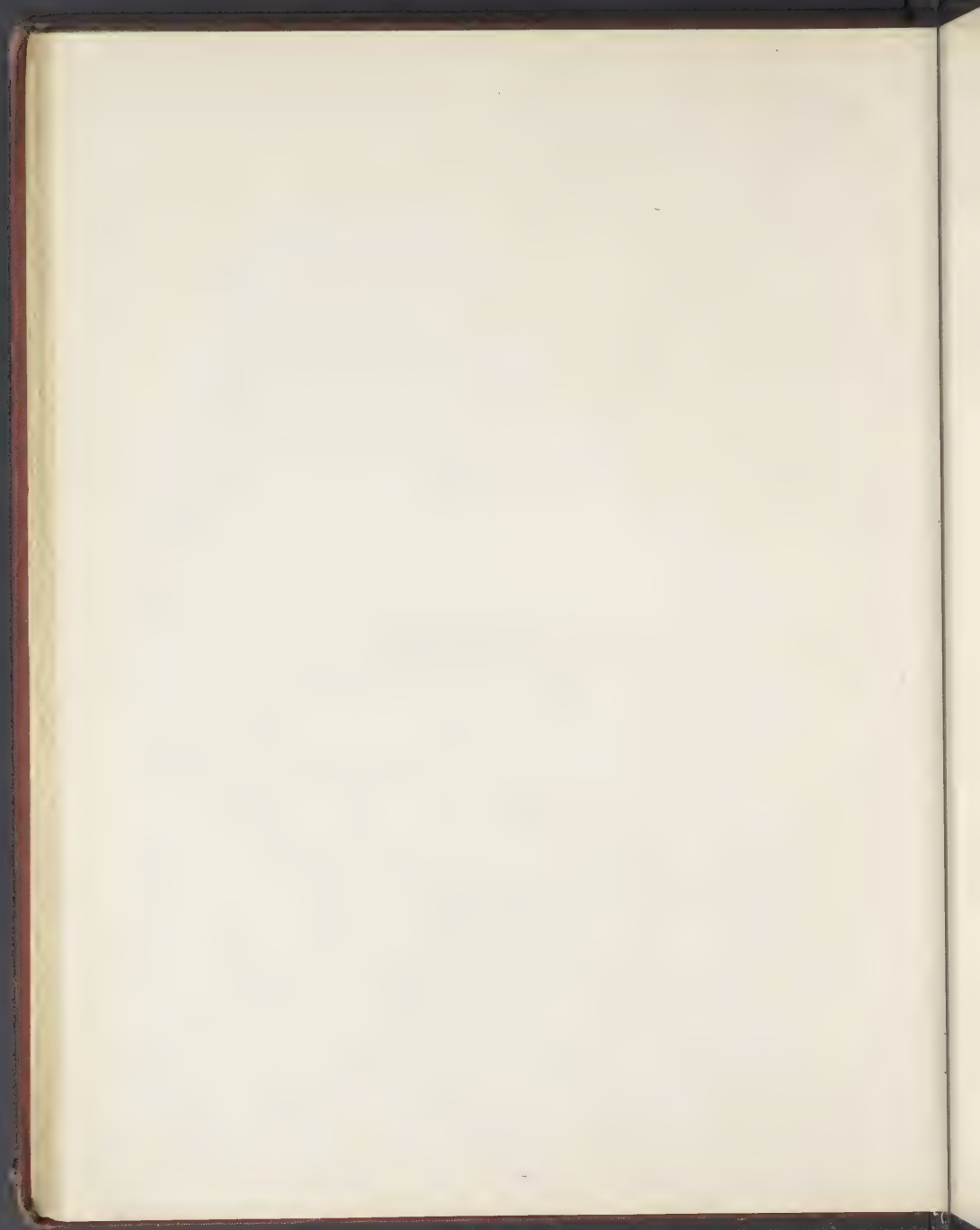
Avril est clair, décembre est noir,  
Oh! chère neige, comme je t'aime!  
— Qui veut la voir la neige t'aime?  
Qui veut la voir?

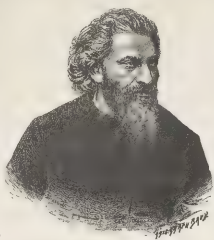
Étreillon chaud pour l'avalanche,  
Daxet plus fin pour le lés lés.  
Il l'écrasait, est au malin.  
Du lit blanc, sous l'écoule blanc.

Sur le sein nu des prés boudés,  
Sur les épaules des collines,  
Tendez, plottées mousselines,  
Tendez, Tendez!

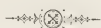
Voici la nuit, sombre et muette,  
Tous d'un coup et plus d'allouette!  
Voici l'hiver muet et sourd,  
Plus d'affolement et plus d'amour!

ED. PAILLERON





POÉSIE  
DE  
EMMANUEL HIEL



MENS AGITAT MOLEM

Chant sans Accompagnement



MUSIQUE

DE

PETER BENOIT

# MENS AGITAT MOLEM

CHANT SANS ACCOMPAGNEMENT

PAROLES de

EMMANUEL HIEL

MUSIQUE de

PETER BENOIT

Zeer vrij voor te dragen.

The musical score is written in bass clef with a key signature of one sharp (F#) and a 2/4 time signature. It consists of seven staves of music with Dutch lyrics underneath. The lyrics are: 'Frisch op! dat is het le - - - ven, Door weet lust, geest drift, kunst. Het volk de vreugd te ge - - ven, Het doen int licht te zwe - ven Der menschen lief - de en gunst. Frisch op! dat is het le - - ven dat is het le - - ven, Door weet lust, geest drift - kunst. Door 't werk tot vre - - - de en een dracht.' The music features various note values including quarter, eighth, and sixteenth notes, as well as rests and dynamic markings like 'f' (forte).

Frisch op! dat is het  
le - - - ven, Door weet lust, geest drift,  
kunst. Het volk de vreugd te ge - - ven, Het  
doen int licht te zwe - ven Der menschen lief - de en  
gunst. Frisch op! dat is het le - - ven dat is het  
le - - - ven, Door weet lust, geest drift - kunst  
Door 't werk tot vre - - - de en een dracht.

# MENS AGITAT MOLEM

— 438 —

Frisch op ! dat is het leven,  
Door weetlust, geestdrift, kunst,  
Het volk de vreugd te geven,  
Het doen in 't licht te zweven  
Der menschenliefde en gunst.  
Frisch op ! dat is het leven,  
Dat is het leven,  
Door weetlust, geestdrift, kunst,  
Door 't werk tot vrede en cendracht !

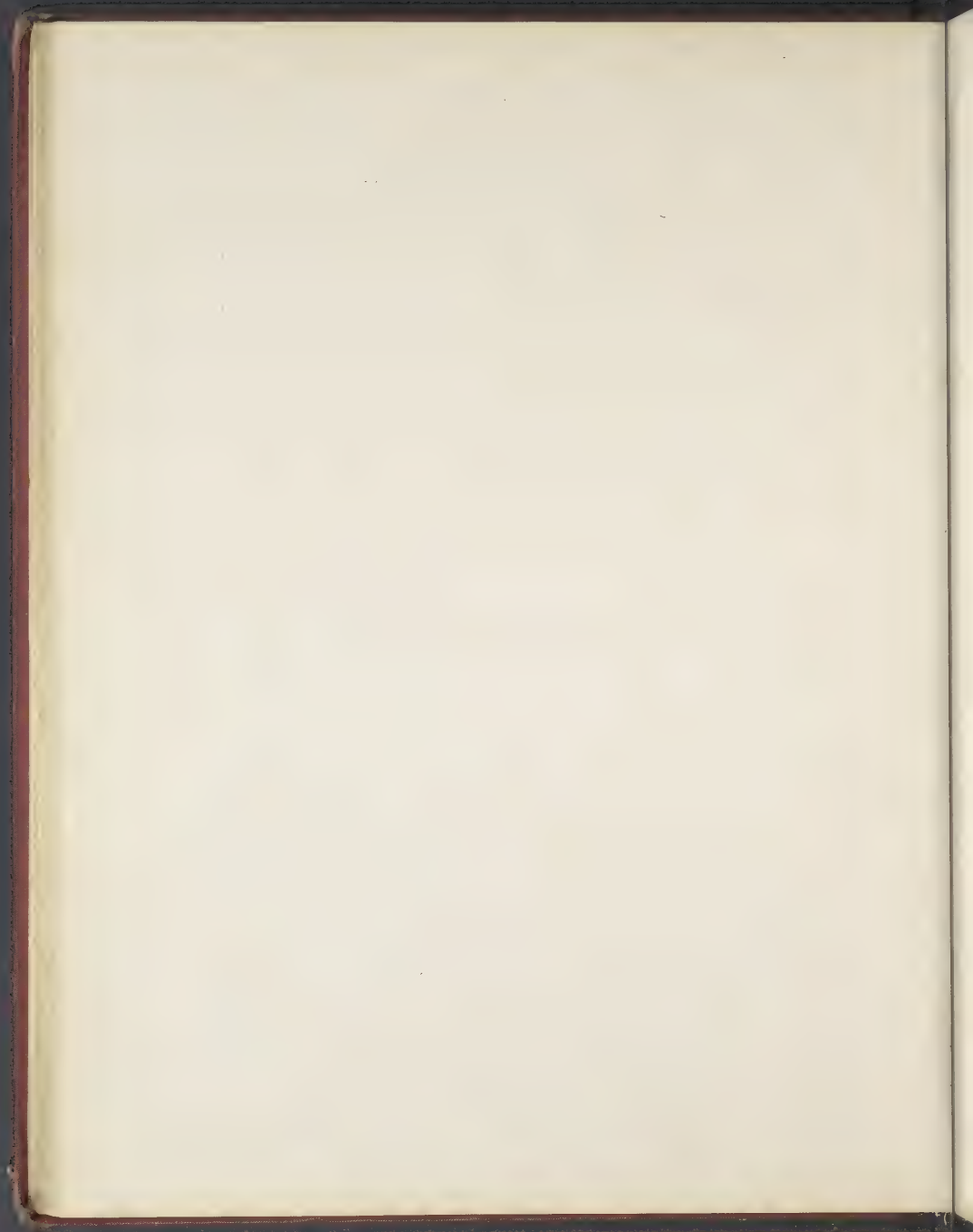
Frisch op ! als lentezonne,  
Die bloemen wakker kust,  
Zoo wekt men hier de bronne,  
Vol weelde en zielewonne,  
Van reinen levenslust,  
Frisch op ! als lentezonne,  
Als lentezonne,  
Die bloemen wakker kust,  
Door 't werk tot vrede en cendracht !

Frisch op ! door vlijt te zamen,  
Gesticht het goede en 't schoon...  
Vereeuwigt uwe namen,  
Door tweedracht te beschamen,  
Zoo vindt ge in 't veld loon.  
Frisch op ! door vlijt te zamen,  
Door vlijt te zamen,  
Gesticht het goede en 't schoon...  
Door 't werk in vrede en cendracht !

Frisch op ! in 't land der Belgen,  
Is ieder wellekoom !  
Zij, die niet woest verdelgen,  
Niet gulzig dwaas verzwelgen,  
Der vrijheid welvaarts stroom.  
Frisch op ! in 't land der Belgen,  
In 't land der Belgen,  
Is ieder wellekoom !  
Door 't werk in vrede en cendracht !

*Chiel*







## POÈMES EN PROSE

### LA CELLE QUI EST MORTE



" Si le geai bleu du Meschacebé  
" disait à la non pareille des Florides : ...  
C"" "



M ! la Musicienne et sa voix d'Armide ! et sa petite mine désabusée !  
L'enfant joue avec ma pensée comme le rossignol avec la nuit.

#### I

Muse, dis-nous sa grâce soucieuse et les indolences de ses bras délaissés !

Autrefois, dans le crépuscule des jardins, elle venait, vision svelte, sous un burnous au liséré de velours rouge ! Et son rire de cristal inquiétait les syrènes et les charmeresses : l'entendre fait mal délicieusement !... *Oh ! la Musicienne et sa voix d'Armide !...*

#### II

Les cheveux bruns reposent autour de sa pâleur de perle. — Parfois, à la manière des Transtévérines ou des faneuses de Sienne, un bout d'étoffe du Levant

## ALBUM ILLUSTRÉ

---

projette sur son visage une ombre olivâtre et dorée et des rayons s'éprennent, alors, de ses joues d'ombre pâle!... C'est une Fée très raisonnable, spécialement sous les étoiles qu'elle regarde avec son air taciturne *et sa petite mine désabusée.*

### III

Le diamant brave les ténèbres : le cœur de la vierge héroïque ne se jalouse pas des mots — ni des dieux qui sont la force de son Chanteur. Elle conçoit gravement les flots et leur grand bruit. Elle aime aussi le vaste des bois et, vénérable et jolie, leurs allées de Cyprès : telle est une fille de l'idéal ! La pureté de ses yeux, chargés de prières voilées, désarme les anciennes désillusions : *l'enfant joue avec ma pensée.*

### IV

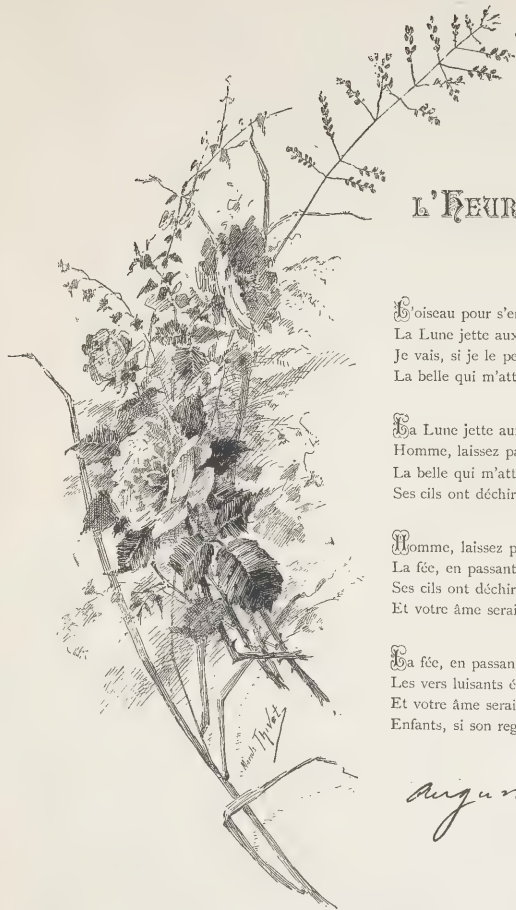
Marche, songeuse, ô fiancée ! dans tes jardins solitaires. Sur leurs tiges, les calices diaprés de cinabre et d'or penchent vers toi leurs urnes aux parfums terribles. Ces fleurs funestes, bariolées de couleurs dissonantes, où brûlent les esprits du Soleil, sur tes amours...

Dédaigneuse du lis féal, tu déchires sous tes dents moqueuses les roses banales et tes dents brillent comme des gouttes de rosée ! Et c'est seulement avec les grandes fleurs mystiques, encensoirs de l'ombre, que tu te plais à causer de tes rêves, *comme le rossignol avec la nuit.*

*Vallée de l'Sole - Adam*

---





## L'HEURE DU BERGER

— 22 —

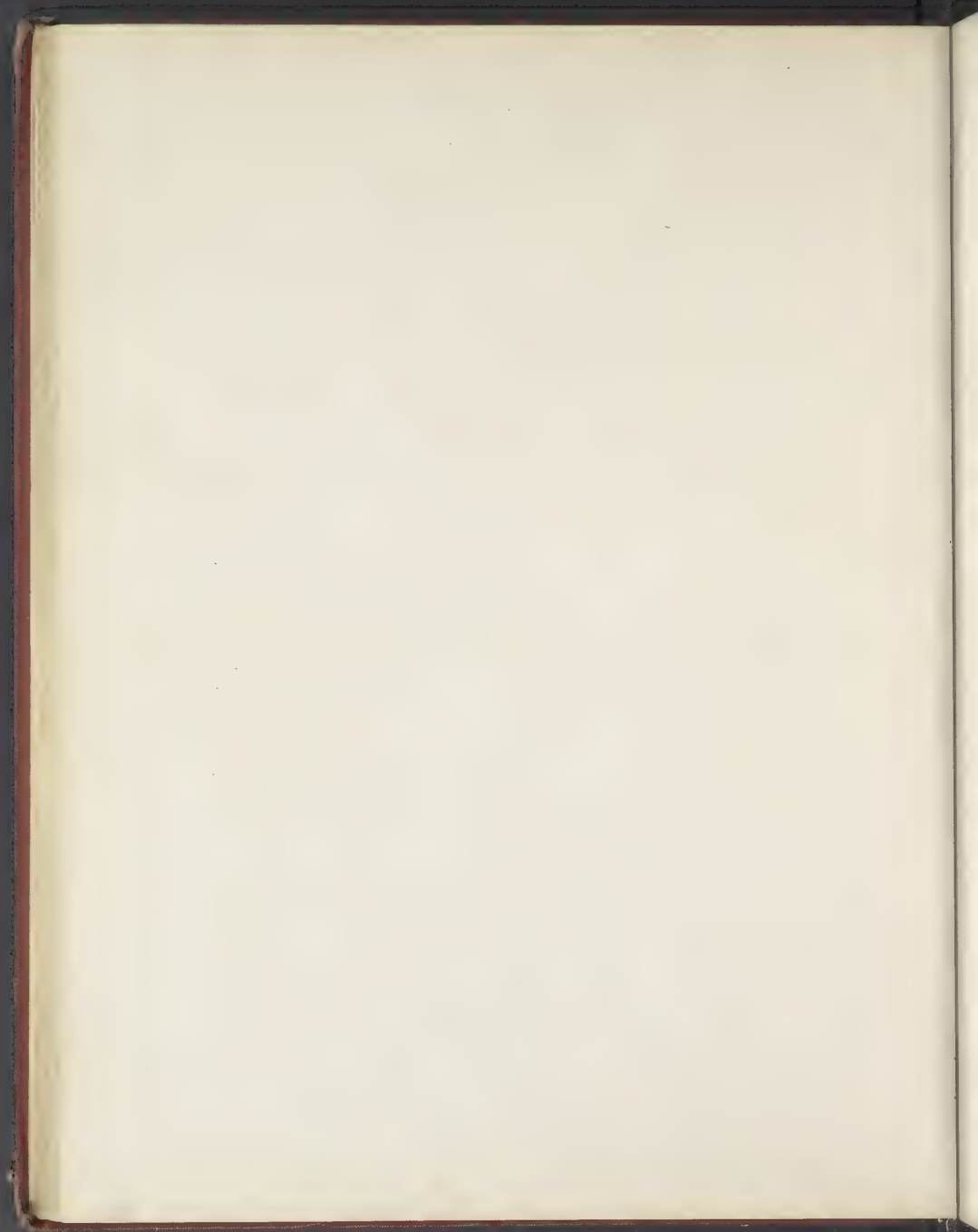
L'oiseau pour s'endormir vient de fermer ses ailes,  
La Lune jette aux flots un regard triste et doux,  
Je vais, si je le peux, tromper les yeux jaloux ;  
La belle qui m'attend est belle entre les belles.

La Lune jette aux flots un regard triste et doux,  
Homme, laissez parler les choses éternelles ;  
La belle qui m'attend est belle entre les belles,  
Ses cils ont déchiré mon cœur comme des clous.

Homme, laissez parler les choses éternelles ;  
La fée, en passant, cueille une branche de houx.  
Ses cils ont déchiré mon cœur comme des clous...  
Et votre âme serait pendue à ses prunelles.

La fée, en passant, cueille une branche de houx,  
Les vers luisants épars sèment leurs étincelles,  
Et votre âme serait pendue à ses prunelles,  
Enfants, si son regard était tombé sur vous.

*Auguste Vaquez*





## COINS DE TERRE ET DE CIEL

---

**A**u bord de la route, cinq ou six arbres dressent leur silhouette élégante et frêle.

Quelques branches en haut, comme un panache; quelques autres, capricieuses à mi-hauteur; par-ci par-là un rameau égaré.

A sept heures, sur le ciel doré par le couchant; à la nuit, quand ils paraissent noirs; à midi, sous un rideau de pluie qui tamise et atténue la lumière; fins et découpés comme une dentelle, sous la lueur ambrée d'un clair de lune, les arbres minces, au bord de cette route normande, se dressent avec l'élégance d'un paysage japonais.

L'orage vient de loin sur l'océan. Les éclairs déchirent l'horizon sans qu'aucun bruit se fasse entendre. A leur lueur bleuâtre, les vagues se révèlent courtes et frangées d'une écume éblouis-



sante. Elles courent et se suivent de près, comme un troupeau de brebis effarouchées.

En tombant sur la talaise, en éclairant les nuages, les grandes nappes de lumière découpent des silhouettes inattendues, colossales, et disparaissent si brusquement qu'on croit avoir rêvé ce qu'on a vu.

Aucun bruit, pas même un roulement lointain : la mer est loin, on ne



l'entend pas; sur la talaise et sur l'océan rien que les grandes lucurs muettes et mystérieuses.

Comme un vol de papillons, du haut du vieux mur, les genêts au feuillage sombre se penchent sur la route.

Des branches grêles en portent quelques-uns haut dans le ciel bleu; d'autres, inclinées, font pleuvoir la pluie d'or jusqu'en bas de l'humble muraille grise.

Au premier souffle de vent, les grands genêts frissonnent ; on dirait qu'un instant endormis les papillons étendent leurs ailes pour s'envoler.

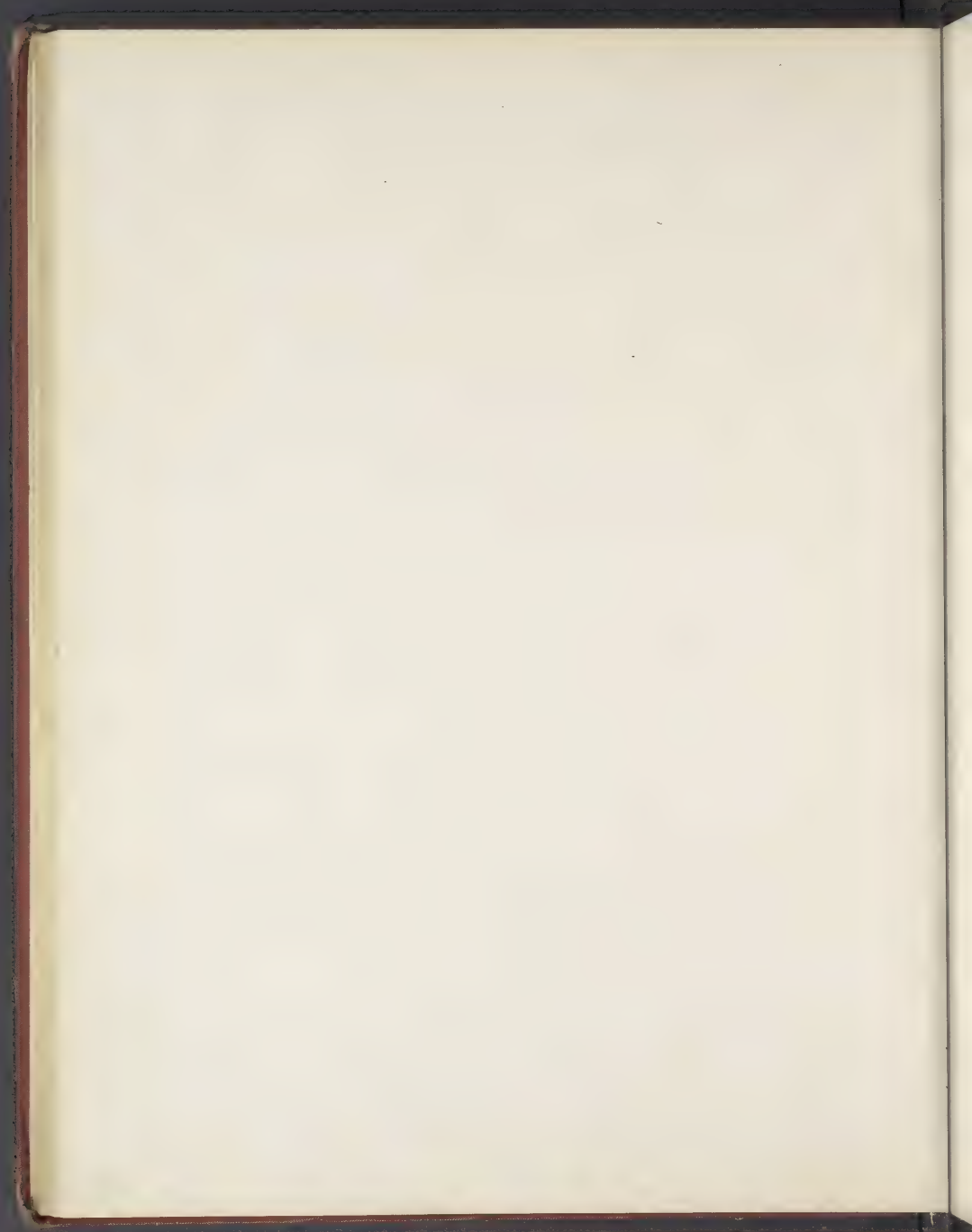
La maison est laide, le chemin vulgaire, mais un rosier bizarre et charmant

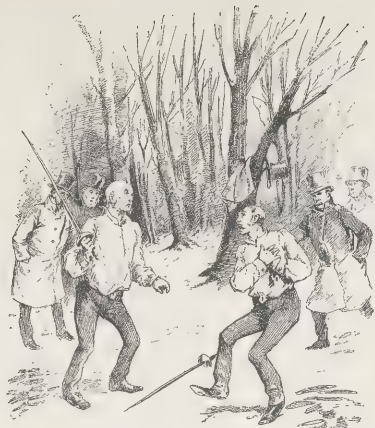


croît près de la porte. Dans ce coin négligé, il porte des roses frêles, décolorées, aux longues tiges, et qui semblent demander grâce.

Et toutes les fois qu'on entre ou qu'on sort, les roses frôlent votre main, comme la caresse indécise et timide d'un enfant qui n'est pas sûr de plaire.

*A. G. Wille*





## SONNET

EN MON BON DROIT ....

*(Air connu)*

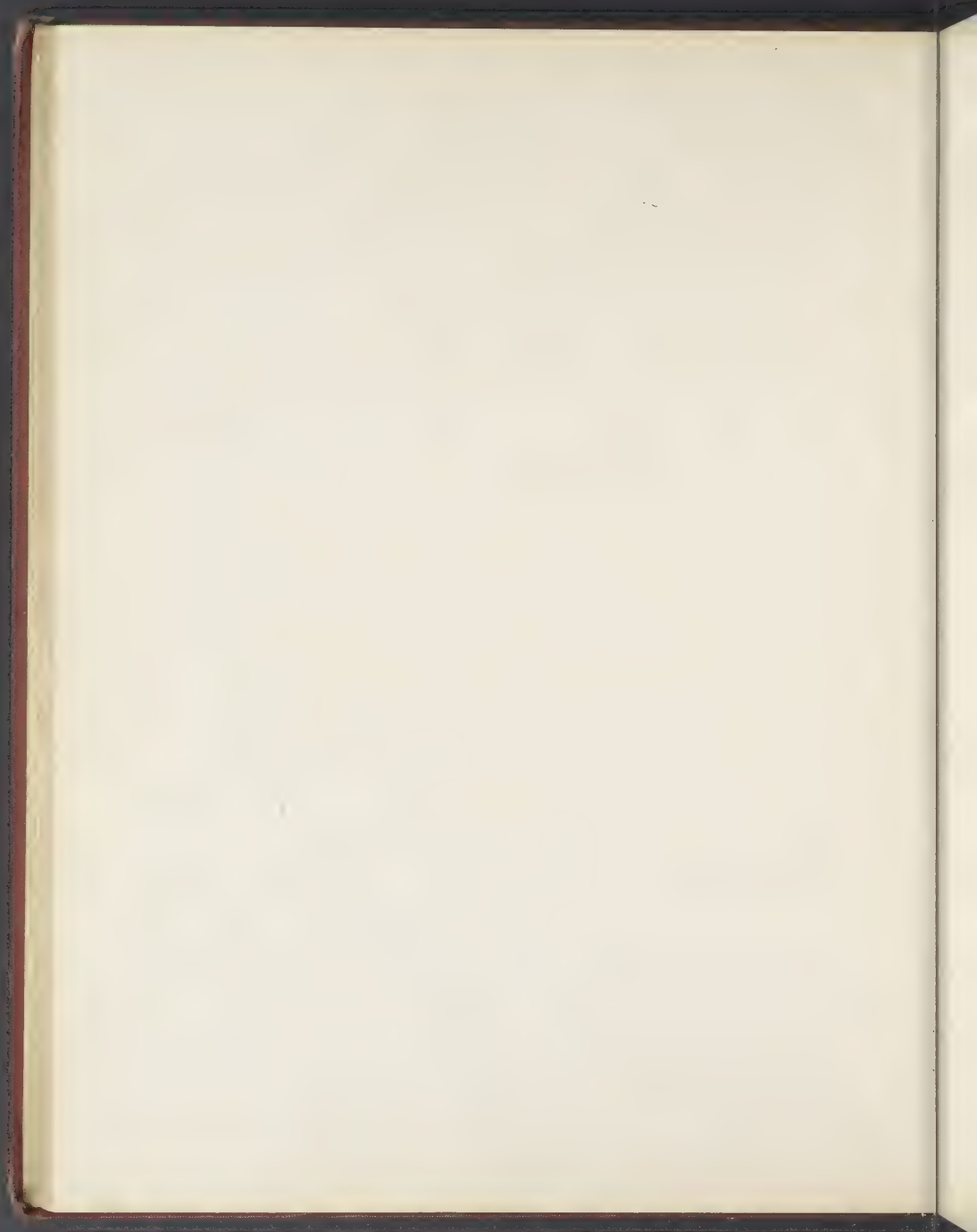
Ils étaient deux, l'épée en main,  
 Courageux comme les gazelles,  
 L'un eût voulu dire : « à demain ! »  
 Et l'autre se sentir des ailes.

Un témoin dit : « Messieurs, partez ! »  
 — Ils feignirent de mal comprendre  
 Et répliquèrent, enchantés,  
 « Par quel chemin nous faut-il prendre ? »

Le combat eût lieu cependant.  
 Pourquoi ? Comment ? Moi, je l'ignore ;  
 Mais je sais fort bien que pendant

Cette lutte énorme, à l'aurore,  
 On entendit : « Cré animal ! »  
 Et : « Parlon ! vous ai-je fait mal ? »

*Max Waller*





## A NUREMBERG



S'ENFONÇANT entre des murs et des pavillons de jardins, un chemin, en une désuétude et du silence, érige des rappels de la grande Passion de Krafft, — à d'égales distances un triste pilier de pierre évoquant les étapes du Calvaire ; et tous, jusqu'au cimetière Saint-Jean, déroulent les sueurs et le sang du Portement. Les angles et les silhouettes mousses, pleurés par l'hivernale pluie et consolés au vent d'été, vont, comme une injonction, à un deuil plus grand, devant les grands corbillards d'ébène et d'argent, ces stations et ces supplices d'un Dieu, pareils à un vestibule des douleurs vers les urnes et les mausolées et les stèles. Ici chemina la procession des bières, ici des siècles de larmes et de trépas ont trébuché, révérends de ces images. Et devant un Crucifié aux pieds déjà tirés vers la terre,

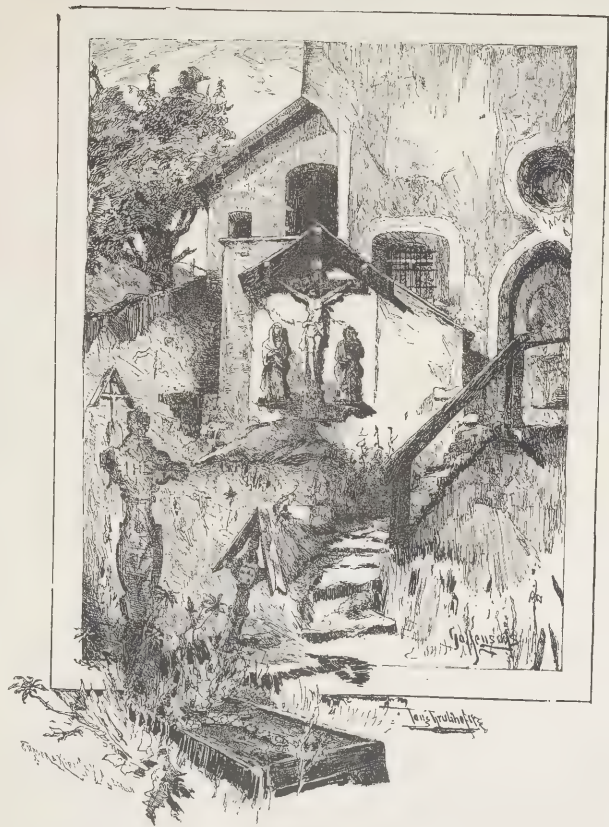


sous un porche, nous passons, laissant dehors l'être quotidien et les pensées de Vie

..... Entre les saules, les buis et les asphodèles, un champ de pierres verdies d'antiquité et plus pressées que les graviers d'un ravin, un ossuaire rongé de lichens, la ronce festonnant sur de la ruine, et des tombes usées par les genoux et des dalles abaissées sous les herbes, l'éplorement des figures de marbre et de



grès, les immobiles draperies funèbres autour des cippes et des vases, et des frondaisons partout, des jardins de fleurs, des nids d'oiseaux, une poussée en désordre de rameaux et de feuilles comme au mystère d'un bois sacré, le vol des papillons balançant une ombre mobile sur la rigidité des autres, et des écussons, des armoiries, des tortils, des casques, le bronze et le fer forgé aux parois des sarcophages, les moissons sans répit fauchées d'un peuple, et les gloires, les vertus les grâces, les dominations, une pourriture de quatre siècles. Et c'est, après des passages que le pied se fraie entre les tombes, sous des branches que la main écarte, à travers les dédales d'une nécropole plus touffue qu'un hallier, la secousse de trouver là, au plus épais de cette forêt des âmes, dans des alentours de solitude et d'oubli, et toute petite, exhaussée à peine, sans autre signe qu'un nom et au soubassement quatre mots — Pictura, Calcographia, Sculptura, Architectura, — la pierre de Durer. Une touffe d'absinthe verdoyait à côté, et quelque



piété, dessus, avait semé des fleurs, douces à notre vénération plus que les royaux trophées. Alors nous sentîmes une race d'hommes inoubliable des siens et un culte révélateur d'une plus secourable ferveur aux morts. Mêmes des mausolées de deux cents ans n'étaient pas sans un souvenir des postérités. Aux ancêtres lointains étaient venus des couronnes et des emblèmes qui, en cette éternité de Nuremberg, attestaient la continuité des palingénésies et glorifiaient sous la pierre, jusqu'au fond des temps, la primitive souche de l'arbre familial.

Mais toutefois, les patriciennes poussières orgueilleusement révérees, nous touchèrent moins qu'en son enclos le génie d'un artiste et cette gerbe fraîche.

.....

*Carin le mouir*





PARABOLE



## PARABOLE



Jésus a dit : la Lune au visage d'aïeule  
Semble triste d'être très vieille et d'être seule  
Par dessus le tumulte éternel de la Mer.

Or ceux dont l'esprit est amical au symbole  
Qu'ils reposent leur âme en cette parabole  
Dont la leçon est bonne et dont le sens est clair :

La Mer, c'est un désert d'eau, le désert immense  
D'eau qui semble souffrir, d'eau qui semble en démenée,  
La Mer, la vaste Mer, la plaine aux cent lions

Qu'on croit voir s'élancer vers le ciel pour le mordre  
Ce pendant que la Lune, en les voyant se tordre  
Blanchit leurs crins mouillés de ses calmes rayons !

La Mer est orgueilleuse; elle est farouche; elle aime  
A se croire libre et maîtresse d'elle-même,  
Maîtresse des remous, du tonnerre et du vent.

Et pourtant c'est la Lune, impassible et sacrée,  
Qui gouverne le flux, qui règle la marée  
Au gré de son regard magnétique et vivant.

La Mer, la grande Mer rugissante, se laisse  
Soumettre, elle la Force, à la toute faiblesse,  
Car l'Astre à son insu règle son cours changeant.

La Mer qu'on avait crue indomptable, la plaine  
Aux cent lions, se meut sous la Lune lointaine  
Qui capture les flots avec ses rets d'argent.

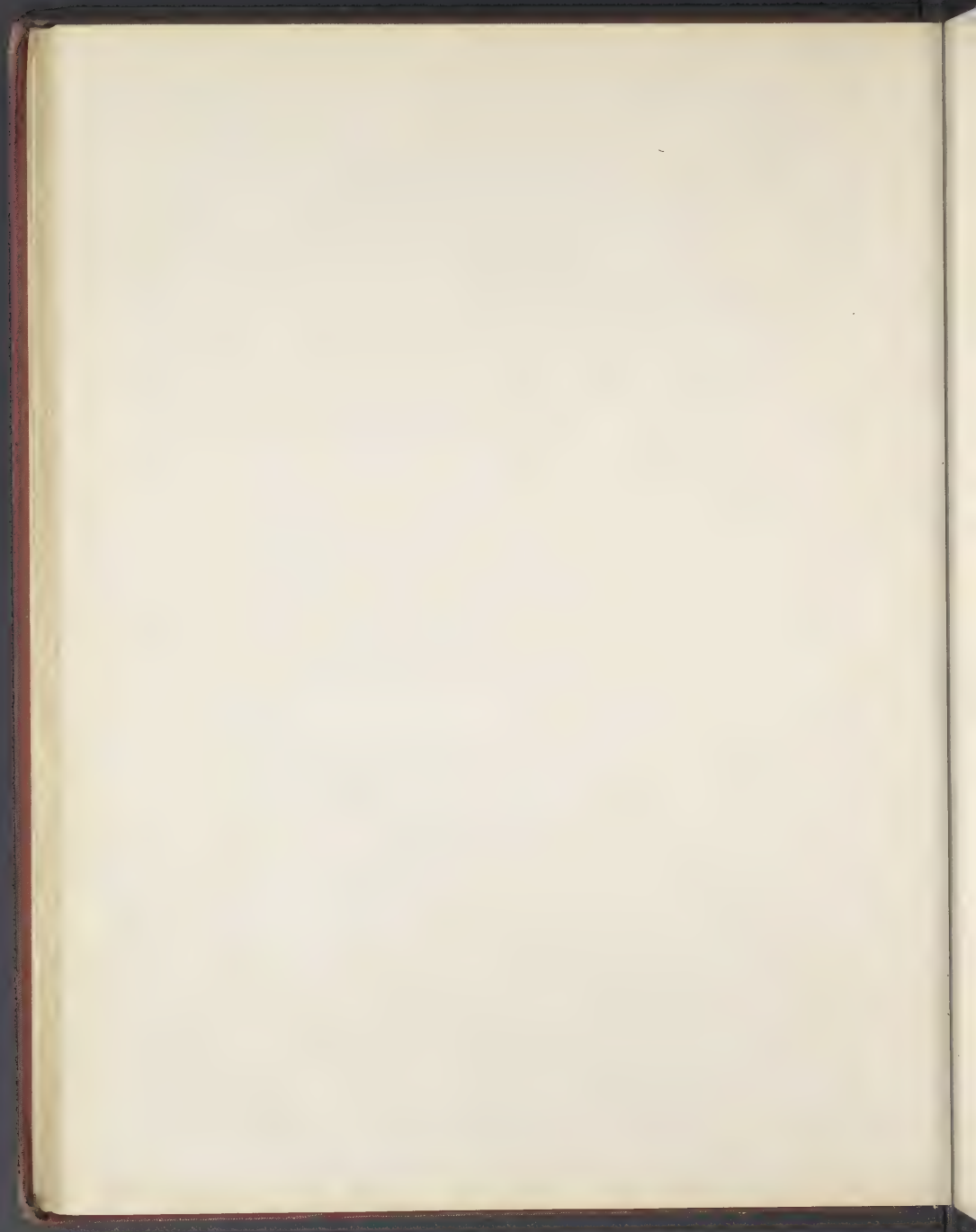
Sur la face de Dieu, douce comme la Lune,  
Voit se mêler aussi les âmes une à une...  
Et Jésus ajouta : Tout est faux, si ce n'est :

La Mer s'agite et c'est la Lune qui la mène,  
Et Dieu pareillement conduit la vie humaine  
Vers un but qu'elle ignore et que lui seul connaît.

Ce Monde se croit libre ; il a l'orgueil des houles...  
Mais Dieu qu'on ne voit pas mène à son gré les foules  
Dont le cri monte à lui comme d'un gouffre amer.

Ainsi la calme Lune, au fond des brouillards vagues,  
Toute loin qu'elle soit du tumulte des vagues  
Attire avec ses yeux la douleur de la Mer !

GEORGES RODENBACH.



MUSIQUE  
DE  
P. LANCIANI

AUBADE  
Chantée par V. CAPOUL

PAROLES  
DE  
F. A. STEENACKERS

PAROLES  
DE  
F. A. STEENACKERS

# AUBADE

MUSIQUE  
DE  
P. LANCIANI

Chantée par V. CAPOUL

*Allegretto mosso.*

CHANT.

*p*  
A l'ho - ri -

PIANO

*f dim.* *pp*

- zon pâ - lit l'é - toi - le frisson - nan - te La - zur va

*cresc.*

s'em - pourprer aux flam - mes du so - leil In - cen - di -

*cresc.* *sf p subito.*

The musical score is written for voice and piano. The vocal line is in a single staff with a treble clef and a key signature of two flats (B-flat major). The piano accompaniment consists of two staves, treble and bass clef, with a key signature of two flats. The tempo is marked 'Allegretto mosso.' The piano part features a consistent eighth-note accompaniment in the right hand. The vocal line has lyrics in French. The score is divided into three systems. The first system shows the vocal line starting with 'A l'ho - ri -' and the piano part with a decrescendo. The second system continues the vocal line with '- zon pâ - lit l'é - toi - le frisson - nan - te' and the piano part with a steady accompaniment. The third system shows the vocal line with 's'em - pourprer aux flam - mes du so - leil' and the piano part with a crescendo. The final measure of the third system has a fortissimo subito marking.

- ant le ciel d'un é-clat sans pa-reil Eau-be qui vient pour

*cresc.*

vous — Se fait plus ray-on-nan-te Et pose un nim-be

All<sup>ro</sup> Mod<sup>o</sup>

d'or à vo-tre front ver-meil

*rall.* *p scherzoso.*

*pp*

Mer-les et pin-sons ô trou-pe char-meu-se

*cresc.*

Ac\_cou\_rez ber\_cer la bru\_né dor\_meu - se Ber\_cez son sommeil

*pp*

par quelque doux cœur Noc\_turnes chanteurs vite en em\_bus\_ca\_de

*cresc.*

Noc\_turnes chan\_teurs Que — par vo\_tre voix l'a\_moureuse au\_ba\_de

*cresc.* *p*

l'a\_moureuse au\_ba\_de Trouve le chemin qui mène à son cœur

*suivcz.* *suivcz* *ff*

I

A l'horizon pâlit l'étoile frissonnante,  
L'azur va s'empourpur aux flammes du soleil,  
Incendiant le ciel d'un éclat sans pareil,  
L'aube qui vient, pour vous, se fait plus rayonnante,  
Et pose un nuage d'or à votre front vermeil.

Merles et pinsons, ô troupe charmaise !  
Accourez bercer la brime dormeuse,  
Bercez son sommeil par quelque doux chœur ;  
Nocturnes chanteurs, vite en embuscade,  
Que par votre voix l'amoureuse aube,  
Trouve le chemin qui mène à son cœur.

II

Au fond des jardins verts où s'endorment les roses,  
La brise, aux frais parfums, soupire sa chanson ;  
Et l'oreille perçoit, voluptueux soupçon,  
Comme un bruit de baisers sur des lèvres mi-closes,  
Palpitantes encore de l'amoureux frisson.

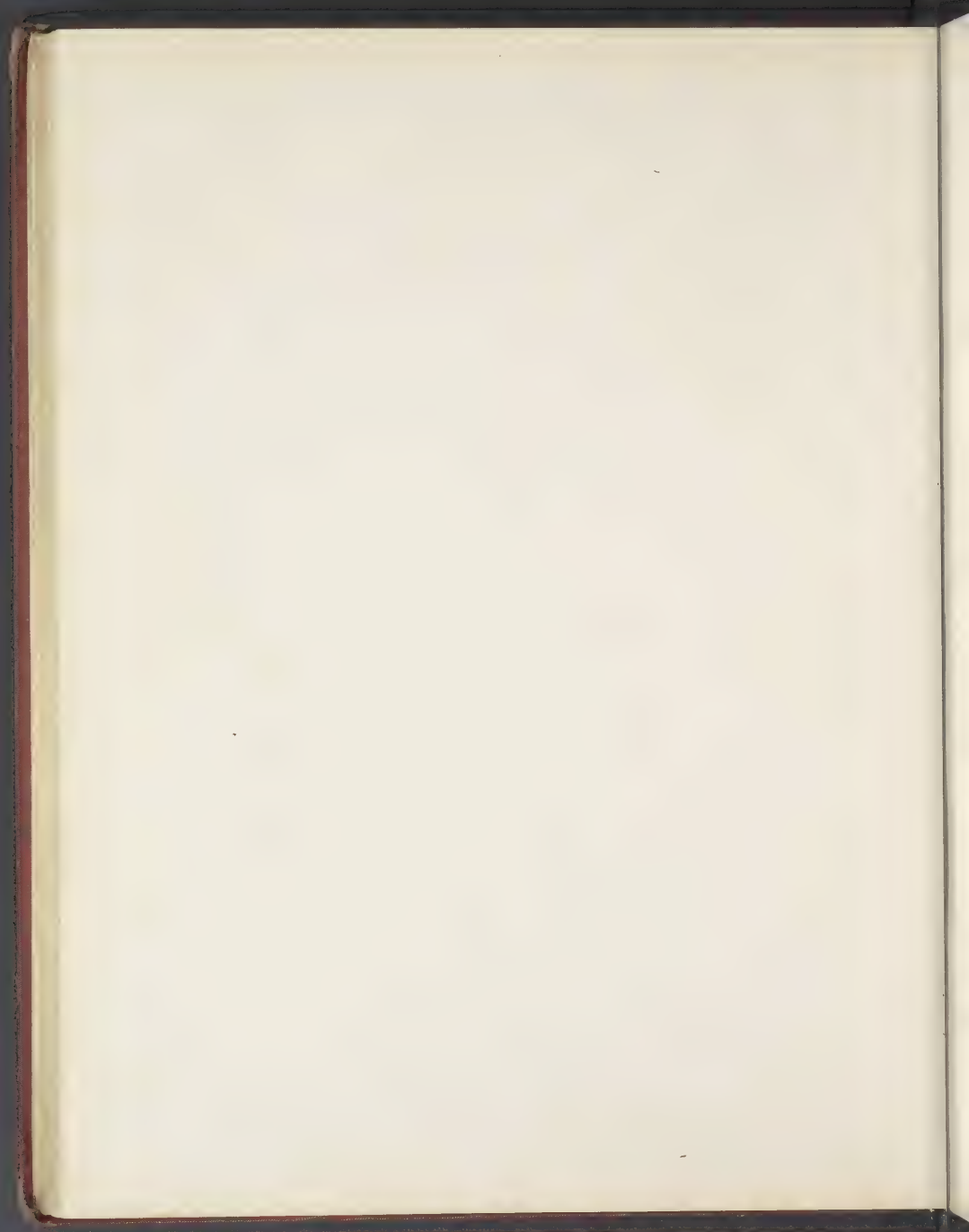
Mêle ton murmure, ô brise enivrante !  
Au chœur matinal qu'à cette heure chante,  
L'orchestre emplumé des bois d'alentour,  
Par souffle des fleurs, dis-moi, sans mystère,  
Où l'âme en émoi peut, sur cette terre,  
Trouver le chemin qui mène à l'amour.

III

Tremblant et désolé, c'est en vain que j'écoute ;  
La brise et les oi-seaux soudain ne chantent plus,  
Une voix gronde au loin avec un bruit confus ;  
C'est l'Océan profond qui me barre la route,  
Et voilé ce que dit son mystique reflux :

Mon flot de saphir et plein de caresse,  
Comme les beaux yeux où tu bois l'ivresse,  
Troublant, fait songer au vaste infini,  
Dans ses profondeurs aux beautés sereines,  
S'éteignent tous maux, cessent toutes peines,  
Je suis le chemin qui mène à l'oubli.

F. A. STEENACKERS





FERNAND NAU

## LES ROIS EN EXIL



### LE ROI & LA REINE DE NAPLES



CHACQUE année, depuis leur abdication, le roi et la reine de Naples viennent prendre leurs quartiers d'hiver à Paris, dans cet hôtel Vouillemont, déjà connu par le séjour qu'y fit le prince Oscar de Suède. L'essai qu'ils avaient fait de vivre à Saint-Mandé, ne les avait pas satisfaits. C'était triste et incommode. Ce n'était plus la ville et ce n'était pas la campagne. Les communications sont lentes et plus difficiles que du côté de Passy, où il a été question qu'il demeuraient. Et puis, enfin, c'était cher ! Et le roi est forcé de compter... ! « Une maison montée, » selon une expression de l'argot parisien, coûte toujours fort cher. On ne peut, lorsqu'on s'absente pendant six mois, supprimer la domesticité pour la renouveler au retour. Ce sont là des frais trop dispendieux pour un roi — déchu ! François II se résigne donc à la promiscuité de la vie d'hôtel. Les dépenses y sont tarifées à la journée, — et elles cessent à la minute où les malles sont enlevées. C'est bien prosaïque, tout cela ; mais que voulez-vous ? Si pour certaines gens la poésie s'attache au manteau de pourpre et au sceptre, elle monte rarement jusqu'à l'homme qui les porte.

Entre tous les caravansérails de Paris, l'hôtel Vouillemont a séduit le roi et la reine. Situé rue Boissy d'Anglas, à deux pas des Champs-Élysées et de l'église de la Madeleine, où le roi se rend le plus fréquemment, il offre des

appartements aussi isolés que possible; de plus, il est d'un prix abordable et a une clientèle de gens fort paisibles.

Le roi et la reine, qui viennent de rentrer à Paris, ont choisi, non pas le premier étage, mais les appartements, superposés et assez exigus, situés à gauche, au second étage, au-dessus de l'entresol et... plus haut. Cela n'est pas luxueux. C'est toujours la banalité décevante des hôtels meublés. Le salon, blanc et or, est presque misérable avec son tapis dont on voit la corde et ses quelques meubles d'acajou, au velours d'un vert pisseux. Où sont les splendeurs du Palais Royal de Naples? Où sont les somptuosités du Palais Farnèse à Rome?

La vulgarité du cadre déteint toujours sur les sujets les plus distingués. Ce n'est pas que le roi et la reine ne supportent dignement leur exil. Mais c'est la rigueur même de cet exil qui les atteint et leur enlève tout ce qui pouvait rester de leur prestige. Le *Gaulois*, toujours bien informé, a parlé de chambellans et de dames d'honneur! Hélas!... Le roi a avec lui l'un de ces fonctionnaires d'un jour: un gentilhomme d'origine lorraine, qui fut son chambellan — jadis — et qui n'est resté que son ami, mais son ami fidèle. J'ai nommé le comte de la Tour-en-Voivre. Trop pauvre et trop fier pour être un officier de fortune, le comte se maria, puis suivit le roi à Paris. Il s'installa, parmi nous, rue Tronchet, 28, dans un hôtel meublé — tous ces seigneurs vivent en garni! — dont il occupe encore le troisième étage.

L'ancien chambellan, malheureusement vieilli par l'infortune, se prend bien encore à regretter quelquefois sa maison, qui s'ouvre, toute grande et toute riante, non loin du Vésuve, devant le Golfe Bleu; mais il aime Paris!

Voilà le premier et le dernier gentilhomme du roi. Un intendant, serviteur intègre et dévoué, dont un de nos confrères a fait un gentilhomme, et qui se borne à surveiller et à régler la vie de la Maison Royale, et un valet de chambre, voilà toute la suite du roi. L'intendant se transforme volontiers en maître d'hôtel, en secrétaire et en courrier de Cabinet, selon les circonstances. Et il sait le faire avec tant de dévouement qu'il n'est pas ridicule....

Quant à la reine, une compatriote et une amie, Mademoiselle Maschen et Madame de Mensio, composent toute sa suite.

François II, je l'ai dit, n'est pas le Christian de Daudet. Et la reine de Naples n'est pas la reine d'Illyrie qu'on connaît. D'autre part, ce ne sont pas les personnages dépeints par les journaux royalistes.

Faible, taciturne, religieux à l'excès, le roi accepte avec une douce et pieuse résignation la situation qui lui est faite. Peu de personnes le connaissent physiquement, on ne le rencontre presque nulle part. Le nez est long sans être tout à fait aquilin comme dans la race bourbonnienne, l'œil est sans grand éclat, la démarche est embarrassée, l'allure est timide. La barbe, que François II porte en éventail, joue un certain rôle dans son existence. Assez nerveux, le roi l'écarte d'un geste précipité dès qu'il éprouve une déception ou une contrariété.

François II ne court certainement pas les cabarets de nuit, — comme Christian. C'est à peine si, durant les deux premières années de son exil, il a parcouru, en curieux, nos théâtres. Couché de meilleure heure que le plus calme des bourgeois, il se lève avant l'aube, lit et travaille, puis se rend à la Madeleine, où il entend la première messe. Ce n'est point au premier rang dans la nef qu'il prend place. Il se dissimule derrière un pilier ou prend place dans l'une des sombres chapelles latérales. Là, agenouillé, il prie longtemps, absorbé dans une méditation profonde. On l'appelle volontiers « l'Ermite » dans son entourage. D'aucuns l'ont parfois vu pleurer en priant. Que pleure-t-il ? Le trône, qu'il n'a connu que pendant dix-huit pas religieuxâtre ! Elle est abattue — mais non pas résignée !



mois ? La fortune, qu'il n'a pu reconquérir ? Certaines illusions intimes emportées par l'apre vent des déceptions ? Impressionnable à l'excès, on se souvient qu'il vécut de mortifications pendant les trois mois qui suivirent la mort de son père, le farouche Ferdinand II.

Tout autre est la reine. Elle est religieuse — mais non pas résignée !

Certes, elle n'a pas cette impeccabilité à la fois si superbe et si pleine de séduction de la Frédérique de Daudet. Mais elle est au-dessus de tout soupçon. Ardente, violente, impérieuse même, — elle a toujours su se dompter.

Toute jeune, elle a deux passions qui n'ont fait que grandir avec elle : les chiens et les chevaux, — les chevaux surtout.

Aux heures d'abandon, elle caresse les lévriers comme jadis les nobles dames ; aux heures de passion, elle monte un coursier, et calme sa fièvre par un galop énergique, diabolique.

Le roi, après la messe, le courrier et le déjeuner, suit l'avenue des Champs-Élysées à pied.

La reine, elle, dompte un cob réputé dangereux. — Voilà la différence.

Est-ce à dire que la princesse Marie-Sophie de Bavière se soit, pour cela, transformée en capitaine, à Gaëte ? Est-ce à dire même qu'avec l'évêque Gallò elle ait contribué à la perte de la royauté ? — Non. — Mais je ne veux pas faire d'histoire ici.

Elégante, la reine eût été une femme mondaine, si elle n'eût été une créature supra-mondaine. Coiffée à la *chien*, comme sa sœur l'impératrice d'Autriche, elle eût adoré les fêtes, les bals, les réceptions, les adulations. Ce n'est pas la Frédérique, n'est-il pas vrai ?

Mais la déception — cruelle — est venue.

Qu'a-t-elle connu de la royauté, cette souveraine déchue ?

Reine à quinze ou seize ans, elle a trouvé, à son arrivée en Italie, un beau-père expirant, un fils éploré, la solitude de la province, puis la révolution !

Elle a connu de cette royauté un mirage : pendant huit jours on l'a acclamée, fêtée. Puis ç'a été tout....

Et après Naples et Palerme, après la possession absolue du sud de l'Italie et les Deux-Siciles, est venu l'exil, — l'exil avec le garni sombre, désolé, vide.

Sans doute, il y aurait une fortune pour d'autres. Si les biens du roi sont séquestrés — et ils représentent plus de trente millions — François II a eu voici trois ans environ, la restitution d'une dot de près de cinq cent mille francs, offerte gracieusement par le Piémont à sa souveraine d'alors. Mais qu'est-ce que cela ? « Noblesse oblige », dit le proverbe. Royauté aussi, — fût-ce même une royauté déchue.

Il y a à Naples et à Palerme des généraux qui ont brisé leur épée, des colonels qui ont déchiré leur béret — plutôt que de se rallier à l'Unité italienne, remise entre les mains de Victor-Emmanuel. Et ces gens ont perdu leur avenir ! Et, dans un moment de découragement, ils disent, humblement comme les Misérables : — « Sire, j'ai faim ! Pitié pour Nous ! » Et si l'on ne peut leur venir en aide, quelle honte, quels remords, — et aussi quelle abdication.

Car l'on n'a pas abdiqué ! On se souvient encore, chez François II, que Naples et Palerme elles-mêmes ne réussirent pas toujours à vivre d'accord. On

sait que Venise est mécontente, que Rome proteste tout bas. Et l'on attend — vainement — un mouvement fédéraliste..... qui coûte cher.

Alors, on se prive ! Alors, on donne le plus qu'on peut ! Par charité, par reconnaissance, par intérêt ! Et l'on arrive à ne contenter personne — en dépit de générosités inouïes et de privations exagérées. Quelle misère!...

Avec cela, Bourbon de France et Bourbon d'Espagne, on joue un rôle décourageant.

La reine Marie-Sophie est sœur d'une impératrice, — qu'elle voit à peine. Elle est aussi la sœur de la duchesse d'Alençon — qu'elle voit peu.

L'une monte sur un trône ! L'autre s'abrite sous des dais royaux. Ici et là, c'est la puissance ; ici et là, c'est la fortune.



A côté, c'est la misère dorée.

On joue le rôle des « Parents pauvres » de Balzac.

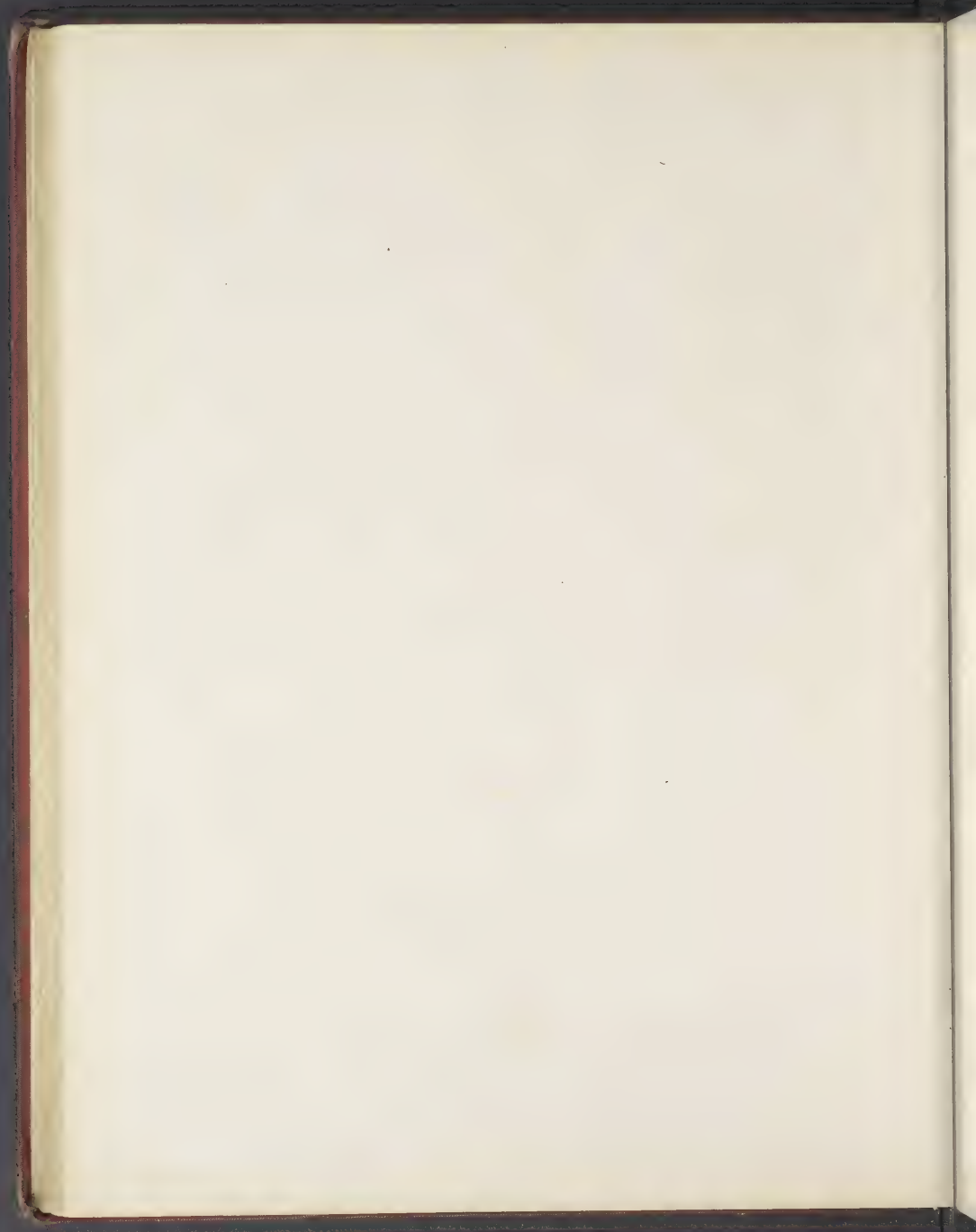
On en est réduit à faire sa société d'un prince déchu — Don François d'Assise, — à vivre en garni, et à accepter à l'Opéra la loge du duc de Nemours.

Entre toutes les misères et toutes les infortunes, celle-là est vraiment royale.

Candide est distancé. Ce ne sont plus seulement les princes régnants, ce sont des rois que nous trouvons à l'auberge.

Et encore demandent-ils à vérifier l'addition !.....

*Jeanand xay*





NOËL BLANC

&

NOËL ROSE

PAR

Félix Hecq

*Hecq*



## NOËL BLANC



Comme un plumet jaillit du heaume,  
La fumée aux bleus tourbillons  
Va, s'échappant du toit de chaume,  
Tracer ses fantasques sillons.

La chaumière se ratatine,  
Et la neige aux mille moutons,  
De sa laine diamantine  
Lui brode un manteau de festons.

On voit, parmi les plaines blanches,  
Le squelette des arbres verts  
Refêter au givre des branches  
La clarté pâle des hivers.

La bise à l'aquilon fait place,  
Le vent taille comme un couteau :  
C'est décembre au manteau de glace,  
Se levant tard, se couchant tôt,

La cloche de la vieille église  
Jette en l'air son vibrant appel  
Qui part, en croupe de la bise,  
Pour dire à tous : Noël ! Noël !

Et dans la pauvre maisonnette  
Qu'hier des efforts triomphants  
Ont fait endimanchée et nette,  
Babillent deux petits enfants ;

Ils pensent, les pauvres mioches,  
Qu'aujourd'hui le petit Jésus  
Devrait leur donner des brioches  
Et du beurre à mettre dessus :

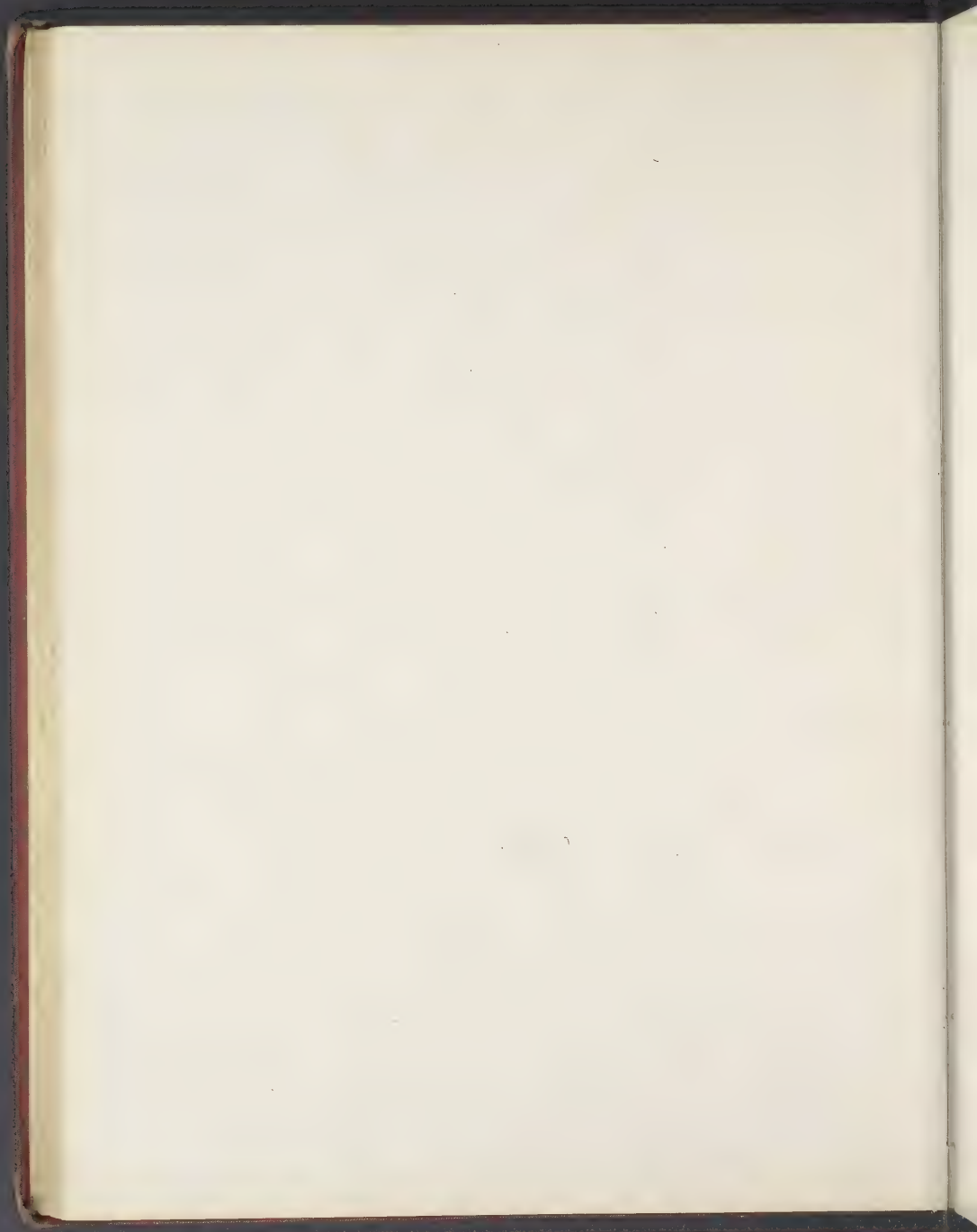
Se soustraire un jour à la règle  
Qui fait que l'on mange à regrets,  
Chaque matin, du pain de seigle.....  
Ah ! quelle fête ce serait !...

Et tandis qu'ils attendent l'heure  
Où l'enfant Jésus va venir  
Leur apporter, avec du beurre,  
Le pain qu'au Ciel on dut bénir,

La pauvre mère, dont la joue  
Est en butte aux rages du vent,  
(Ce vent d'aiguilles qui vous troue)  
Courageuse, va de l'avant ;

Elle sourit dans la tourmente,  
La bonne femme, car brûlant  
Et fumant encor sous sa mante,  
Pour « eux » elle serre un pain blanc !







## PAGES VÉGUES

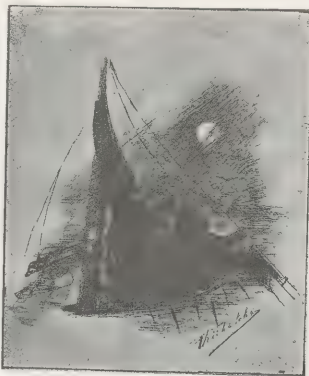


A Madame LÉON SOMZÉE

**E**T j'ai écrit ces pages en mémoire d'un pauvre petit enfant, — un homme aujourd'hui, — dont je sais la pitoyable histoire ; un forçat de la malechance qui a trainé, traîne et trainera toujours, j'en ai crainte, le boulet du malheur.

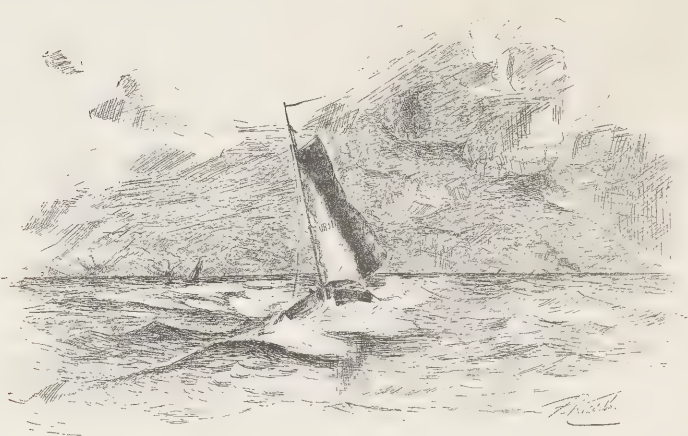
Quand je l'ai connu, il était haut comme une botte, en haillons et mal peigné, errant sur les quais d'un port de mer, couchant à la vilaine étoile, sous les bâches des marchandises en hiver, le long des murs d'un cimetière, en été ; crevant de faim et se jetant comme une bête affamée sur les reliefs de biscuits et de lard salé que lui abandonnaient les matelots qui, parfois, dans leur rude pitié, lui jetaient une chemise de laine roide de goudron ou une grosse veste rapiécée pour couvrir ses membres grelottants.

A sept ans et demi, l'enfant entraît comme mousse — son premier grade —



à bord d'un bateau de pêche. Ce fut un des temps les plus heureux de sa vie. Il ne savait pas lire. Le patron de la *Marie-Adolphine* lui apprenait à prier... et à jurer : le religieux et le profane.

Comme l'enfant, l'homme jure encore ; — il prie aussi. — On trouve ça bête, aujourd'hui, la Prière : l'homme trouve que ça console ; il a de ces superstitions !



L'enfant ne savait pas lire. Les puissantes harmonies de la mer, la profondeur bleue du ciel, les effrayantes splendeurs de la tempête et les radieuses beautés de l'immensité pendant les jours de calme faisaient germer en lui d'étranges idées. Parfois, son cœur se gonflait, il pleurait sans motif et pour exprimer la grandeur des émotions inconnues qui dilataient sa poitrine, les mots lui manquaient.

Sans le savoir, il devenait bon ; il se sentait pris d'une pitié profonde pour tous ceux qui souffraient, les trouvait plus malheureux que lui, si malheureux, pourtant !

Lorsqu'il atteignit sa neuvième année, la veuve d'un marin, une vieille



Bretonne, à qui l'océan venait de prendre son dernier fils, ramassa le gamin, un soir que, débarqué par le patron, il rôdait, cherchant un gîte.

Elle le mit à l'école des pauvres. Les Frères choyèrent ce galopin grêle et doux, qui apprenait vite et docilement, courbant la tête à la moindre réprimande, comme un chien qui a peur d'être battu. Il aimait

ses maîtres, mais avait peur de ses camarades ; sa faiblesse, sa figure brune, ses cheveux embroussaillés et les costumes baroques dont on l'affublait le désignaient aux railleries ; il se trouvait heureux lorsque les forts, les grands ne le frappaient point.

Deux jours après sa première communion, sa mère adoptive l'embarquait à bord d'un trois-mâts qui allait à la Guadeloupe. Ce fut son premier long voyage, son premier naufrage aussi. Au retour, l'*Olympe* « fit côte » et, pendant plus de trois heures, le pauvre mousse fut ballotté par les vagues sur une bouée de sauvetage. Des douaniers anglais le recueillirent évanoui.

Lorsqu'il fut à peu près remis — au bout de sept mois — il reprit la mer après s'être secoué comme un chien mouillé, riant, chantant, mangeant son biscuit dur, si rudement gagné, avec l'insouciance des moineaux qui picorent dans les champs le grain du bon Dieu.

Il y avait du moineau dans ce garçonnet qui, sans se soucier du danger, éprouvait au balancement du vaisseau, aux secousses des cordages, la volupté naïve de l'oisillon perché sur la branche qui danse au souffle de la raffale.

Pendant quatre ans. Ce fut un défilé magique de pays enchantés. Il visita les Antilles, le Paraguay, le Chili, le Pérou, le Brésil, la Havane, les deux Amériques, ouvrant de grands yeux pour admirer ce féérique



panorama, ouvrant un grand cœur pour bénir l'auteur de tant de choses sublimes. Que voulez-vous ? Ce faible avait besoin de s'appuyer sur un fort et il croyait à Celui que les hommes appellent, selon leur rite : Dieu, l'Etre suprême ou l'Architecte de l'Univers. Il eût les aventures extraordinaires de ceux qui voyagent, événements dramatiques et incidents burlesques. Deux fois encore il fit naufrage et deux fois il eut la mauvaise veine de tirer sa vilaine peau des griffes de l'Océan. Cela doit être bon pourtant de dormir sur un lit d'algues couleur d'émeraude, sous la transparence verte des vagues houleuses, où dansent les Ondines, où chantent les Sirènes !

A quinze ans, il faisait ses adieux à la Mer, pris de je ne sais quel amour déraisonnable pour cette Terre marâtre qui, jusqu'ici, ne lui avait donné que souffrances et dégoûts.

C'est alors que commença pour lui la vraie lutte, la lutte âpre de l'Homme contre la Destinée. Ne s'avisait-il pas un jour de se réveiller poète ? Le joli métier, vraiment ! Il eût mieux fait de se réveiller cordonnier ! Ce fut son dernier naufrage, le plus terrible ; il dure depuis trente ans et le pauvre diable, à demi submergé par les remous de l'Océan humain a grand peine à surnager, les yeux obstinément fixés sur ce grand phare : l'Espérance, phare à reflets changeants dont son regard cherchera encore le flamboiement consolateur le jour où la dernière vague le brisera sur le dernier écueil.

*P. Hecquembourg*



## SONNET MYSTIQUE

—1—

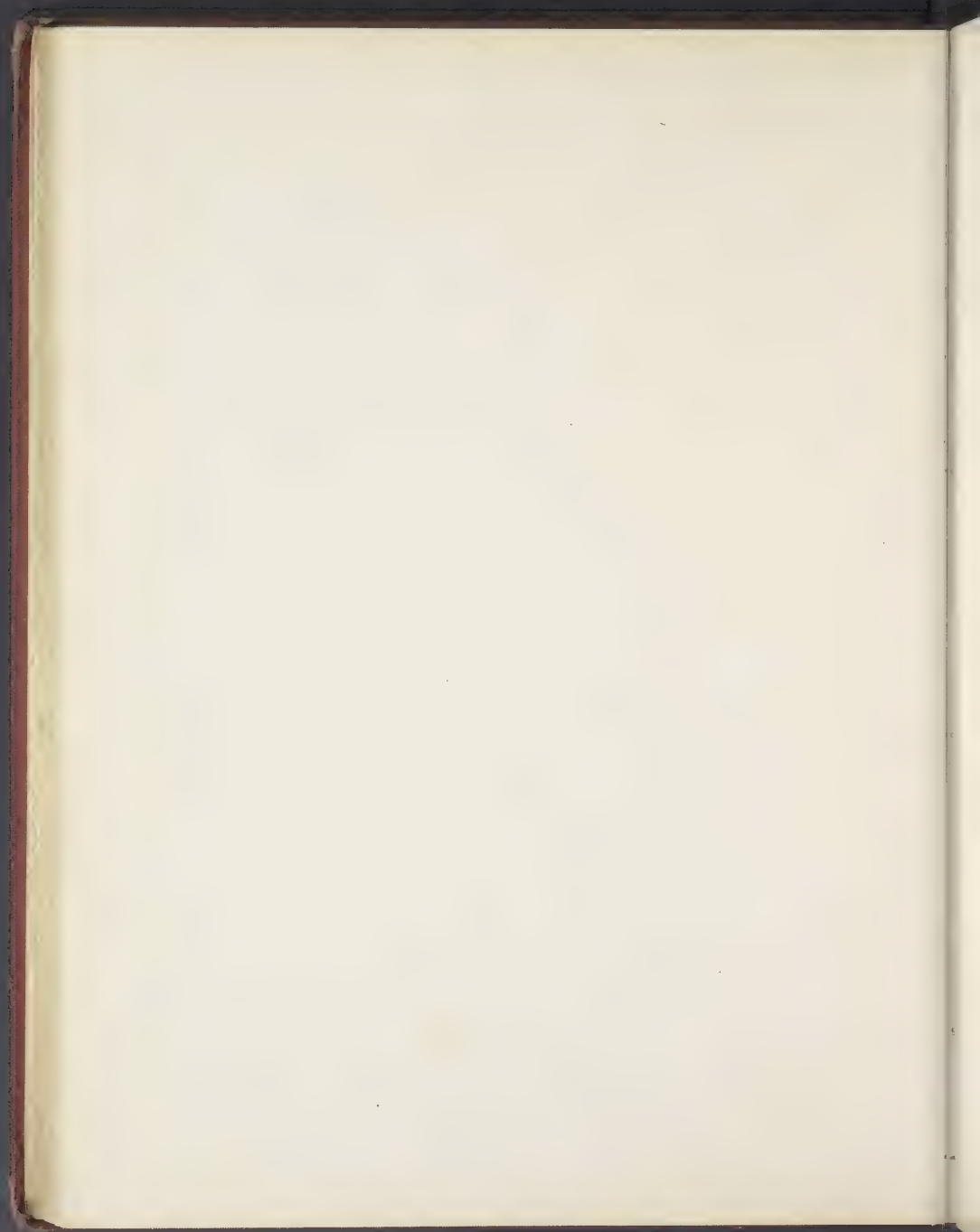
Un air pur, transparent, grand et digne  
 L'âme pure, dans le ciel éternel, se digne,  
 D'un air pur, transparent, grand et digne,  
 L'âme pure, dans le ciel éternel, se digne.

Un air pur, transparent, grand et digne,  
 L'âme pure, dans le ciel éternel, se digne,  
 D'un air pur, transparent, grand et digne,  
 L'âme pure, dans le ciel éternel, se digne.

Un air pur, transparent, grand et digne,  
 L'âme pure, dans le ciel éternel, se digne,  
 D'un air pur, transparent, grand et digne,  
 L'âme pure, dans le ciel éternel, se digne.

Un air pur, transparent, grand et digne,  
 L'âme pure, dans le ciel éternel, se digne,  
 D'un air pur, transparent, grand et digne,  
 L'âme pure, dans le ciel éternel, se digne.

—1—





## ÉVENTAIL



**S**UR un vieux clavecin du temps de Marie-Antoinette, qui s'est égaré on ne sait comment dans l'Empire des Fleurs, la frivole Yohimassa joue une chanson d'amour. La tête renversée, juchée sur le tabouret vacillant ainsi qu'une poupée sur un guéridon, la jeune fille chante doucement.

Les doigts blancs et menus dansent follement sur l'ivoire jauni, puis se promènent très gravement sur les touches d'ébène et recommencent à voltiger éperdument.

Le clavecin à la voix claire et caressante, semble, au contact de cette petite fée, retrouver en sa vieille âme des frissons, des murmures et des vibrations oubliées.

... Et à voir bouffer cette robe de ciel fleurie de chrysanthèmes, on croirait voir une marquise...

Oh! comme leurs chants s'harmonisent merveilleusement. Est-ce que tu parles japonais, clavier centenaire? Ou toi mignonne Japonaise, saurais-tu d'aventure le joli langage de France?...

Les Boudhas ventrus qui somnolent sur leurs socles

de porcelaine, ont l'air tout étonnés de ce concert inaccoutumé, et du haut de leurs stèles de bronze, les dieux familiers ne savent que penser de tout cela.

Et voilà que soudain toutes les statuettes se changent en gracieux groupes de Saxe pâle et que les bandes de singes disséminés sur la soie des Kakémonos se transforment en amours roses qu'on croirait peints par Boucher lui-même. Fragonard se substitue à Hokousaï sur les feuilles légères du paravent et les cheveux noirs de Yohimassa se couvrent d'une neige vaporeuse.

Hé? Dieu me pardonne; c'est bien véritablement une marquise qui joue là du clavecin... c'est une marquise du siècle passé, puisqu'elle chante :

Il pleut, il pleut, bergère ...

Alors l'âme du vieil instrument s'exalte; ses cordes chevrotantes vibrent en un suprême accord, contentes d'avoir par leur seul charme changé le décor d'un appartement japonais et procuré à une péronnelle qui ne sait dire ni papa ni maman, le grand honneur de chanter un couplet du pauvre l'abre d'Eglantine, — comme en revenant de Versailles !

GEORGES AURIOL





## LA DERNIÈRE IDYLLE



JEANNE, son chapeau ôté, s'était réfugiée sur le divan, pelotonnée en chatte, tandis que lui, un peu pâle, marchait à travers la chambre avec un air si bête qu'elle avait des envies d'éclater de rire ou de s'en aller — n'eût été que ce grand timide inquié-

tait sa nature affinée.

De fait, Jean était un beau garçon, mélancolique d'abord, passablement hautain avec les hommes, dédaigneux avec les femmes faciles, détesté de tous.

Un soir, dans une sauterie intime, où il n'avait pu se dispenser de paraître, il la vit, fugitive et exquise dans sa robe de mousseline blanche qui lui donnait des airs de fillette vierge et vicieuse.

Il se sentit à elle, de suite. — Non pas en vertu du fameux *coup de foudre* des feuilletonnistes d'antan, mais pour ce qu'elle avait sous ses bruns sourcils, des yeux profondément troublants, cruels et doux, d'une caresse affolante, paupières mi-closes, foudroyant quand elle les fixait sur quelqu'un, grands ouverts avec la lippe altière de ses lèvres rouges, trop minces.

Or, comme il avait peur — absolument, de cette toute petite brune qui n'en était plus à son coup d'essai en matière d'amour, il mit bien trois mois à lui serrer le bout des doigts et presque une année avant de baiser ses quenottes aiguës comme des dents de jeune loup. Cela la faisait beaucoup rire.

Un soir qu'elle avait valsé avec son mari, chose inadmissible, — un caprice, sans doute — et que son regard avait eu des lueurs enamourées en tournant aux bras de l'époux, Jean, dès qu'il se retrouva seul avec elle, sans un mot, lui serra les poignets à les briser. Et son masque parut à Jeanne si terriblement menaçant qu'elle s'agenouilla, domptée, devant ce jaloux, prêt au crime, plutôt que de la voir à un autre.

Puis, elle réfléchit sur les huit ou dix amants qu'elle se rappelait, — les femmes ont la mémoire courte, un seul s'était permis de se montrer brutal envers elle, et l'avait, du reste, horriblement battue.

Elle ne l'en avait point aimé davantage, n'étant point d'un tempérament vulgaire.

Alors, l'imagination éveillée, elle crut aimer Jean, et résolue à brusquer le dénouement de leur liaison, elle tomba chez lui, à l'improviste, un beau matin de printemps où le soleil très gai lui mettait du bleu à l'âme.

Lui, surpris du bonheur inespéré, s'était trouvé niais devant le plaisir offert, décontenancé, même mécontent qu'elle eût prévenu ses désirs.

Elle le comprit, et les lèvres fleuries d'un fin sourire, câline :

— Vous ne m'attendiez



point, mon grand ami, non plus que vous ne pourriez deviner ce que j'ai à vous dire. Je vous aime beaucoup, beaucoup. Ne cherchez pas à m'embrasser comme les autres l'ont fait, le font ou le feront. Vous valez mieux que ça, mon bien-aimé ! Je ne suis guère digne de vous et vous ne me posséderez jamais.

— Mais, Jeannette.....

— Il n'y a point de mais et je vous avertis que vous ne gagnez point à prendre ces airs de croque-mort.

Et lui, très brusque :

— Qu'êtes-vous venue faire ici ?

— Vous m'en demandez trop, mon cher Jean. Inconsciemment, je suis arrivée, presque décidée à être vôtre. Il vous serait impossible comme à moi de savoir ce qui se passe dans ma cervelle. Je suis très folle. Cela me plaisait d'être votre maîtresse. J'ai songé par contre que je vous rendrais bien malheureux, n'étant capable d'aucune fidélité. Ne voudrez-vous point — je m'adresse à votre loyauté, qu'il me soit permis de garder intact l'amour sincère que vous m'avez inspiré ? Ce serait un si doux et si délicat souvenir.

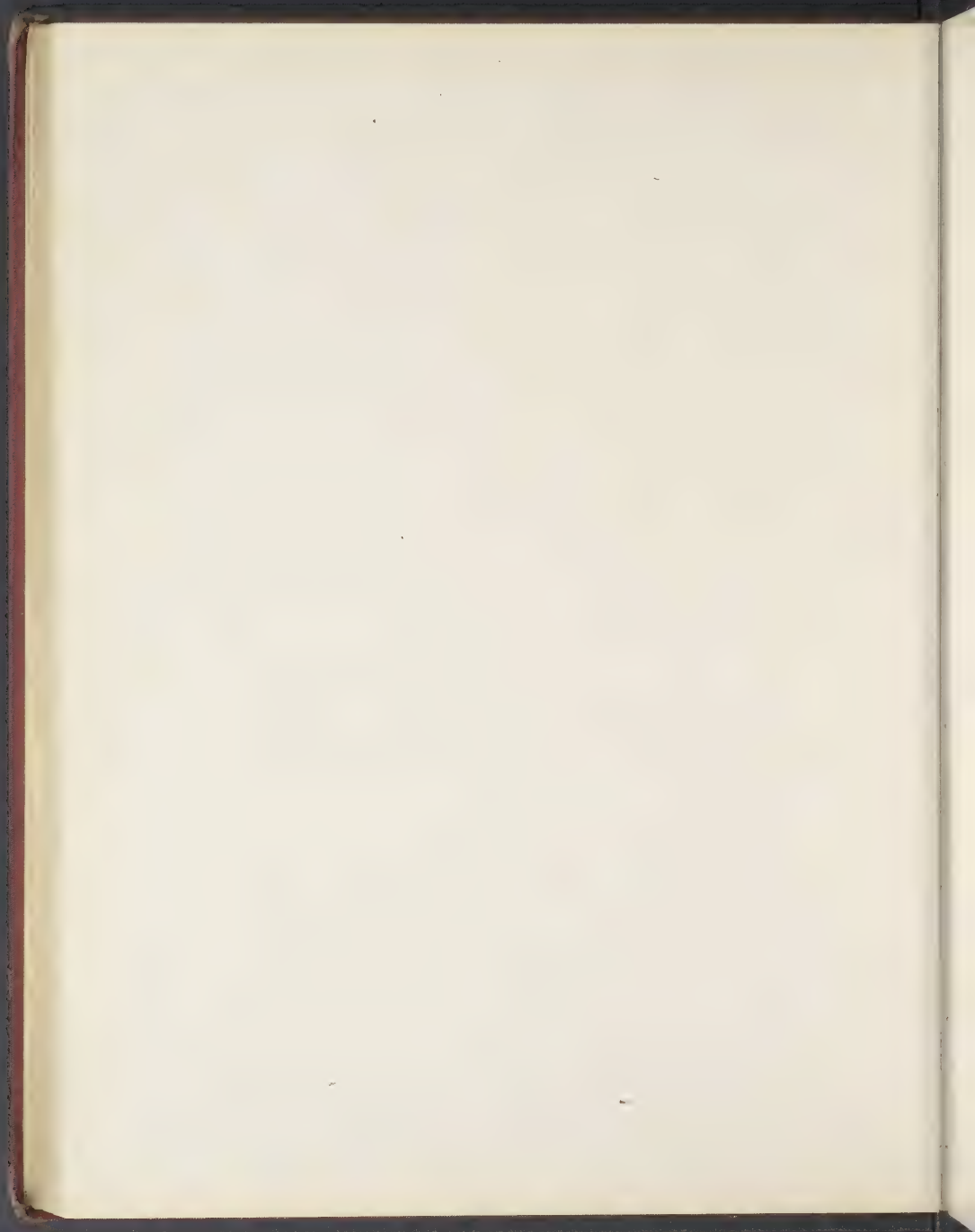
Comme il se taisait :

— Laissez-moi vous aimer autrement que je n'ai aimé jusqu'alors. Vous resterez dans mon cœur l'amant béni au-dessus de tous et ne m'en voudrez point. Sinon, je suis votre chose. S'il vous agrée de faire l'amour, prenez-moi.

Il lui baisa longuement la bouche, puis ouvrit la porte.

Elle s'en alla et ne le revit jamais.

*A. Michaux*





NEFRI

## NÉÈRE

Sur les débris sacrés des temples abolis,  
L'âme des temps patiens, chaque nuit, se lamente,  
La porteuse de lyre et l'immortelle amante,  
Néère aux cheveux blonds, Néère aux traits pâlis,  
— Sous le ciel constellé comme un jardin de lis,  
Sa voix des flots profonds domine la tourmente :

Où sont les Dieux doux et charmants  
Que jadis on servait en Grèce,  
Qu'adoraient les jeunes amants,  
Aux pieds de leur blanche maîtresse ?  
Les Dieux dont le culte voulait  
Des têtes de fleurs couronnées,  
Quand, dans les chansons, s'exhalait  
La gloire des Lanathénées,  
Où sont les Dieux doux et charmants  
Qu'adoraient les jeunes amants,  
Aux têtes de fleurs couronnées ?

Où sont les temps où les bergers  
Célébraient ma grâce rebelle,  
Avec des chants doux et légers,  
Et me proclamaient la plus belle ?  
Les temps où tout le long des flots  
S'éveillait la lyre d'Orphée,  
Et passaient les divins sanglots  
Dont son âme était étouffée ?  
Où sont les temps où les bergers,  
Avec des chants doux et légers,  
Réveillaient la lyre d'Orphée !

Aux rites saints que le vent, d'un coup d'aile,  
Précipita dans l'éternel oubli,  
Je garde une âme héroïque et fidèle :  
De mes Dieux morts mon cœur reste rempli,  
Mélant ma plainte à la plainte de l'onde,  
Tout bas je pleure, en mes rêves lointains,  
La beauté morte et les soleils éteints,  
Dont la splendeur illuminait le monde !

*Armand Silvestre*

SÉRÉNADE ÉGYPTIENNE



POÉSIE

DE

MAURICE KUFFERATH

— \* —

MUSIQUE

DE

L. GOBBAERTS



# SÉRÉNADE ÉGYPTIENNE

POÉSIE

DE

MAURICE KUFFERATH

MUSIQUE

DE

L. GOBBAERTS

CHANT.

PIANO.

The first system of the musical score. It consists of a vocal line (CHANT.) and a piano accompaniment (PIANO.). The vocal line is written on a single staff with a treble clef and a key signature of three flats (B-flat, E-flat, A-flat). The piano accompaniment is written on two staves (treble and bass clefs) with the same key signature. The time signature is 4/4. The piano part features a steady accompaniment of chords in the right hand and a more active bass line in the left hand.

The second system of the musical score. It continues the vocal line and piano accompaniment. The vocal line includes the lyrics "De - puis des siè - cles en - dor - mi - o Dans." The piano accompaniment continues with the same texture, featuring a steady accompaniment of chords in the right hand and a more active bass line in the left hand.

The third system of the musical score. It continues the vocal line and piano accompaniment. The vocal line includes the lyrics "ton lin - ceul sombre aux longs plis Comme en - gourdis, Quel rêve, ô ma bel - le Mo -". The piano accompaniment continues with the same texture, featuring a steady accompaniment of chords in the right hand and a more active bass line in the left hand.

- mi - e, Char - ma, dans l'O - ri - ent ver - meil, Ton long som - meil? Splen -

- deur de ces tem - ples en rui - ne Que le sa - ble roux des dé -

- serts A re - cou - verts, Pa - lais do - rés que l'on pié - ti - ne, Dis -

- moi, Fil - le des Pha - ra - ons Tes vi - si - ons! Sous ta pa - pière aux tons li -

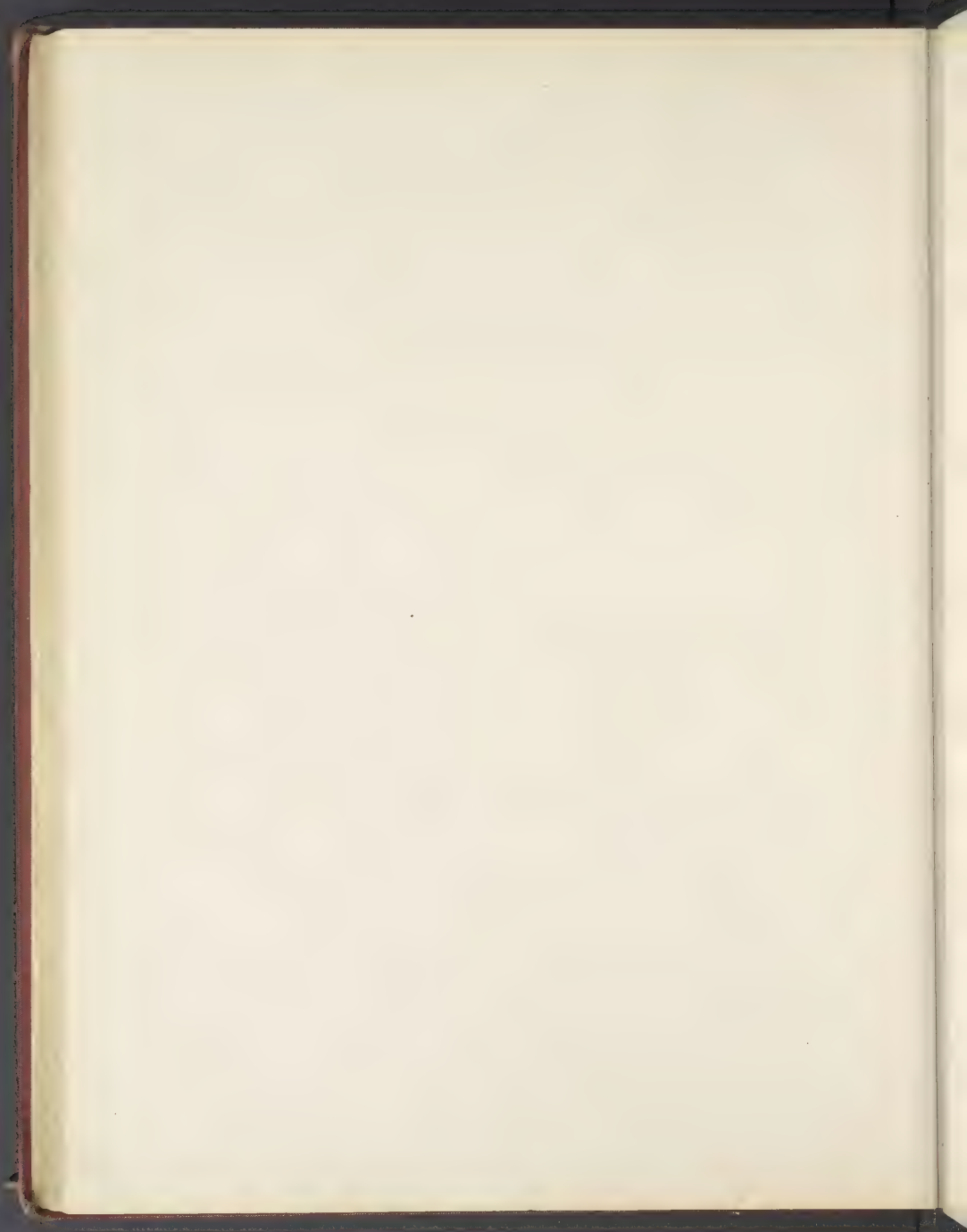
vi - des Je vois bril - ler, brûlants mi - roirs Tes beaux yeux noirs, Et

de tes bras, hé - las ri - gi - des, La grâce en - co - re m'ap - pa -

*rit.* *a Tempo.*  
rait Plei - ne d'a - trait, Je t'aime ô ma bel - le Mo - mi - e! Re -

- viens mi - rer ton fin pro - fil Aux eaux du Nil Je t'ai - me re - nais à la







## LE CHAT NOIR

— \* —



LE Chat Noir, dont le rayonnement sur le monde artistique et littéraire prend une extension si puissante ces dernières années, s'est manifesté à la sympathie des gens d'esprit et des fantaisistes sous trois formes bien distinctes — le Cabaret — le Journal — le Théâtre.

Quelques notes sur ces trois foyers de fantaisie.

Le Cabaret du Chat Noir fut fondé, boulevard Rochechouart, en décembre 1881, par Rodolphe Salis, jeune peintre de talent et lors aussi peu fortuné qu'il sied en des carrières libérales. Il possédait par contre un inépuisable capital de verve, d'abracadabrance, d'invention et un goût artistique très sûr. Le cabaret fut de suite le rendez-vous des déserteurs du Quartier-Latin qui s'anémiait déjà et de quelques indépendants de la littérature, en quête de fantaisie et de fantaisistes. Puis des poètes, des musiciens, les admirateurs de ceux-ci, les camarades de ceux-là et — naturellement — un flux de gens tout à fait préoccupés de voir rire, boire et chanter de vrais *artistes*. Dès lors, le cabaret ne désespéra plus jusqu'à sa transformation en solennel logis, comme il sera vu plus tard.





C'était du reste une salle à peine moyenne, avec buen retiro des fidèles dignes d'intérêt, un embryon de corridor désigné sous le nom d'*Institut*. Aux murs un entassement bizarre mais merveilleusement disposé de potiches, masques, sabres, tableaux, gravures — toute la bibeloterie semée entre les toiles de Gandara, Pille, Willette, Rivière, j'en passe, etc. Dans le fond de la première salle — la grande — le fameux tableau de Willette, *Parce Domine*. Des tables, un piano, du paradoxe et des chansons, des vers de tous styles, un tournoi d'esthètes parfois fumistes, quelquefois convaincus, toujours amusants — en faut-il plus pour donner la raison du succès qu'obtint le logis de Rodolphe Salis — seigneur de Chatnoirville en Vexin.

Le 10 juin 1885, à minuit, la cité joyeuse, Montmartre, présentait un spectacle dont le souvenir est à jamais gravé dans le cerveau de ses habitants. Du boulevard Rochechouart vers la rue de Laval, une formidable théorie descendait précédée de violons, de hallebardiers et de laquais portant des torches. Derrière l'avant-garde, un suisse, des hérauts d'armes ; enfin, en un riche costume de gala, Rodolphe Salis, l'épée à la main, saluait les populations, cependant qu'autour du *Parce Domine* de Willette, porté par quatre académiciens, se pressait la foule accourue de tous les coins du quartier. Les sergents de ville effarés faisaient faire la haie sur le passage des gais triomphateurs. Le Chat Noir déménageait.

Tout le monde a visité ce somptueux hôtel de la rue de Laval — rue Victor Massé pour les opportunistes — qui est devenu un des salons à la mode de la capitale et le terrain neutre où fraternisent l'art, la noblesse et le Tiers-Etat. Je laisse au *Chat Noir Guide*, qui vient de paraître, la mission de détailler toutes les merveilles amoncelées dans l'intérieur de ce curieux musée, où les Degas, les Thevenot, les John Lewis Brown, les Rivière, les H. Pille, les Willette, les Gandara, les Gilbert sont appendus aux murailles, à côté des dessins de Caran d'Ache, de Steinlen, de H. Somm, de Salis, de G. Aurioi, etc. Or donc, avant qu'il ne prenne idée à *Maigriou*, roi des chats, de transférer en d'autres palais sa merveilleuse résidence, faut-il souhaiter aux déshérités qui ne l'ont point parcourue la bonne visite au temple de la lumière et de la joie.

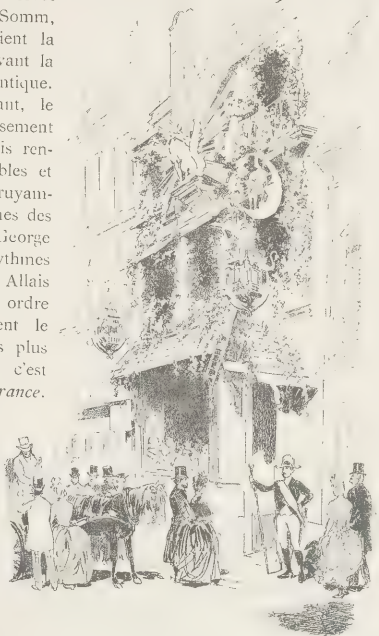
Lorsque les habitués de l'ancien Chat Noir purent enfin se reconstituer un Institut à l'abri de l'envahissement des visiteurs et des curieux, les chansons de J. Jouy, Mac-Nab, Meusy, Fragerolle, les vers de Ogier d'Ivry, Ch. Cros, Marrot, Masson, Tinchant, Aurioi, Rameau, etc., retrouvèrent leurs anciens admirateurs. Puis l'idée germa dans les esprits d'un guignol. Aussitôt conçue, aussitôt acceptée. Trois ou quatre mois après l'ouverture du Chat Noir II<sup>me</sup>, la

presse était convoquée à la première de la *Berline de l'Emigré*, de Henry Somm. Le succès de la pièce ne satisfait point les insatiables visées de l'auteur. Et lorsque, sur la chanson de *Gamañut*, de J. Jouy, Rivière eut dessiné et présenté au public ses ombres chinoises, Somm donna l'*Eléphant*, qui n'est pas loin de la millième, si je ne me trompe, et dont Jules Lemaitre appréciait si favorablement l'originalité dans son feuilleton des *Débats*. Vinrent toujours aussi applaudis : le *Crime en Chemin de fer*, de Lunel, le *Flagrant Délit*, de Rivière, la *Sérénade*, du même, 1808, de Caran d'Ache. Puis, du même, le triomphante *Epopée*, qui tint un an l'affiche avec la *Potiche*, de Somin. Cependant, Rivière préparait une édition considérablement augmentée de sa première *Tentation de Saint Antoine*, et remportait, le 28 décembre 1887, une de ces victoires qui font époque dans la carrière théâtrale. Avec lui, Willette, dans l'*Age d'Or*, et H. Somm, dans le *Fils de l'Eunuque*, affirmaient la puissance du drame pictural — suivant la formule de Rodolphe Salis, chœur antique. Sous la direction d'Albert Tinchant, le musicien-poète, un orchestre soigneusement veuf de cordes, cuivres ou bois, mais renforcé de toutes les batteries imaginables et autres accompagne — oserais-je dire bruyamment — les remarquables pantomimes des lauréats déjà nommés ? Encore que George Auriol soit parfois rebelle aux rythmes asiatiques ou malgaches, Alphonse Allais s'est consacré tambour de premier ordre et Mac-Nab lui-même tient finement le triangle. Quant au chef des chœurs plus que mélépéens, il va sans dire que c'est Fragerolle, l'auteur des *Chansons de France*.

Au programme : Mac-Nab, V. Meusy, J. Jouy, A. Masson, Fragerolle, Rameau, d'Ivry, Salis, Jean Floux, etc.

Rien à ajouter, n'est-ce pas ?

Le 24 janvier 1882, le journal le *Chat Noir* fit son apparition.



Rodolphe Salis, directeur, Emile Goudeau, rédacteur en chef. Ce spécial organe des jeunes comptait alors dans sa rédaction, outre les deux précités, le regretté Clément Privé, E. Torquet, Fulbert, Rivière, J. Jouy, d'Abzac, Ponsard. Puis vinrent successivement : Ed. Deschaumes, Signac, de Sta, Tiret Bognet, de Marthold, André Gill, Willette, G. de Maupassant, Marsolleau, Marrot, Rollinat, Ycres, Haraucourt, Paul Arène, Herbert, Sénéchal, Barbey d'Aureville, Gayda, Decori, G. Lorin, G. Lefèvre, Ch. Morice, J. Lorrain, Uzès, Dubut de Laforest, Léon Bloy, P. Bilhaud, Moréas, Kryzinska, Hector France, d'Auriac, Montancey, Fragerolle, Le Cardounel, Alph. Allais, A. Masson, H. Somm, Froger, V. Meusy, Nina de Villars, André Lemoyne, Caran d'Ache, Jules Lévy, Henri Pille, Gust. Guiches, Paul Alexis, Rob. Caze, Maurice Bouchor, G. Livet, Charles Cros, G. Moynet, Vallès, G. Auriol, Alex. Pothey, Paul Verlaine, Jean Richepin, Villiers de l'Isle Adam, Steinlen, Hope, Max Waller, Duvauchel, Bonnetain, d'Espartès, F. Enne, Georges Duval, Peyreford, Catulle Mendès, Grasset, Salavy, Fèbre-Desprez, Mistral, Mariéton, Stapleaux, Maurice Montégut, A. Marin, G. Rivet, Albert Samain, Rameau, Ferdinandus, Denise, Albert Tinchant, de Sainte-Croix, Laurent Tailhade, Darzens, Ajalbert, Germain Nouveau, Paul et Victor Marguerite, Pierre Loti, F. Coppée, Ephraïm Mi Kaël, Keronan, Aubanel, Bataille, St-Mallarmé, Général Pittié, Jean Dolent, Mac-Nab, Ch. Monselet, Heidbrinck, Eugène Deste, Méténier, Bergerat, A. Poussin, Robida, Jeanne Thilda, Baron B..., F. Fau, J. Floux, Bombled, P. Mille, Narcisse Lebeau, Eugène et Suter Laumain, Paul Harel, Grosclaude, Pimpinelli, Godefroy, Emmanuel Arène, Francisque Sarcey, Louis Müllem, Jules Lemaitre, Hugues le Roux, Georges Nicolas, Alfred Bédot, A. Sylvestre, Haulnoi, Lantoine, Marcel Bailliot, Louis Morin, Jeannot, Rafaelli, Pissaro, Doës, Jehan Soudan, de Borelli, Lunel, Gorguet, Fazy, Méry, Gandillot, Hyspa, Pouvoisin, Legoux, Moiniron, Boyer d'Agen, Ed. Lepelletier, Napo-Français Tiercelin, Mac-Nab, Paul Adam, Hamel, M. Renault, etc., etc.

Le journal *le Chat Noir* tire à 19,000 exemplaires et est répandu dans toutes les parties du monde. Son influence artistique l'a depuis longtemps placé à la tête des journaux hebdomadaires.

Gloire soit d'un si bon ouvrage à Rodolphe Salis, Seigneur de Chat Noirville en Vexin et prince de la fantaisie en ce vilain temps de pessimisme et d'excentricités sombres.

JEAN GRENIER





## LES AMOURS DES CHATS

J'ai parcouru 2 votre instruction mon volume des chats  
est à votre disposition qui ne paraît pas obscur, le  
plus nouveau en fait des amours j'ai tenu à ce que  
vous sachiez qu'il y en a plus que le plus chat de l'été  
p. 44. ne s'exprime

Champfigny

### I



À commencement d'un hiver, je pus observer les phénomènes de l'amour chez un chat et une chatte que je tenais renfermés; aucune de leurs évolutions ne fut perdue, grâce à un accident qui me faisait garder la chambre.

La chatte, plus joueuse que d'habitude, houspillait particulièrement le chat; le chat supportait ces agaceries en philosophe et se tenait dans le platonique.

Le lendemain, ce fut au tour du matou de poursuivre la chatte, qui à son tour fit la sourde oreille.

Trois jours durant, ces animaux jouèrent le *Dépît Amoureux*.

Le chat poussait de longs gémissements; la chatte restait inflexible. Pas d'écho dans le cœur de la cruelle!

L'amant devenait sombre, mangeait à peine. Les pupilles de ses yeux étaient extraordinairement dilatées; à son regard, on voyait combien il souffrait. Il miaulait d'une façon désespérée par intervalles, frottait son corps contre les

meubles, cherchant à éteindre le feu intérieur qui le dévorait. La chatte ne semblait pas avoir conscience de ce martyre.

Tout à coup j'entendis un cri lamentable, suivi de fffff ! énergiques. Sur le parquet de la pièce voisine se roulait la chatte en proie à une sorte d'attaque névralgique. De son dos elle eût usé le plancher, tant elle frottait ses flancs avec acharnement.

Debout non loin d'elle, gravement, le chat contemplait ces bizarres convulsions, lui plein de calme, se demandant qui poussait la chatte à se lécher les pattes, à se rouler de nouveau, à se lécher encore.

Quelques instants après, l'amoureux, croyant le calme revenu dans l'esprit de sa belle, s'en approcha et reçut deux coups de patte vivement appliqués sur le museau, ce qui ne parut pas l'inquiéter démesurément, car cinq minutes plus tard ses galanteries recommencèrent.

## II

Qu'ils sont curieux les prodromes de l'amour ! D'abord le chat mord le cou de la chatte. L'immobilité est égale au silence. Puis l'animal pétrît de ses pattes le corps de la femelle, jusqu'à ce qu'un long cri retentisse.

Une semblable lutte se renouela souvent le premier jour et sans trêve pendant les trois journées suivantes, la chatte jurant fortement après chaque triomphe de son vainqueur et administrant, sans y manquer, à la suite de la cérémonie deux soufflets dont le matou riait dans sa barbe.

Toutefois, à partir du quatrième jour, le gaillard prit quelque repos. Allongé sur un fauteuil, il méditait sans doute sur ses bonnes fortunes ; mais la chatte ne l'entendait pas ainsi. Ayant appris de son seigneur et maître le secret de l'ensorcellement amoureux, à son tour elle mordit le cou du chat, piétina son corps, malgré ses grondements, et ne cessa ce manège qu'elle n'eût entraîné le mâle dans quelque coin.

C'est en pareille matière qu'il faudrait pouvoir traduire la langue *chat*. Entre la grande variété de *miaou* (on peut en compter soixante-trois, mais la notation est difficile), j'en citerai un particulièrement expressif et accompagné

d'un geste si précis, qu'il ne peut être traduit que par : *viens-tu ?* Alors d'un commun accord les chats vont dans une pièce voisine se prodiguer mille serments.

Il est à remarquer que l'amour chez les animaux enfermés dans les appartements commence au jour pour se terminer à la nuit, et qu'au contraire, en plein air, il commence à la nuit pour se terminer au petit jour.

A l'extérieur, le matou, ne trouvant pas toujours d'obligantes voisines, publie sa flamme par de tels cris que toutes les chattes l'entendent à une portée de fusil.

La rencontre se passant entre futurs qui se voient pour la première fois offre un cérémonial particulier.

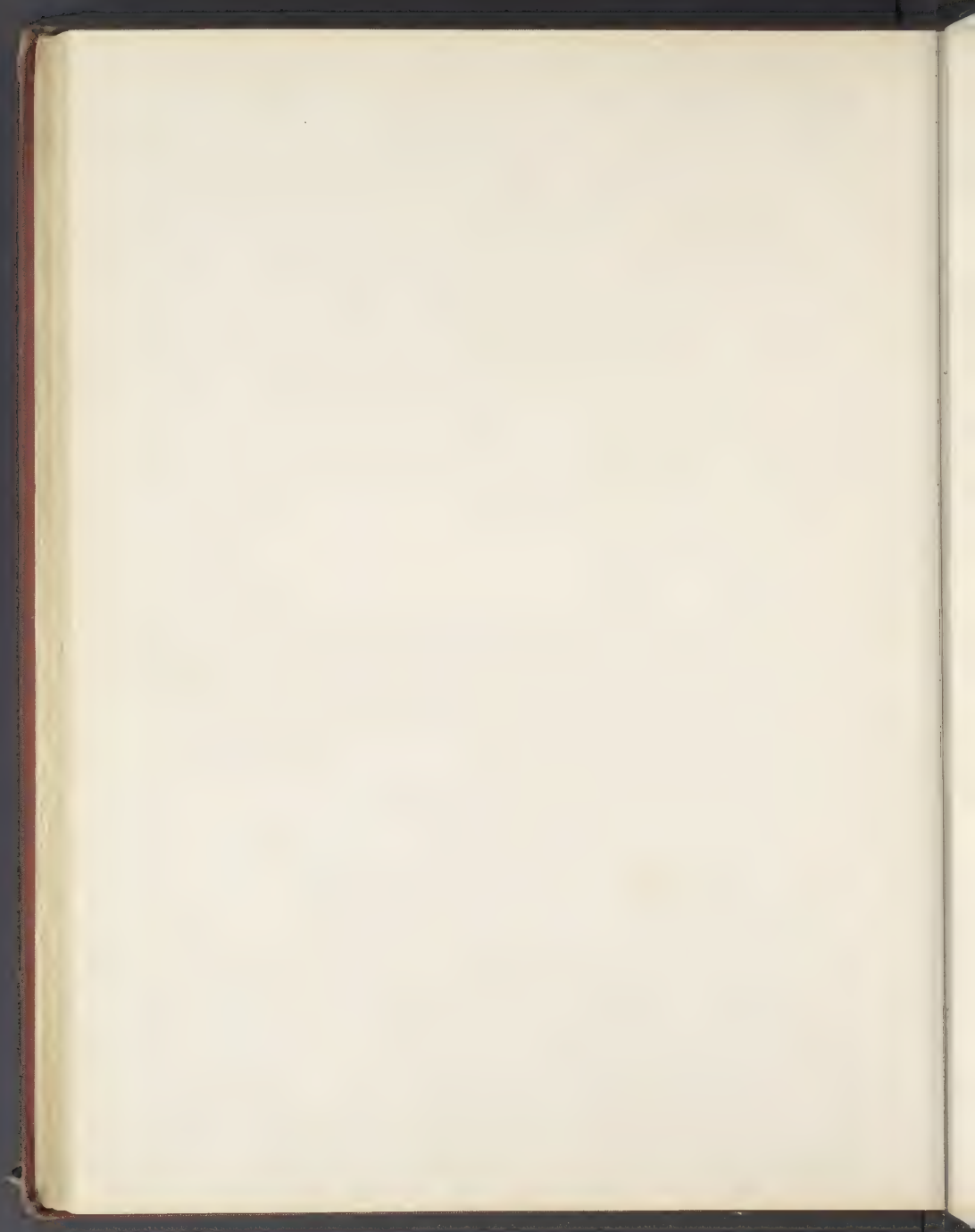
Soit contrainte ou timidité, chat et chatte restent d'abord à une certaine distance l'un de l'autre. Ils épient leurs moindres gestes et se regardent dans le vert des yeux. Sans s'inquiéter si leur musique est d'accord (ce qui choque tant les gens au sommeil léger), ils entament un farouche duo qui dure des heures entières. Ne s'étant jamais vus, ils ont sans doute beaucoup de choses à se dire. Le chat se sert de paroles brûlantes ; la chatte, dans son langage, fait connaître ce qu'elle attend du soupirant.

Tous deux, lentement, rampent contre terre et se rapprochent l'un de l'autre ; mais à peine le matou est-il près de la chatte, que celle-ci prend la fuite avec des tours et des détours, des sauts périlleux, des jeux de cache-cache dont sont témoins cheminées et gouttières. Cette course a excité les amoureux ; ils s'arrêtent de nouveau, entre-croisent d'ardentes prunelles, jusqu'à ce que la chatte s'élançe sur le mâle, l'égratigne et le morde.

Elle est plus violente qu'à l'intérieur, la passion en plein air. La férocité se mêle aux transports de l'amour. Une extrême jalousie entraîne les matous dans des combats sans trêve ni merci. Le chat qui « a couru » revient au logis le nez griffé, l'oreille déchirée. Pendant ses excursions, il n'a vécu que d'amour et d'eau fraîche. Et pourtant son corps meurtri, son poil sale, sa maigreur, ses oreilles fendues, ne le retiendront pas longtemps tranquille au logis.

Trois mois plus tard, au moindre appel féminin, il n'aura de cesse qu'il n'ait repris ses travaux d'Hercule.

CHAMPILEURY





# LES CHATS

## I

### LES CUNUQUES

Ils ont l'échine grasse et les reins alourdis  
Par la paresse et par les bonnes nourritures,  
Et nos ciseaux les ont à jamais affranchis  
De la tentation des chaudes aventures.

Avec le sexe, ils sont réservés et polis ;  
On peut les recevoir dans les familles pures.  
Ils sont bien élevés, respectent les tapis  
Et font discrètement leurs petites ordures.

Gravement accroupis dans un coin du foyer,  
L'œil mi-clos, le nez moite, ils ont l'air de veiller  
Sur la soupe qui chante au fond de la marmite ;

Ou bien ils vont, à pas souples et nonchalants,  
Et leur queue ondoyante a des mouvements lents  
Que jamais un désir ne fait vibrer plus vite.

## II

## LES AUTRES

Les Autres sont les gueux, les maigres révoltés,  
Les pirates hardis, les coureurs de gouttières ;  
Ils sont ébouriffés, égratignés, crottés ;  
Des feux inquiétants luisent sous leurs paupières.

Ils vivent de raccrocs et de vols effrontés ;  
Ils sont les noirs bandits redoutés des portières  
Et leurs méfaits, de bouche en bouche colportés,  
Font s'indigner tout un chorus de cuisinières.

On n'aime pas les voir surgir au bord d'un toit :  
On sait qu'ils n'ont ni feu, ni lieu, ni foi, ni loi  
Et que toute pudeur est chez eux abolie ;

Si bien qu'on se demande enfin quel est l'attrait  
Qui fait que, malgré tout, la chatte se rallie  
Au panache insolent de leur queue en arrêt.

ARMAND MASSON.





## MADAME THÉOPHILE



MADAME THÉOPHILE était une chatte rousse à poitrail blanc, à nez rose et prunelles bleues, ainsi nommée parce qu'elle vivait avec nous dans une intimité tout à fait conjugale, dormant sur le pied de notre lit, rêvant sur le bras de notre fauteuil, pendant que nous écrivions, descendant au jardin pour nous suivre dans nos promenades, assistant à nos repas et interceptant parfois le morceau que nous portions de notre assiette à notre bouche.

Un jour, un de nos amis partant pour quelques jours, nous confia son



perroquet, pour en avoir soin pendant son absence. L'oiseau se sentant dépaycé était monté, à l'aide de son bec, jusqu'au haut de son perchoir et roulait autour de lui, d'un air passablement effaré, ses yeux semblables à des clous de fauteuil, en fronçant les membranes blanches qui lui servaient de paupières.

M<sup>me</sup> Théophile n'avait jamais vu de perroquet et cet animal nouveau pour elle, lui causait une surprise évidente.

Aussi immobile qu'un chat embaumé d'Egypte dans son lacet de bandes-lettes, elle regardait l'oiseau avec un air de méditation profonde, rassemblant toutes les notions d'histoire naturelle qu'elle avait pu recueillir sur les toits, dans la cour et le jardin. L'ombre de ses pensées passait par ses prunelles changeantes, et nous pûmes y lire ce résumé de son examen :

— « Décidément, c'est un poulet vert. »

Ce résultat acquis, la chatte sauta à bas de la table où elle avait établi son observatoire, et elle alla se raser dans un coin de la chambre, le ventre à terre, les coudes sortis, la tête basse, le ressort de l'échine tendu, comme la panthère noire du tableau de Gérôme, guettant les gazelles qui vont se désaltérer au lac.

Le perroquet suivait les mouvements de la chatte avec une inquiétude fébrile ; il hérissait ses plumes, faisait bruire sa chaîne, levait une de ses pattes, en agitant les doigts, et repassait son bec sur le bord de sa mangeoire. Son instinct lui révélait un ennemi méditant quelque mauvais coup.

Quant aux yeux de la chatte, fixés sur l'oiseau avec une intensité fascinatrice, ils disaient dans un langage que le perroquet entendait fort bien et qui n'avait rien d'ambigu :

— « Quoique vert, ce poulet doit être bon à manger. »

Nous suivions cette scène avec intérêt, prêt à intervenir quand besoin serait !

M<sup>me</sup> Théophile s'était insensiblement rapprochée ; son nez rose frémissait, elle fermait à demi les yeux, sortait et rentrait ses griffes contractiles. De petits frissons lui couraient sur l'échine, comme à un gourmet qui va se mettre à table devant une dinde truffée : Ce mets exotique chatouillait sa sensualité.

Tout à coup, son dos s'arrondit comme un arc qu'on tend, et un bond

d'une vigueur élastique la fit tomber juste sur le perchoir. Le perroquet voyant le péril, d'une voix de basse comme celle de M. Prud'homme, cria soudain :

— « As-tu déjeuné, Jacquot ? »

Cette phrase causa une indicible épouvante à la chatte, qui fit un saut en arrière. Une fanfare de trompette, une pile de vaisselle se brisant à terre, un coup de pistolet tiré à ses oreilles n'eussent pas causé à l'animal félin une plus vertigineuse terreur. Toutes ses idées ornithologiques étaient renversées.

- « Et de quoi ? — De rôti du Roi ! » continua le perroquet.

La physionomie de la chatte exprimait clairement :

— Ce n'est pas un oiseau. C'est un Monsieur : il parle !

Quand j'ai bu du vin clair  
Tout tourne au cabaret !

chanta l'oiseau, avec des éclats de voix assourdissants, car il avait compris que l'effroi causé par la parole était son meilleur moyen de défense.

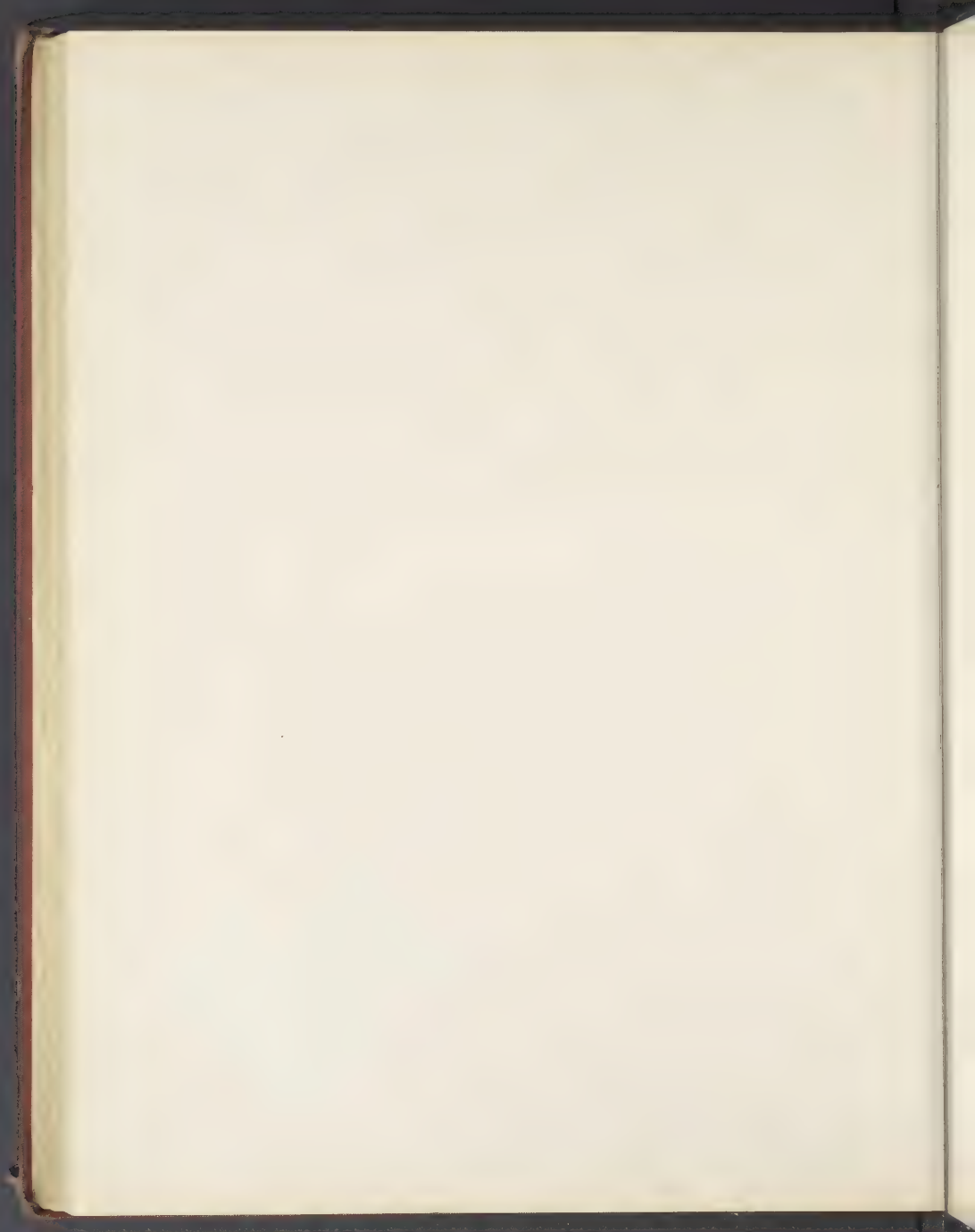
La chatte nous lança un coup d'œil plein d'interrogation et notre réponse ne la satisfaisant pas, elle alla se blottir sous le lit, d'où il fut impossible de la faire sortir de toute la journée.

Les gens qui n'ont pas l'habitude de vivre avec les bêtes et qui ne voient en elles, comme Descartes, que de pures machines, croiront sans doute que nous prêtons des intentions au volatile et au quadrupède. Nous n'avons fait que traduire fidèlement leurs idées en langage humain.

Le lendemain, M<sup>me</sup> Théophile, un peu remise, essaya une nouvelle tentative, qui fut repoussée de même.

Elle se le tint pour dit, acceptant l'oiseau pour un homme.

THÉOPHILE GAUTIER





# LE VIEUX LOUVAIN



## LA TOUR DE JANSÉNIUS



Monsieur Karl Meunier, le sympathique artiste dont le crayon poétise tout ce qu'il touche, a gracieusement offert à « l'Album Illustré du Grand Concours » un fort beau dessin de la « Tour de Jansénius » que nous reproduisons ici.

Il n'est pas de touriste, qui passe par Louvain, sans aller visiter ce souvenir vivace de l'ancienne Université.

Il n'est pas un étudiant de l'Alma Mater qui ne se soit arrêté vingt fois sur le pont de la Dyle, rue des Récollets et qui, appuyé sur le parapet, n'ait contemplé la célèbre tour en évoquant la mémoire de l'illustre Jansénius.

Seuls, peut-être, les Louvanistes pur sang en ignorent l'existence ; tout au moins, la signification ! On dédaigne si volontiers l'Histoire !

Ce n'est pas leur faire injure d'ailleurs. L'homme est ainsi fait : il dédaigne ce qui est à sa portée et réserve son admiration pour ce qui vient de loin ou pour ce qu'il trouve à l'étranger.

Nous avons besoin d'un prétexte pour refaire l'historique, cent fois tracé, de la « tour de Jansénius ». Le prétexte est trouvé.

Or donc, que les Louvanistes pur sang apprennent, que Corneille Jansénius

naquit au village d'Acquoy, près de Leerdam, en Hollande, en l'an de grâce 1585 et qu'il vint, comme beaucoup de ses compatriotes, achever à Louvain ses études théologiques. La docte Faculté le proclama Docteur et des fêtes célébrèrent cette nomination.



Son amour de la science, son aptitude au travail, la simplicité de ses mœurs, appelèrent sur le jeune savant l'attention du Sénat académique. Le Docteur Jansénius fut investi, en 1617, d'un poste de confiance dont il fit un poste d'honneur.

La séparation de la Hollande d'avec les Provinces du Sud des Pays-Bas était un fait consommé. La Religion réformée avait fini par dominer et les

catholiques étaient réduits à chercher à l'étranger un enseignement théologique orthodoxe.

C'est dans ces conjonctures que fut érigé à Louvain, en 1616, le « Collège de Hollande » dans le but d'y former des Missionnaires capables de maintenir et de propager la foi catholique dans leur pays.

Le nouvel établissement fut ouvert en 1617 et installé dans l'hôtel de la famille « Uten Liemingen », une des plus anciennes lignées patriciennes de la noble cité. Jansénius fut appelé à la présidence qu'il exerça jusqu'en 1624.

Le Collège de Hollande était situé place Saint-Antoine.

Les bâtiments sont occupés aujourd'hui par les « Filles de Marie » dont le couvent est mieux connu sous le nom d'« Institut Paridaens » du nom de la fondatrice Dame Cicercule Paridaens de Mons, décédée à Louvain, voici juste un demi-siècle.

La Dyle coulait à l'extrémité de la propriété et baignait le mur des anciennes fortifications, construites en 1165, qui servait de limite à l'enclos.

Jansénius, comme il sied à un savant en us, s'isolait volontiers. Il recherchait le calme et la tranquillité que la jeunesse qu'il dirigeait troublait sans doute plus qu'il ne désirait.

Il avisa un vieux bastion sis au fond du jardin, au bord de la Dyle et, dès 1618, s'en fit une demeure. Il exhaussa le bastion et sur sa base circulaire fit élever deux étages, percés de fenêtres à croisillons; un toit conique à six pans, surmonté d'une flèche en forme de poire, acheva de rajeunir la vénérable ruine. L'informe bastion devint une tour élégante, contre laquelle on adossa une petite construction avec pignon à gradins.

Ce gracieux ensemble offre un type assez réussi du style flamand du XVII<sup>e</sup> siècle. L'alternance de briques rouges avec des pierres de taille blanches, posées en assises parallèles, produit une bigarrure assez en vogue à cette époque.

Le savant théologien s'installa très simplement dans sa nouvelle habitation. On montre encore la modeste alcôve de sa chambre à coucher, à laquelle un escalier tournant, en chêne, donne accès. Du cabinet de travail, où il passa six années dans l'étude et dans la méditation et où il écrivit son *Augustinus*, il

ne reste plus qu'une chaise en chêne, avec siège et dossier de cuir, garni de clous en laiton.

Corneille Jansénius appelé à l'évêché d'Ypres, quitta à regret sa tour solitaire.

Il illustra par son savoir et sa piété le siège épiscopal, et mourut le 6 mars 1638.

L'*Augustinus* fut publié après sa mort et les doctrines austères qu'il y professait donnèrent le jour au « Jansénisme ».

Feu M. Alphonse Vanden Peereboom a consacré à cette noble physionomie une biographie très attachante.

Le « Collège de Hollande » sut maintenir la réputation que lui avait léguée son premier président : il subsista florissant jusqu'en 1797 et sombra alors sous l'arrêté de l'Administration centrale du Département de la Dyle qui supprima du coup les 44 établissements similaires qui avaient élevé si haut le renom des écoles de Louvain.

La « Tour de Jansénius » est un des derniers vestiges populaires qui rattache le présent au passé et projette sur l'Université restaurée en 1834, quelques rayons de la gloire de l'antique Alma Mater.

*A. Munch*





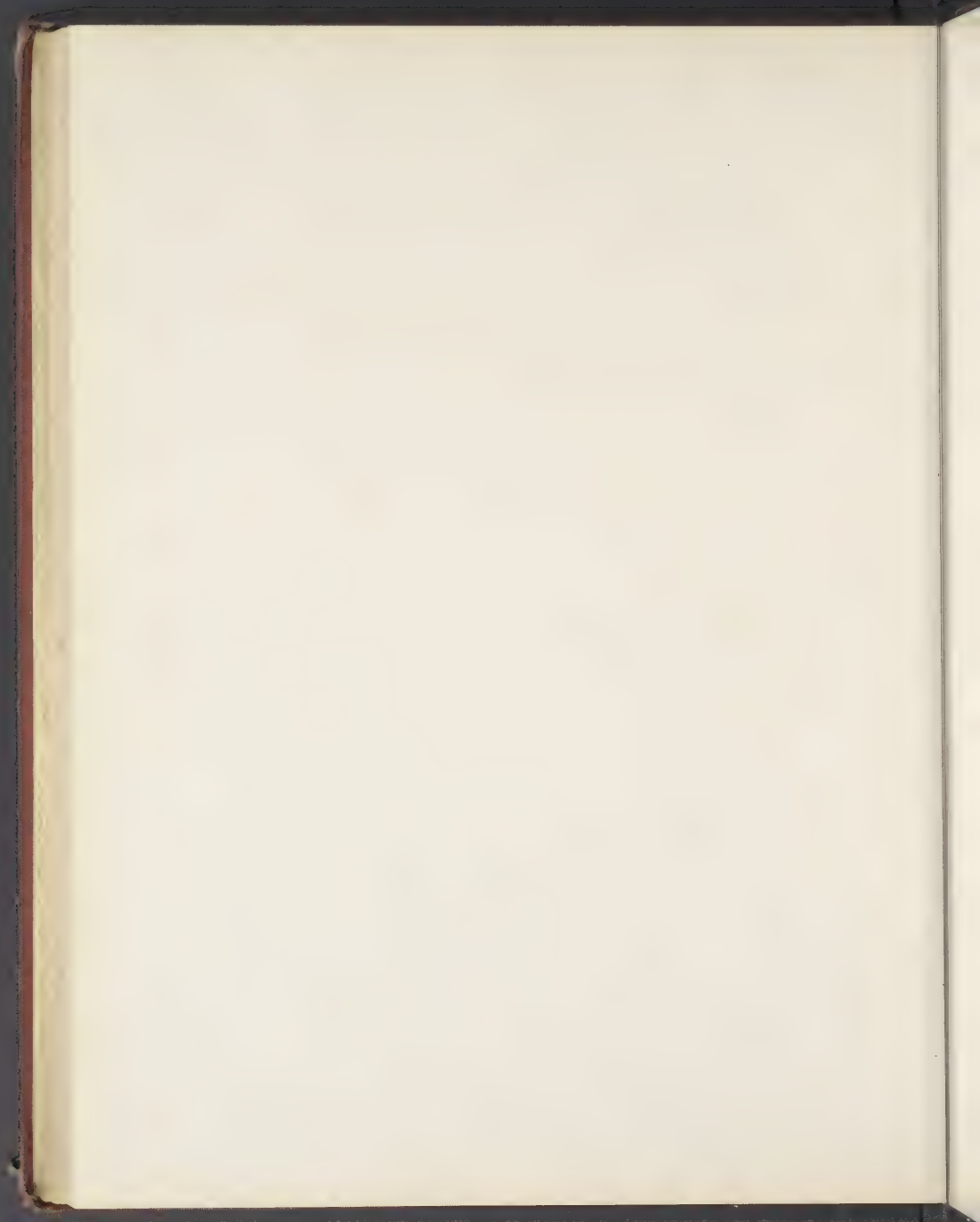
L'ital suspendait ses glorieux la motte.  
Les ruygels arduement se plaçant dans cimabes  
au vaine des hutes un rose se serein,  
et le saumon d'argent avient l'etat des sables.

Sur le maître l'œuvre des cabelliers camarès  
s'illanguissent, l'œuvre vaine de l'abbé vaine,  
dans les quinquante-propre s'illanguissent les hutes  
près de l'œuvre se serein l'œuvre s'illanguissent.

Mais les œuvres s'illanguissent me charmant. L'œuvre s'illanguissent  
c'est comme un rose d'or le plus serein serein...  
L'œuvre s'illanguissent n'est plus d'or le plus serein serein...

et l'œuvre s'illanguissent les œuvres s'illanguissent  
et l'œuvre s'illanguissent les œuvres s'illanguissent  
et l'œuvre s'illanguissent les œuvres s'illanguissent !

*Théo Hamon*





LE  
PETIT LIEUTENANT

*Souvenir des Grandes Manœuvres*

A mon cher FERNAND XAU.

**L** enrage, le petit lieutenant!

Anne de Vertalleyn a fait le voyage de Namur tout exprès pour lui apporter son rire frais et ses fraîches joues, voici que le général, au lieu d'ordonner l'attaque pour neuf heures du matin a fait sonner le boute-selle avant l'aube.

L'escadron s'est ébranlé. Le petit lieutenant contrit, ronchonnant comme un vieux capitaine, coule scurnoisement son regard vers les fenêtres de l'Hôtel

du Cygne-Bleu, où la fière Anne doit se morfondre dans les angoisses d'une attente vaine.

— En avant ! au galop !

Avec un bruit de tonnerre, l'escadron gravit un monticule que domine un moulin autour duquel vont se concentrer les opérations de la journée. Le canon ronfle et les crépitements de la fusillade déchirent l'air. On se bat ferme. Ah ! si c'était la vraie guerre, le petit lieutenant, féru d'amour et désolé, tuerait beaucoup, sans doute, ou se ferait tuer, peut-être.

En avant, encore ! On arrive près du moulin et le colonel, un brave à tous crins, carré et trapu, vient de crier : Halte !

Le général, au milieu d'un groupe constellé de décorations, chamarré de broderies, hérissé de plumets et de panaches, donne des ordres et, de temps en temps, se retourne pour lancer une ocellade du côté de l'unique fenêtre du moulin, où se tient une jeune femme dont on ne peut distinguer les traits... la générale bien certainement !

Tout à coup, une fanfare éclate ; les mâles accents d'un air guerrier rythment le pas d'un régiment qui défile au pied du monticule. La femme se penche, échange avec le général un geste familier où il y a, parbleu, de la tendresse et sa figure se trouve en pleine lumière.

Le petit lieutenant étouffe une exclamation de colère et frise furieusement sa fine moustache : il vient de reconnaître la superbe Anne de Vertalleyn.

Mais, soudain, moulin, femme, général, crachats, broderies et panaches, tout disparaît ; l'escadron, emporté par un commandement sonore, roule vers une masse d'infanterie toute hérissée de baïonnettes. Et pendant deux mortelles heures, enfiévré, rageur, le petit lieutenant, indifférent à tout, au milieu des fracas du combat, rumine une vengeance corsée.

.....

Le soir, la bataille est terminée. L'Hôtel du Cygne Bleu flamboie de toutes ses fenêtres illuminées. Dans la rue, des badauds écoutent les rires joyeux, le tintement des verres et le cliquetis des fourchettes.

La belle Anne de Vertalleyn n'est point rentrée et le général est introuvable.

.....

Un mois après.

Dans son grand hôtel sombre de la rue Belle-Campagne, la générale, radieuse et allanguie, est paresseusement étendue sur une chaise longue. Ses beaux yeux dévorent un sonnet écrit au verso d'une photographie représentant un gentil officier.

Un sourire triomphant plisse les lèvres couleur de fraise de la belle lectrice.

Le petit lieutenant s'est bien vengé.

F. A. STEENACKERS.



# SALOMÉ

Aujourd'hui...



Toute en tulle, légère et féroce, un grand peigne  
Mordant ses crins d'or fauve et, d'un air délicat,  
Du revers de sa main portant sur un grand plat  
La tête de Pierrot, dont le front troué saigne,

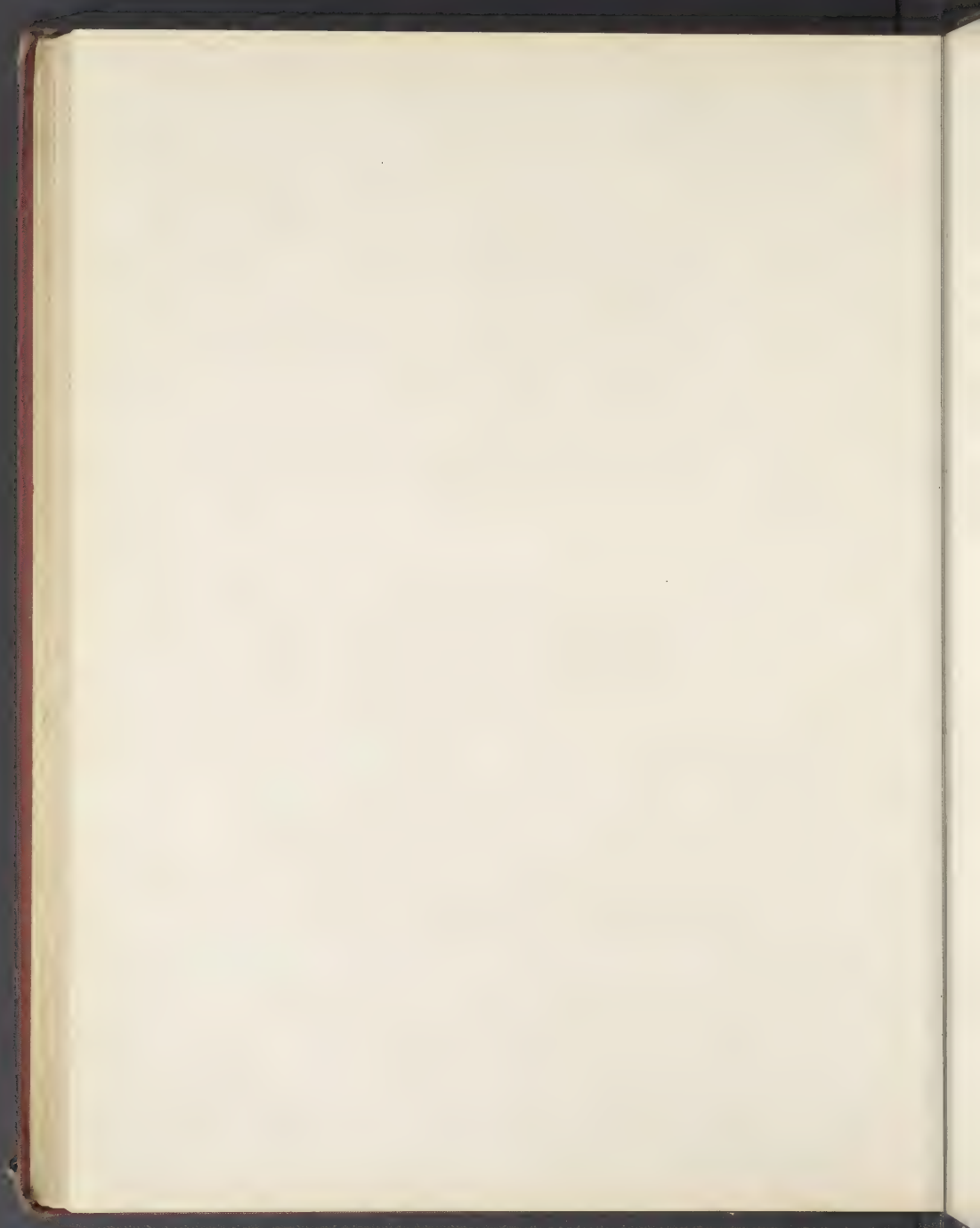
Elle apparaît dans l'ombre au pied de l'Opéra,  
Très blanche ; et se tournant, dans sa jupe étoilée  
De paillons, vers la tête horrible et mutilée,  
Ebauche sur sa lèvre un rire scélérat.

La tête blême et veule avec ses larges plaies  
A la tempe et ses yeux révulsés, dont deux taies  
Sont les mornes regards, a pour nimbe un louis d'or ;

Un louis... et, sous son fin maillot taché de boue  
Et de sang, Salomé, fille et sœur de la Mort,  
Rit à l'Humanité, que ce louis d'or bafoue.



croquis de mon tableau **SALOME**  
appartenant à S.M. le Roi de Belgique.



POÉSIE

DE

THÉO HANNON



**MIGNONNE**

MUSIQUE

DE

EM. MATHIEU

# MIGNONNE

POÉSIE

DE

THÉO HANNON

MUSIQUE

DE

EM. MATHIEU

*Andantino con anima.*

CHANT.

PIANO.

Mi - gnon - ne

*mf* *pp*

Ped. \* Ped. \*

The first system of the musical score for 'Mignonne'. It features a vocal line (CHANT.) and a piano accompaniment (PIANO.). The tempo is marked 'Andantino con anima.' The key signature has one sharp (F#). The vocal line begins with a whole rest followed by the lyrics 'Mi - gnon - ne'. The piano accompaniment starts with a melody in the right hand and chords in the left hand. Dynamics include *mf* and *pp*. Pedal points are indicated with 'Ped.' and asterisks.

ton corps frêle ——— est tout un u.ni.vers! — Prenant ta bou - che comme é -

*p*

Ped. \*

The second system of the musical score. The vocal line continues with the lyrics 'ton corps frêle ——— est tout un u.ni.vers! — Prenant ta bou - che comme é -'. The piano accompaniment continues with a melody and chords. A dynamic of *p* is marked. Pedal points are indicated with 'Ped.' and an asterisk.

- toi - lo As - sis. à tes ge - noux, pour des pa - ys di - vers Rien sou -

Ped. \* Ped. \* Ped. \*

The third system of the musical score. The vocal line continues with the lyrics '- toi - lo As - sis. à tes ge - noux, pour des pa - ys di - vers Rien sou -'. The piano accompaniment continues with a melody and chords. Pedal points are indicated with 'Ped.' and asterisks.

-vent je mets à la voi le

Dans tes yeux verts, profonds, — dangereux et béants,

*à Tempo*  
Dans tes ma-gné-ti-ques pri-nel-les Je re-trou-ve la mer vas-te

*tre corde*

et les o-cé-ans — Aux at-trac-ti-ons é-ter-

nel - - - les. Les bouts de sor - don -

*rit. dim. a Tempo.*

Ped.

nés de tes lourds che-veux bruns Qui mor - dent tes chairs a-mi-ca-les.

*suivez.*

Ped.

*poco più lento.*

Mé - vo - quent les halliers vier - ges et les par-fums Des grasses fo -

*marcato.*

Ped.

*più lento assai.*

- rêts tro-pi-ca - les. Ton cœur c'est le dé -

Ped.

- sert immense et sans mer - ci Par ses ar - den - tes ca - ni -

*Più lento.*

*marcato.*

- cu - les - Mais j'a - borde au Japon fée -

*a Tempo.*

*lento.*

*pp*

*Ped. tre corde.*

*Ped*

- ri - que mon sou - ci En bai - sant tes pieds - mi - nus - cu - les

*mf*

*\* Ped. \**

en baisant tes pieds... Mi - gnon - ne!

*mf*

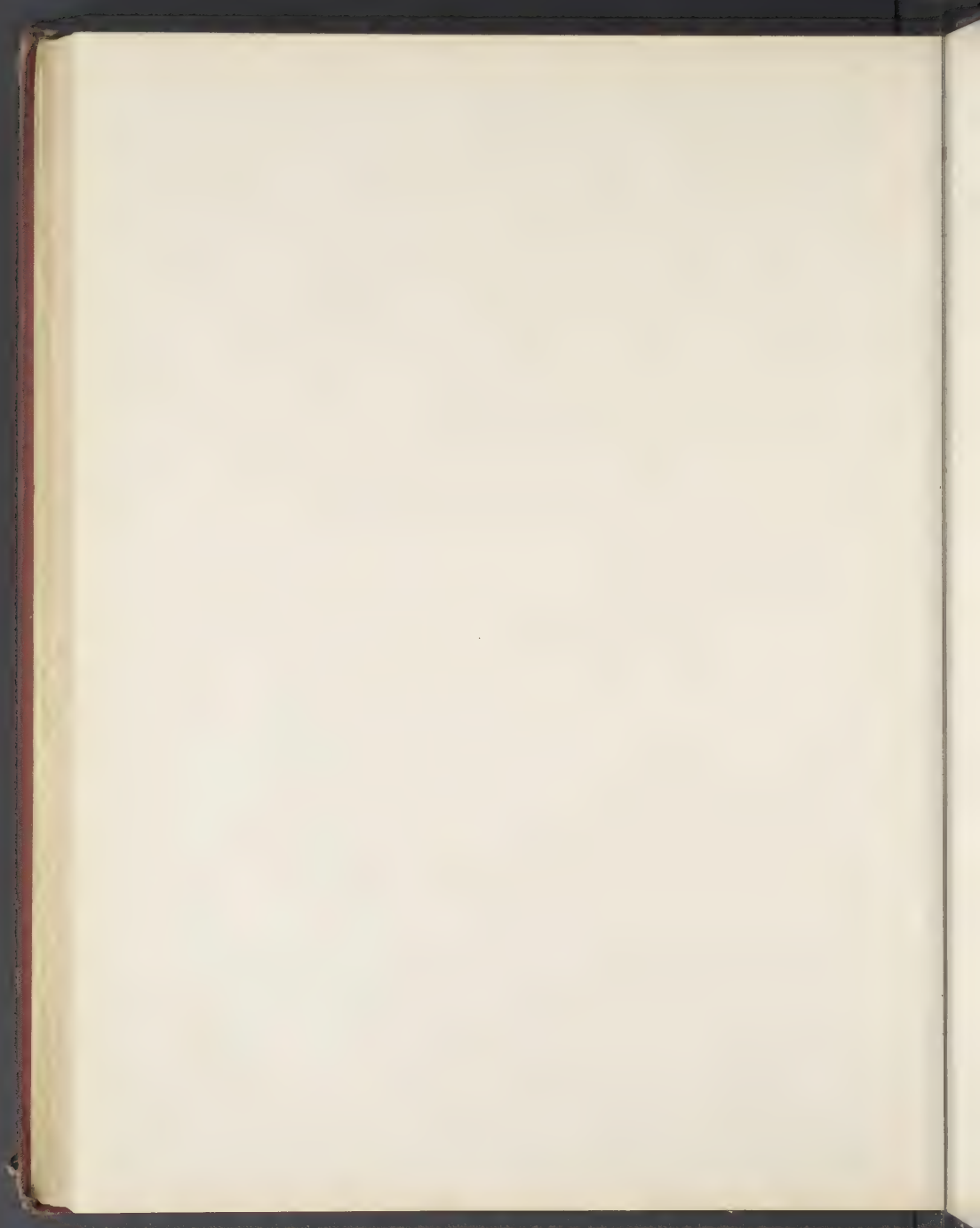
*mp*

*pp*

*Ped. \**

*\* Ped. \**

*Édouard LACOMME*





## AU CONGO

---

A ALBERT TINCHANT.

O terre du Soleil, Vierge aux attraits sauvages,  
Montre au Belge éniçant qui foule tes rivages,  
Ton sol tout ruisselant et de gemmes et d'or,  
Ton luxe végétal, le verdoyant trésor  
De tes steppes de feu, flamboyantes savanes,  
Dont les hautes forêts se voilent de lianes !  
Que les yeux, à l'aspect de ta fauve splendeur,  
Contemplant, éblouis, la superbe grandeur  
De tes monts tourmentés, aux cimes orageuses,  
Tes fleuves ressemblant à des mers voyageuses,  
Tes lacs majestueux, frères des Océans.  
Ta sublime beauté qui triomphe des ans.

Tu connaîtras bientôt, coin du vieil hémisphère,  
Le compas d'Archimède et la lyre d'Homère,  
Le tangible idéal des savants glorieux  
Et les utiles fruits des Arts industrieux,  
Au Congo, le Progrès apporte sa semence  
Qui du siècle qui meurt au siècle qui commence,

Suivant des lois d'en haut l'inductable cours,  
Germe en tous les sillons, plus féconde toujours.  
La Belgique, qui suit l'opinion compacte,  
Commence une grande œuvre, accomplit un grand acte;  
Elle dit : Fiat Lux ! Et la Liberté luit,  
De ses rayons vainqueurs elle chasse et poursuit  
L'Esclavage effaré, dont les ailes funèbres  
Claquent lugubrement dans les noires ténèbres,  
Cherchant, ivre de rage, un repaire où mourir.

Libre dans le présent, libre dans l'avenir !  
Libre, libre à toujours la race infortunée !  
Q'à l'éternel opprobre on avait condamnée !  
Plus de stigmaté au front et plus de fers aux bras !  
Plus de fouet ! Plus de sang ! Plus d'ignobles haras ;  
Plus de maître enrichi par la luxure infâme !  
Homme à toi tes sueurs ! à toi tes fils, ô femme !  
A vous tous la famille, à vous la dignité !  
Nègres qu'on reniait, à vous l'humanité !  
Esclavage, pour toi cette proie est perdue ;  
C'est pour tes crocs maudits de la chair défendue ;  
Ils vont, guidés par nous, tous ces hommes nouveaux,  
Cueillir les premiers fruits de leurs libres travaux.  
Sur ce sol, vierge encor, que la mère Nature  
Offre à leur pauvreté, réserve à leur culture,  
Ils oublieront bientôt tous les tourments soufferts :  
Les morsures du fouet, les étreintes des fers.  
Pour hâter leurs progrès dans la nouvelle voie,  
Sublime apostolat, l'Europe leur envoie,  
De hardis pionniers, soldats instituteurs.  
Et ces maîtres sacrés, saints initiateurs,  
Font naître des vertus où n'étaient que des vices,  
Font germer lentement dans ces âmes novices  
La noblesse du Bien, la grandeur du Devoir.  
Le vieux Monde surpris, à cette heure, peut voir  
Ces soldats du Progrès, altérés de justice,  
Achever à l'envi l'œuvre réparatrice,  
Et poursuivre là-bas, au bout de l'Univers,  
L'extinction du crime et le rachat des fers.

F. A. S.



## LE COUPÉ DE LA VEUVE MOURARDOU

PAR

VICTOR CAPOUL

4-1

A Madame P. MUSSELY.

**L**a pendule, au grand salon du Castelet, marquait dix heures du soir. Cette heure déjà tardive pour les habitants de cette modeste demeure se répercuta alors dans les corridors et les dépendances de la maison déserte, avec cet ensemble de sonneries vibrantes et pressées, particulières aux grandes horloges des campagnes du Midi.

Le Castelet, situé sur les premières collines qui dominent la plaine de Toulouse, à la limite du département du Gers, élançait dans le clair horizon, ses deux maigres tourelles percées dans le haut de plusieurs rangées de petits trous noirs où s'abritaient des envolées de pigeons blancs et roses, jetant dans le silence de cette solitude l'éternel et douloureux roucoulement de leur chanson d'amour. — De la terrasse de la maison, sur laquelle un paon étale le magnifique et long panache mordoré de sa queue, une immense prairie décline en pente douce vers la plaine toute ensanglantée des fleurs rouges des sainfoins et des coquelicots; dans le lointain, la masse confuse des arbres déroule ses grands dômes de verdure, suivant la ligne inégale et tortueuse des ruisseaux, marquant çà et là de bordures sombres les larges et lumineux espaces, où frissonne sous les chaudes haleines, du vent du Midi, l'or mouvant des avoines et des blés mûrs!

La campagne, comme lasse de la chaleur du jour, semble inanimée aux heures silencieuses et mélancoliques du soir, seulement troublées par les appels réitérés des bouviers et le tintement des clochettes lointaines des troupeaux, regagnant les hauteurs des métairies environnantes.

Si la maison qui abritait la plus riche propriétaire de la contrée, Madame veuve Mouradou, était d'apparence simple et bourgeoise, les terrains, bois, vignes et métairies qui en dépendaient, en faisaient le plus vaste domaine connu à dix lieues à la ronde. Cette fourmi humaine, comme on l'appelait dans le pays, amassait depuis des *années et des années* ses revenus, sans y toucher presque — « Tout ça c'est pour mes enfants » disait-elle à tout propos, et thésaurisant sans cesse, elle en était arrivée à posséder son petit million bien net, bien liquide, que lui faisait valoir de son mieux, maître Firmin Laplassotte, le notaire bien connu et bien pensant de Légnac-sur-Save.

\* \*

— Il n'est que temps de lever la séance, s'écria au dernier coup de dix heures, le vieux docteur Anouilh, — un type — qu'on rencontrait par tous les temps, sur sa jument Blanchette, arpentant les routes poudreuses, tenant d'une main un immense parapluie décoloré par les ardeurs du soleil et la violence des pluies, et de l'autre une longue branche feuillue pour chasser les myriades de mouches bourdonnantes autour de sa malheureuse monture.

Le docteur Anouilh n'avait pas, comme ses jeunes confrères, cédé aux entraînemens du luxe d'un cabriolet ; il était resté fidèle à ses vieilles habitudes et le dimanche, au banc d'œuvre réservé aux autorités de la petite commune de la Salvetat qu'il habitait, il arrivait toujours frais et pimpant dans son bel habit bleu barbeau à boutons d'or qu'il ne revêtait que pour assister aux offices, le repliant bien vite après dans la vieille armoire familiale où il reposait depuis la Restauration, soigneusement plié dans sa petite gaine de lustrine grise toute imprégnée d'une vague odeur de camphre et d'iris. — Rasé de frais, le cou emprisonné dans les plis de sa cravate, moins blanche que la neige de ses cheveux, sa belle face rougie et comme balafrée par un large et bon sourire, ressortait encore plus franchement sympathique, éclairée par des yeux vifs petits et malins d'un bleu clair, qui apparaissaient comme deux fleurettes de lin épanouies dans une touffe de coquelicots !

La lumière du salon s'affaiblissait insensiblement. — Dans cette pièce, la seule éclairée de la maison, se retrouvaient tous les soirs, la maîtresse du logis,

Jean Amoureux le maître valet et la servante Annon, tricotant sans relâche dans l'embrasure d'une fenêtre, les yeux perdus dans le vague.

Le docteur était venu ce soir-là, faire sa partie de dominos avec Madame Mourardou « sa très honorée cliente et amie. »

— Annon! s'écria-t-il en se levant, va seller ma bique; je suis brisé, fourbu et il n'est que temps de rentrer à la Salvetat. — Ce matin j'ai dû aller à Ségoufielle, aux Aramous; à peine étais-je de retour chez moi, qu'un jeune gars venait me chercher pour me rendre sur l'heure à Saint-Lys, afin de délivrer sa pauvre femme en couches... Pardon! ma très honorée cliente et amie, mais ces choses-là se voient journellement! J'arrive: il n'était que temps! Passant par Fontenilles j'ai longé la forêt et suis venu jusqu'ici un peu pour votre partie de dominos et beaucoup pour savoir où en était votre asthme, très honorée cliente et amie, car j'avais bien diagnostiqué et il est profondément regrettable que vous n'ayez pas cru devoir, sur mon conseil, aller consulter à Toulouse le prince de la science, mon très honorable confrère et ami le docteur Delafosse.

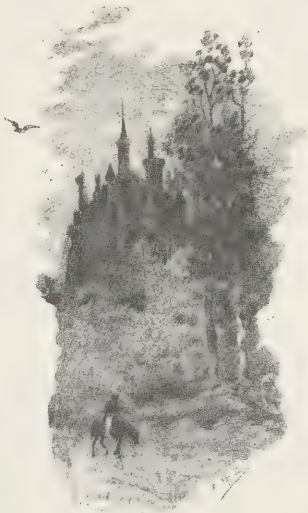
— J'ai confiance en vous, et ne suis du reste, si malade que vous voulez bien le dire.

— Si vous n'y prenez garde, il ne sera plus temps! et sur cette réplique qui lui était habituelle, il empocha douze gros sous vert-de-grisés, qu'une chance persistante lui avait fait gagner, après les émotions variées de deux heures consécutives de dominos, où il était devenu de première force.

— Eh pardieu! à qui la faute, grommela-t-il en se retirant — vous courez les foires et les marchés dans votre sacrée jardinière ouverte à tous les vents...

— Docteur!

— Pardon, très honorée cliente et amie, mais vraiment c'est de la dernière imprudence.



— Eh bien ! et vous, toujours en plein air sur Blanchette ?

— Moi, c'est différent, je suis un sanguin, j'ai besoin d'air... voyons, voyons, pourquoi n'acheteriez-vous pas un bon coupé, bien clos, bien suspendu, bien confortable, où vous seriez à l'abri de la pluie, du soleil, de toutes les intempéries enfin ?

Tenez, une occasion unique se présente, et sortant de sa poche le *Petit Messager du Midi*, il lut à la page des annonces, l'avis suivant :

A VENDRE, POUR CAUSE DE DÉPART  
UN MAGNIFIQUE COUPÉ, N'AYANT PRESQUE PAS ROULÉ

*S'adresser à M<sup>r</sup> JUSTROBE, Carrossier, 22, Rue Neuve, St-Aubin.*

OCCASION UNIQUE

— Profitez-en, morbleu ! Il n'est que temps !

A cette idée de l'acquisition d'un coupé, la vieille Madame Mourardou faillit s'évanouir et se mit à pousser les cris d'une pintade qu'on plumerait vivante. C'était pour le moins l'affaire d'une *couple* de mille francs ! Faudrait voir comment s'annonçaient les récoltes, si l'oidium n'attaquait pas les vignes, si le négril ou la cuscute ne dévorait pas les secondes coupes ; mais une mauvaise quinte de toux la prit en ce moment.

— Vous voyez, s'empessa d'ajouter alors le docteur, d'un ton d'affectueux reproche.

La vieille avare, sous l'étreinte douloureuse de cette crise qui l'étouffait, se soumit quoiqu'à regret à cette ordonnance si coûteuse de son docteur et donna sur l'heure, sans y mettre le temps de la réflexion (dit-elle), l'ordre au maître valet Jean Amoureux, de se rendre le lendemain même à Toulouse, pour y faire l'acquisition du fameux coupé signé du Mühlbacher de la carrosserie Toulousaine !

.\*

— Un coupé ! se dit la veuve Mourardou en se glissant dans son lit entre deux signes de croix, un coupé ! quelle folie à mon âge... mais une pensée conso-

latrice vint calmer son inquiétude, au souvenir des gronderies affectueuses de sa fille et de son gendre Aristide Laplainte, quand il lui arrivait de se surmener un peu ; « Ces chers enfants murmura-t-elle en fermant les yeux, mêlant leur cher souvenir dans les derniers marmottages de sa prière du soir, comme ils vont être heureux, en apprenant la nouvelle !

....Pendant ce temps, Blanchette allait *trique traque, trique traque*, suivant la lisière du bois de Fontenilles, d'où l'on apercevait la silhouette sombre du château de la Salvetat, qu'illuminait à des intervalles rapprochés, la lumière phosphorescente et fugitive des éclairs de chaleur courant dans un ciel lourd d'orage.

Le docteur succombant à la fatigue, doucement bercé par l'allure tranquille de sa monture, s'était peu à peu assoupi. Blanchette se sentant la bride sur le cou, savait très bien à quoi s'en tenir ; aussi ce fut au pas et mordillant de ci de là aux poussettes nouvelles, qu'elle fit son entrée dans le village, sur le tard de cette journée de juillet, par une nuit presque noire, toute alanguie des chaudes buées agrestes du soir, suavement parfumées de l'odeur pénétrante des menthes sauvages et des foin nouvellement coupés dans la plaine.

Après la montée des premières maisons, elle s'arrêta net devant l'habitation du docteur, presque enfouie dans un petit jardinet, où les fleurs communes des lis, passe-roses et tournesols, ces fidèles amantes du soleil, élevaient au-dessus des pimprenelles et des scabieuses des champs, leurs tiges frêles et charmantes.

Le docteur dormait toujours, mais dans son impatience d'entrer à l'écurie, Blanchette se secoua d'une si violente façon, que notre cavalier en perdit du coup l'équilibre ; réveillé ainsi brusquement, ses yeux se portèrent sur une lumière qui filtrait doucement au travers des jalousies de sa chambre à coucher, où l'attendait anxieusement sa pudique épouse.

— Enfin, s'écria-t-il en s'étirant les bras, dans un bâillement sonore qu'il ne put réprimer à la vue de son paisible foyer conjugal... Enfin!... Il n'est que temps!

\* \* \*

Le premier soin de Jean Amouroux en arrivant le lendemain matin à Toulouse, fut de se rendre rue du Vieux-Raisin, où se trouvait l'appartement du jeune ménage Laplainte, qui déjeunait au moment où le maître valet fit son entrée.

— Bonjour ! Monsieur, madame et la compagnie, fit-il en roulant entre ses doigts son large feutre roussi ; je vous apporte des nouvelles du Castelet — Oh ! rien de grave, toujours bien tracassée par son asthme, *la maman*. Je suis venu pour acheter un coupé ; le docteur Anouilh assure qu'il n'est que temps !

— Comment un coupé ! Pour qui un coupé ? s'écrièrent en chœur Aristide et sa femme, qui à cette révélation inattendue quittèrent brusquement la table sur laquelle un gros minet vint s'installer, promenant sa petite langue rose sur les restes du déjeuner, épars dans les assiettes.

Un peu interloqué et ne se doutant pas de l'effet désastreux qu'il venait de produire, le maître valet raconta la scène qui s'était passée la veille au soir, entre le médecin et Madame Mourardou, ajoutant qu'il avait des ordres formels pour l'acquisition du dit coupé..... chez Justrobe..... une occasion unique !

— Gardez-vous-en bien, s'écria le jeune Aristide, mais c'est de la folie ! — Tu le vois, Aspasia, ta mère veut nous ruiner, c'est sûr !

— Un coupé ! vociférait-il en levant les bras au ciel.

— Un coupé ! gémissait Aspasia croisant les siens sur sa maigre poitrine. C'était l'abomination des abominations, la ruine à courte échéance ; finalement ces braves petits cœurs parlaient déjà de faire interdire *la vieille* !

Le maître valet, dans son honnêteté native de paysan, était secrètement indigné de cette petite scène de famille ; mais voilà, il ne voulait pas *se mettre à mal* avec les futurs propriétaires du Castelet, et il restait là, sans mot dire, hésitant, ne sachant que faire.

— J'ai trouvé ! s'écria tout à coup Aristide en se frappant le front comme autrefois Archimède découvrant la pesanteur des corps.

— C'est bien simple. — Vous allez rentrer au Castelet et direz à la belle-mère que vous êtes arrivé trop tard — le coupé était vendu. C'est compris n'est-ce pas ?

— Parfaitement. Eh pardi ! ajouta le maître valet, on peut toujours s'arranger en y mettant des formes ! C'est bien entendu, je suis arrivé trop tard, le coupé était vendu.

— Allons, ménagez-vous au moins, bien le bonsoir à tout le monde et à la

compagnie. — « Trop tard, le coupé était vendu » et il se retira, laissant Aristide et Aspasie dans un océan d'indignations et de perplexités douloureuses....

...Et la-bas, sur les hauteurs du Castelet, la veuve Mourardou, tourmentée à l'idée d'une telle dépense si contraire à ses chères habitudes d'ordre et d'économie, n'avait pu fermer les yeux de la nuit.

A peine le maître valet était-il parti pour Toulouse, qu'elle regrettait maintenant, de ne pas lui avoir donné contre-ordre; elle ruminait déjà le projet de se défaire à tout prix de ce maudit coupé de Damoclès, suspendu depuis la veille sur sa pauvre tête affolée ! Elle arpentait fiévreusement la terrasse du Castelet, interrogeant l'horizon, regardant dans les sinuosités des traverses si son messenger ne revenait pas; elle tressaillait aux cris répétés et stridents des cigales et des grillons perdus dans les herbes, qui lui semblaient des bruits lointains de grelots sur la grande route et son cœur battait violemment à la pensée de voir paraître à chaque instant la preuve accablante, de ce qu'elle considérait comme un véritable délit !

Jean Amoureux arriva enfin, la tête basse, non pas en coupé, mais sur la jardinière qui parut en ce moment aux yeux de la vieille veuve, préférable mille fois à tous les véhicules de Toulouse et du département.

— Trop tard ! s'écria le maître valet avant même de descendre de la carriole — Trop tard ! Je suis arrivé trop tard — le coupé était vendu !

— Vendu ! Est-ce possible ? Quel bonheur, se dit alors la bonne dame, délivrée de l'angoisse cruelle qui l'oppressait depuis le matin. Vendu ! Tant mieux, je n'aurais jamais pu monter dans une boîte pareille ! Et toute guillerette, elle regagna vivement sa chambre, où elle se mit à recompter pour en entendre une fois encore, la délicieuse musique, trois cents beaux louis d'or, que le marchand de bois de Colomiers, Joseph Lamarque, lui avait remis le matin même, en paiement d'une coupe de bois dépendante d'une de ses métairies dite de Saint-Hubert.

. . .

— Faites donc des enfants ! ruminait le maître valet... non, vrai, l'histoire était trop drôle et il ne pouvait plus longtemps la garder pour lui; il la confia à l'Annon, qui de son côté n'eut rien de plus pressé que d'aller la raconter à des lavandières qui étendaient du linge à la grande marnière de la Taillade-Blanche.

Ce fut alors comme une trainée de poudre et dès le lendemain de Brax à Fontenilles, de Léguevin aux Aramous, on ne s'entretenait que de la bonne farce arrivée à la vieille du Castelet. La chose devait tout naturellement parvenir aux oreilles du docteur Anouilh; ce fut un dimanche à la sortie de la messe, sous le porche de l'église où les paysans avaient l'habitude de causer un brin, qu'il découvrit le pot aux roses!

Il ne fit qu'un bond jusque chez lui.

— Il n'est que temps! répétait-il sans cesse, en sellant vivement Blanchette...

— Ah! ces sacrés bougres de Toulouse, ils ne le porteront pas en paradis, s'écria-t-il en filant comme un éclair.

Une heure après, il arrivait chez Madame Mourardou, tout couvert de poussière et de sueur, soufflant comme un phoque dans son bel habit bleu barbeau que dans sa précipitation rageuse il avait oublié de retirer et dont les basques maintenant frippées et maculées d'une écume poussiéreuse, fouettaient ses jambes maigres.

— Savez-vous ce qui se passe, ma très honorée cliente et amie? dit-il à la bonne dame toute saisie d'une pareille entrée.

— Mais non. — Parlez. — Remettez-vous.

Alors dans un flot de paroles suffoquées, il raconta sans reprendre haleine, la fameuse histoire du coupé dont tout le pays jasait d'une inconvenante façon.

A cette révélation, madame Mourardou demeura interdite.... frappée au cœur.... Un léger frémissement de colère agita tout son corps. Le maître valet, averti de l'arrivée insolite du docteur, un peu inquiet pour lui même, s'empressa d'accourir.

— C'est donc vrai, lui dit alors la malheureuse femme, ce que vient de me raconter le docteur? Le coupé n'était pas vendu; c'était une odieuse machination ourdie contre moi et dont vous vous êtes fait le complice.

— Madame, je vas vous dire, c'est Monsieur Aristide qui....

— C'est bien, nous réglerons tout cela plus tard, et d'une voix vibrante, résolue, elle ajouta :

— Vous allez retourner à Toulouse ; le docteur, cette fois, vous accompagnera — n'est-ce pas cher ami ?

— Comment donc, comptez sur moi.

— Vous irez chez Justrobe, le carrossier ; seulement ce n'est plus un coupé, *n'ayant presque pas roulé* que je veux maintenant, mais bien *un coupé n'ayant pas roulé du tout !* neuf, — entièrement neuf, ce qu'il y aura de mieux, de plus beau, de plus cher... Ce dernier mot lui restait dans la gorge. Pourtant, encouragée par le docteur, elle continua, reprise d'une rage croissante :

— La Roussotte se fait vieille et jurerait avec son harnais tout dépenaillé dans les brancards d'une telle voiture ; c'est une paire de chevaux qu'il convient d'y atteler, superbement harnachés, et comme je vous l'ai déjà dit, tout ce qu'il y aura de mieux, de plus beau, de plus.... elle ne put terminer sa phrase.

— Oh ! ces enfants ! dit-elle, tombant épuisée, haletante, sur son fauteuil ; moi qui les aimais tant. Quelle infamie ! C'est mal, c'est cruel, et des larmes silencieuses coulèrent une à une, sur le pâle visage de la pauvre Madame Mourardou !

Le dimanche suivant, un peu avant l'heure de la messe, un coupé tout flamant neuf et dont les lanternes semblables à deux grands yeux d'argent scintillaient au soleil, vint stationner à la porte du Castelet, correctement attelé de deux jolis postiers perchérons.

Le docteur Anouilh, dans l'enivrement de la victoire, plus rouge qu'à l'ordinaire, toujours dans son bel habit bleu, un peu retapé pour la circonstance, se tenait empressé à la portière de la voiture, pour y faire monter sa nouvelle propriétaire...

Elle parut enfin sur la galerie, mais si pâle, si chancelante, qu'il courut à elle.

— Qu'avez-vous donc, ma très honorée cliente et amie ?



— J'ai, que je me meurs, dit-elle en portant instinctivement la main sur son cœur...

Depuis seulement une semaine elle était bien changée la pauvre Madame Mourardou; le coup avait été trop douloureux et elle mourait bien de l'ingratitude de ceux pour qui elle se dévouait depuis tant d'années! Une suffocation dernière la prit et jetant un regard éperdu vers ce coupé dans lequel elle ne devait pas monter, elle tomba inerte dans les bras de son vieil ami qui ne put que répéter sa phrase habituelle... C'est fini, bien fini cette fois. — Il n'est plus temps !!!!...

Rien n'a changé au Castelet; les pigeons blancs et roses roucoulent toujours leur douce et triste chanson d'amour; le paon étale sa queue mordorée sur la longue terrasse; Jean Amouroux a conservé sa place, et sur la route nationale qui conduit au vaste domaine, quand le coupé passe au trot vigoureux de ses deux postiers, les commères des villages, assises sur le devant des maisons détournent la tête, ne voulant pas donner un salut au monsieur et à la dame, qui se prélassent dans l'intérieur de la belle voiture.....

— Tiens! disent-elles, le coupé de la Veuve Mourardou qui passe.... la pauvre !!!



Jos. Laporte



## PAR LES DUNES

A mon ami ALEXIS NYS.

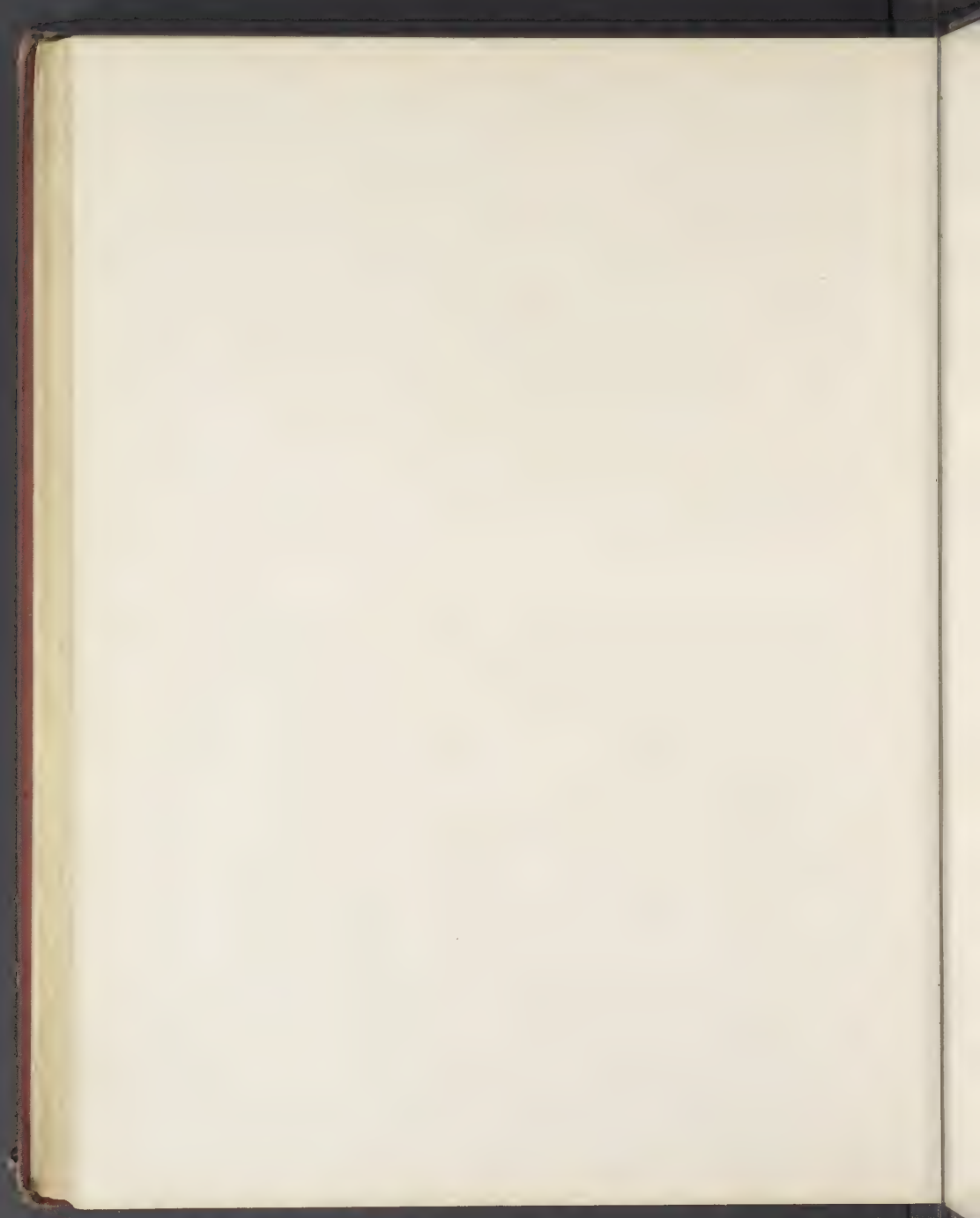
Ils se sont promis de longues caresses,  
Et de plage en plage ils s'en sont allés,  
Semant leurs baisers, joignant leurs paresces,  
Par les sables fins, par les quais dallés.

Le soleil a peint sur les blondes tresses,  
Sur les bruns cheveux, ses rayons halés ;  
La dune a fleuri ses fleurs charmeresses,  
Où les beaux rêveurs se sont étalés.

Rêveurs du néant et des choses vagues,  
Que le songe berce au sommet des vagues ;  
Voyageurs lassés de rester au nid ;

Pour qui le mot : j'aime est l'apothéose ;  
Volant, sans savoir où le pied se pose,  
Du sol, vers la Mer, et vers l'Infini.

*Paul Ivoi*



MUSIQUE  
&  
**MUSICIENS**  
FANTAISIE  
—  
LÉGENDES  
DE  
G. AUDRAN

—♦♦♦♦—



MUSIQUE  
&  
**MUSICIENS**  
FANTAISIE  
—  
DESSINS  
DE  
H. BODART et AMAND

—♦♦♦♦—

L'ÉTUDE

L'excellent Wagnérien s'est mis au piano avec l'intention de former un élève pour le Conservatoire et c'est pour l'Institut Pasteur qu'il prépare des pensionnaires...  
Oh! le *Tanhauser*!



UNE AUDITION

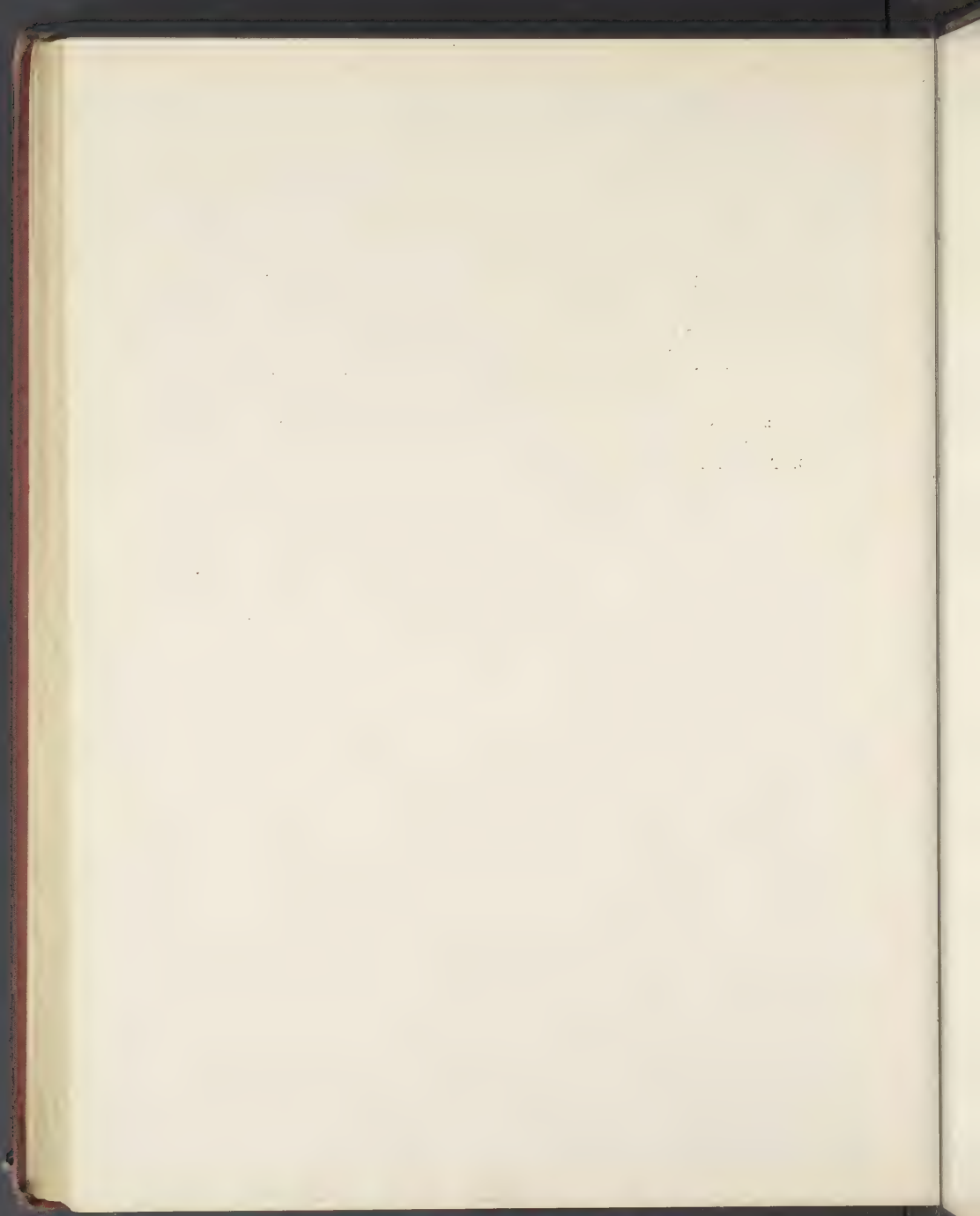
Pas besoin de voix quand on a des jambes comme celles là. Chante faux mais dansera juste, c'est tout ce qu'il faut pour jouer l'opérette de nos jours.

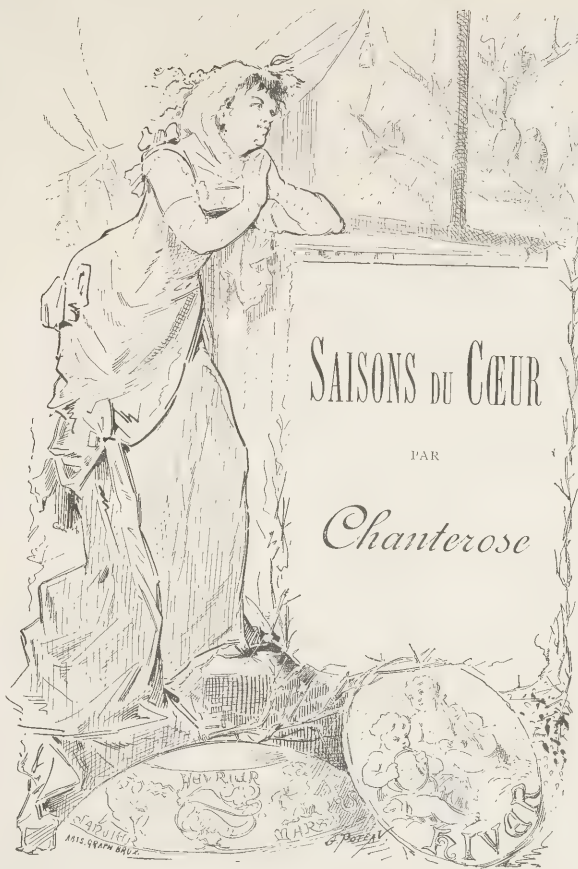


LA FIN D'UNE ÉTOILE

A été légère et mince: Chantait alors les « MILLY MEYER ». Aujourd'hui, pèse 600 kilos et soupire la mélodie.

Je suis le trossignol timide,  
L'amour guide mon vol léger.





# SAISONS DU CŒUR

PAR

*Chanterose*

## SAISONS DU CŒUR

Evohé ! Printemps, fais naître la rose,  
Urne de carmin dont le parfum doux  
Grise les cerveaux où dort la névrose  
Et nous met le cœur sans dessus dessous.  
Notre être d'abord surpris et rebelle,  
Ignorant encor ta force éternelle  
Est heureux enfin de subir tes coups.

Été, sois béni ! les amants oseurs,  
Unissent leurs mains, unissent leurs lèvres.  
Germes d'amours fous et d'ardentes fièvres,  
Ecoutez chanter les baisers jaseurs.  
Narquois, Cupidon aiguise sa flèche,  
Il fait à notre âme une large brèche  
Et par cette brèche entrent les douleurs.

Embrumés et gris sont les jours d'Automne  
Un charme pourtant vient les égayer  
Gaiement, loin du monde, à deux on ronronne  
En se retrouvant près du cher foyer.  
Nos étés déjà sont une légende :  
Il semble qu'alors l'automne nous rende  
Encore un printemps dans chaque baiser.

Enfin, c'est l'Hiver, les flammes éteintes,  
Un tison toujours brûle : c'est le cœur,  
Gardant du passé les chaudes empreintes  
Et les souvenirs chuchottent en chœur.  
Nos cheveux sont blancs et le ciel est proche !  
Instinctivement, comme on se rapproche  
En interrogeant le cadran moqueur.

CHANTEROSE

AUORE-POLKA



PAR

ÉDOUARD PHILIPPE

## AURORE - POLKA

INTROD.



POLKA  
MAZURKA



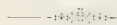
The musical score consists of six systems of staves, each with a treble and bass clef. The key signature is one flat (B-flat). The notation includes various musical elements such as notes, rests, and dynamic markings.

- System 1:** Features a *legato.* marking. The melody in the treble clef is marked with accents (^).
- System 2:** Continues the melody and accompaniment.
- System 3:** Continues the melody and accompaniment.
- System 4:** Continues the melody and accompaniment.
- System 5:** Labeled **CODA.** in the left margin. The melody in the treble clef is marked with accents (^).
- System 6:** Labeled **vivo.** in the right margin. The melody in the treble clef is marked with accents (^) and a forte (f) dynamic.





# TABLE DES MATIÈRES



## Le Grand Concours

	PAGES
<i>Liste des Collaborateurs . . . . .</i>	2
<i>Titre avec Frontispice de AMÉDÉE LYVEN. . . . .</i>	3
<i>Dédicace . . . . .</i>	5
<i>Grand Concours International des Sciences et de l'Industrie, Allégorie de J. MIDDELEER. . . . .</i>	7
<i>Les Affiches, Dessin de CONSTANTIN MEUNIER . . . . .</i>	13
<i>Les Fêtes de 1888, Dessin d'ALEXIS NYS . . . . .</i>	17
<i>Dans le Parc, 2 Vues. . . . .</i>	19
<i>Les Pavnies, Dessin de JESSY BELL . . . . .</i>	23
<i>L'Hippodrome. . . . .</i>	25
<i>Les Petites Industries . . . . .</i>	27
<i>La Croix d'Or, Dessins de CONSTANTIN MEUNIER et de F. HOFFMANN . . . . .</i>	29
<i>M. Léon Somzée, 1 Portrait . . . . .</i>	33
<i>Exposition Retrospective d'Art Industriel . . . . .</i>	37
<i>La Toilette de la Belle Dame, Dessin de LÉON DEPAPE . . . . .</i>	41
<i>Fantaisie Ornithologique, par H. VAN DYCK, Dessins de MARIUS THIVET . . . . .</i>	43

	PAGES
<i>Le Tour du Monde en 80 Jours</i> , Dessins de L. DARDENNE . . . . .	47
<i>Le Grand Concours et les Corporations</i> , par PH. DE ZANGRÉ, Dessin de V. D. KERCKHOVE . . . . .	51
<i>M. S. Lee Bapty et la Section Anglaise</i> . . . . .	55
<i>La Loterie Nationale du Grand Concours</i> . . . . .	59
<i>La Musique et le Téléphon</i> , par CH. MOURLON, 2 Dessins . . . . .	63
<i>Commissariat Général du Gouvernement</i> . . . . .	67
<i>Comité Central Permanent</i> . . . . .	68
<i>Commissaires des Sections Internationales</i> . . . . .	69
<i>Comité Exécutif</i> . . . . .	70

## Art, Littérature, Musique

<i>Au Roi</i> , Poésie de F. A. STEENACKERS . . . . .	71
<i>S. M. Léopold II</i> , par AUG. MEULEMANS, Portrait de S. M. le Roi . . . . .	73
<i>Paroles Royales</i> , par F. A. STEENACKERS, 2 Autographes . . . . .	79
<i>L'Année de la Guerre</i> , par F. A. S. . . . .	83
<i>Le Ronet de la Reine</i> , par MAXIME DU CAMP, de l'Académie Française, 1 Dessin et 1 Autographe . . . . .	85
<i>La Neige</i> , Poésie par ED. PAILLERON, de l'Académie Française, Dessin de KARL MEUNIER . . . . .	87
<i>Mens Agitat Molem</i> , Poésie d'EMMANUEL HIEL, Musique de PETER BENOIT . . . . .	89
<i>Poèmes en Prose: A Celle qui est Morte</i> , par VILLIERS DE L'ISLE ADAM . . . . .	93
<i>L'Heure du Berger</i> , Poésie de AUGUSTE VACQUERIE, Dessin de MARIUS THIVET . . . . .	95
<i>Coins de Terre et de Ciel</i> , par M <sup>me</sup> HENRI GRÉVILLE, Dessins de A. PASTUR & VAN OVERBECKE . . . . .	97
<i>Sonnet</i> , par MAX WALLER, Dessin de UZÈS . . . . .	101
<i>A Nuremberg</i> , par CAMILLE LEMONNIER, 3 Dessins . . . . .	103
<i>Parabole</i> , Poésie de G. RODENBACH, Dessin de F. COURTENS . . . . .	107
<i>Aubade</i> , Paroles de F. A. STEENACKERS, Musique de PIETRO LANCIANI . . . . .	111
<i>Les Rois en Exil</i> , par FERNAND XAU, 1 Portrait, Dessins de A. RONNER . . . . .	117
<i>Noël Blanc, Noël Rose</i> , Poésies de FÉLIX HECQ, Dessin de ESCHBACH . . . . .	123
<i>Pages Vécues</i> , par F. A. STEENACKERS, 1 Portrait, 4 Dessins de P. KUISTHOLS . . . . .	129
<i>Sonnet Mystique</i> de ÉMILE VAN ARENBERGH, Dessin de KARL MEUNIER . . . . .	133

	PAGES
<i>Éventail</i> , Fantaisie et Dessin par GEORGE AURIOL . . . . .	135
<i>La Dernière Idylle</i> , par ALBERT TINCHANT, Dessins de FERNAND FAU et H. SOMM . . . . .	137
<i>Nérs</i> , Poésie d'ARMAND SYLVESTRE, Dessin d'AMÉDÉE LYEN . . . . .	141
<i>Sérénade Égyptienne</i> , Paroles de MAURICE KUFFERATH. Musique de L. GOHBAERTS. . . . .	143
<i>Le Chat Noir</i> , par JEAN GRENIER, Dessins de FERNAND FAU. . . . .	149
<i>Les Amours des Chats</i> , par CHAMPLEURY, 1 Autographe . . . . .	153
<i>Les Chats</i> , Sonnets, par ARMAND MASSON, Dessin de YVELING . . . . .	157
<i>Madame Théophil</i> , par THÉOPHILE GAUTIER, Dessin de M <sup>me</sup> HENRIETTE RONNER. . . . .	159
<i>Le Vieux Louvain</i> , par PIERRE MUSSELY, Dessin de KARL MEUNIER . . . . .	163
<i>Les Citrons</i> , Sonnet, Autographe et Dessin de TH. HANNON . . . . .	167
<i>Le Petit Lieutenant</i> , par F. A. STEENACKERS, Dessin de L. ABRY . . . . .	169
<i>Salomé</i> , Sonnet, Dessin de L. HERBO . . . . .	173
<i>Mignonne</i> , Poésie de TH. HANNON, Musique de ÉMILE MATHIEU . . . . .	175
<i>Au Congo</i> , Poésie de F. A. S., Dessin de BELLOGUET . . . . .	181
<i>Le Coupé de Madame Mourardon</i> , par V. CAPOUL, Portrait, Dessins de DE BIEVRE . . . . .	183
<i>Dans les Dunes</i> , Sonnet de PAUL WODON, Dessin d'ALEXIS NYS. . . . .	193
<i>Musique et Musiciens</i> , Fantaisie, Dessins de BODART & ARMAND, Légendes de G. AUDRAN. . . . .	195
<i>Saisons du Cœur</i> , Poésie de CHANTEROSE, Dessin de G. POTEAU. . . . .	197
<i>Aurore-Polka</i> , par ÉDOUARD PHILIPPE, 1 portrait. . . . .	199



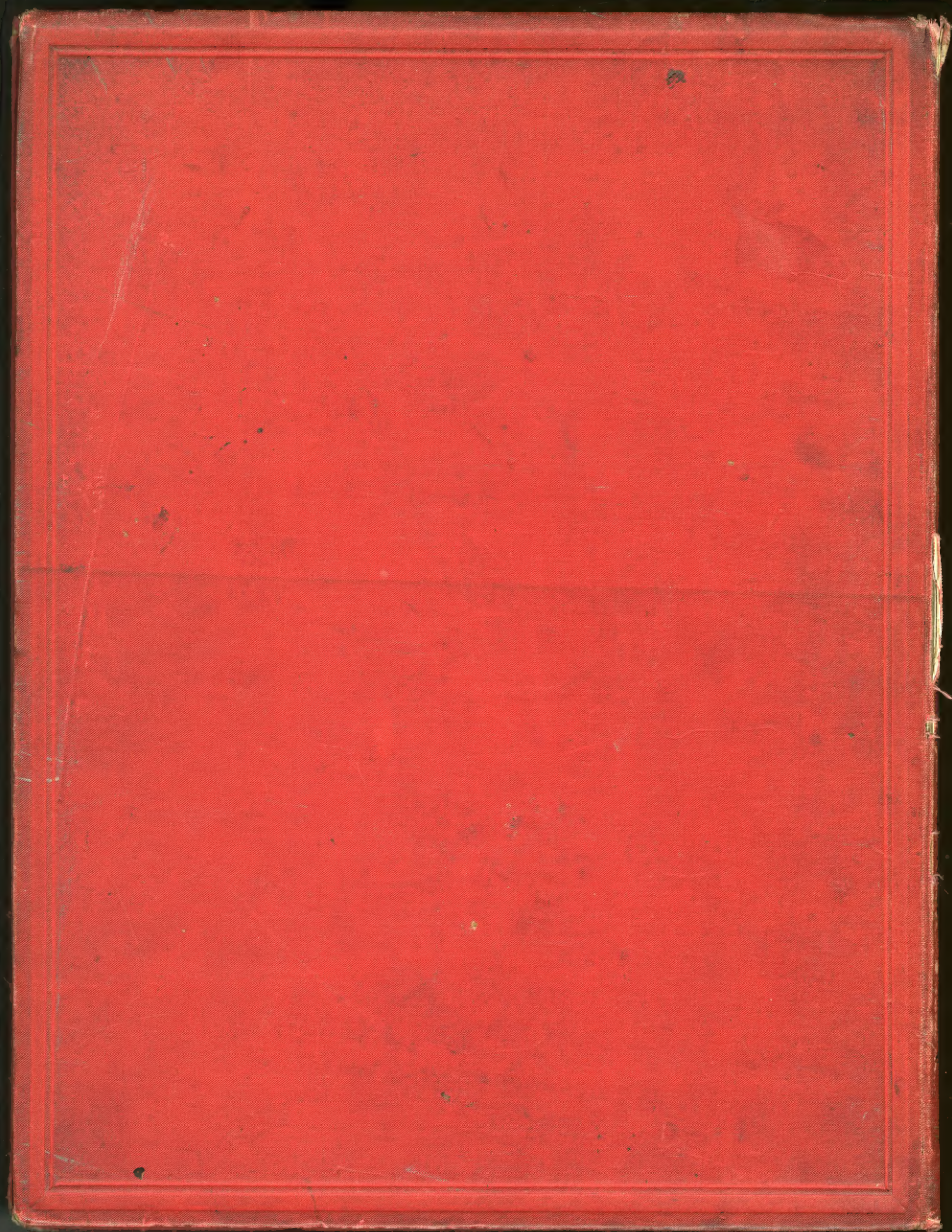
92-B14455

GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00138 7725

POSADA  
410 - 100115  
P.O. Box 100115  
1000 Brussels



BRUXELLES

1888

—  
ALBUM

DU

GRAND CONCOURS